

Comte de Caylus

Ma vie de garçon



COLLECTION GALANTE
BIBLIO CURIOSA

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Caylus, Anne Claude Philippe, comte de, 1692-1765

Ma vie de garçon : les faits et gestes du vicomte de Nantel

Édition revue et corrigée.

(Collection galante ; 4)
Monographie électronique.

ISBN 978-2-924398-24-1 (ePub)

ISBN 978-2-924398-25-8 (PDF)

I. Quirion, Nathalie, 1973- . II. Titre. III. Titre : Faits et gestes du Vicomte de Nantel.

PQ1961.C4A75 2014

843'.5

C2014-940767-X

Texte source : Anne-Claude-Philippe de Tubières-Grimoard de Pestels de Lévis, comte de Caylus, *Ma vie de garçon. Les Faits et gestes du vicomte de Nantel*, Paris, Jean Fort, [1748], 1927. Édition ornée de huit illustrations de Louis Malteste. Présentation, notes et texte établi par Nathalie Quirion pour les Éditions Biblio Curiosa.

© 2014, Éditions Biblio Curiosa. Tous droits réservés.
www.editionsbibliocuriosa.com

ISBN 978-2-924398-24-1 (ePub)

ISBN 978-2-924398-25-8 (PDF)

Dépôt légal — Bibliothèques et Archives nationales du Québec, 2014

Dépôt légal — Bibliothèques et Archives nationales du Canada, 2014

CONTRAT DE LICENCE — ÉDITIONS BIBLIO CURIOSA

Ce document est protégé par la Loi sur le droit d'auteur et reste la propriété des Éditions Biblio Curiosa. Le document est dénommé « livre numérique » dans les paragraphes qui suivent.

Vous êtes autorisé :

— à utiliser le livre numérique à des fins personnelles.

Vous ne pouvez en aucun cas :

— vendre ou diffuser des copies de tout ou d'une partie du livre numérique, exploiter le tout ou une partie du livre numérique dans un but commercial ou promotionnel ;
— modifier les codes sources ou créer un produit dérivé du livre numérique.

Comte de Caylus

Ma vie de garçon

Les Faits et gestes du vicomte de Nantel

Édition revue et corrigée par Nathalie Quirion



Collection Galante
Éditions Biblio Curiosa

Présentation

Notre nouvelle édition de *Ma vie de garçon ou Les Faits et gestes du vicomte de Nantel*, est établie à partir de celle publiée par Jean Fort, en 1927, et reproduit les huit lithographies en camaïeu de Louis Malteste, dont une se trouve désormais en couverture.

Nous avons ajouté, lorsque cela nous semblait pertinent, des notes en bas de page pour amener des précisions quant à l'origine ou au contenu de certains passages. Les notes que nous ajoutons portent la mention « Note de Nathalie Quirion » (NDNQ) plutôt que « Note de l'éditeur » (NDE) afin d'éviter toute confusion entre l'éditeur du texte source et les Éditions Biblio Curiosa.

Les Faits et gestes du vicomte de Nantel est le sous-titre de la troisième et dernière partie des *Confidences réciproques ou Anecdotes de la Société de Madame la Comtesse de B**** qui fut probablement publiée en 1748¹. Cet ouvrage a été attribué par Quérard, Barbier et Cioranescu au comte Anne-Claude de Caylus et attribué par B. de Villeneuve² à Crébillon fils, mais les plus récentes études ont redonné la paternité du texte au comte de Caylus³.

Le vicomte de Nantel est un jeune homme passionné qui fut initié très tôt, par sa gouvernante, aux plaisirs de la chair. Papillonnant d'une fille à l'autre, inconstant, et toujours prêt à aimer, il ne peut se contenter d'un seul amour. Prenant des risques pour conquérir celles qu'il désire, il ira même jusqu'à prendre l'habit de nonne pour s'introduire dans un couvent et y retrouver une belle religieuse qu'il a aperçue de loin ; ce qui ne l'empêchera pas de « guérir de leurs vapeurs » toutes celles qui viendront le voir pendant son séjour à l'infirmerie du cloître.

À Paris, il fera la connaissance de certaines femmes qui font de l'amour un métier et qui tenteront de lui soutirer son argent en échange de quelques moments de bonheur. Mais pour Nantel, la volupté et l'argent sont incompatibles ; il fera plutôt usage de son charme et de son ardeur sensuelle pour les séduire.

C'est avec beaucoup de franchise et de bonhomie que le vicomte de Nantel nous dévoile les détails de sa vie galante dans un récit rempli de rebondissements et de situations inattendues.

Les exploits amoureux du fringant vicomte, racontés dans *Ma vie de garçon*, sauront captiver nos lecteurs.

Nathalie Quirion

¹ Les deux premiers tomes des *Confessions réciproques* furent publiés en 1747 sous la seule mention « Berg-op-Zoom ».

² Dans l'édition publiée à la Bibliothèque des Curieux, en 1914.

³ Cf. *Le comte de Caylus : les arts et les lettres* : actes du colloque international Université d'Anvers (UFSIA) et Voltaire Foundation, Oxford, 26-27 mai 2000.

Les Confidences Réciproques

AVANT-PROPOS

Les aventures que contient ce recueil n'ont peut-être d'autre mérite que celui d'être vraies, c'en est un fort réel, et qui influe sur toutes les parties d'un ouvrage. La vérité semble se peindre d'elle-même, elle trouve les esprits préparés à la recevoir et à la reconnaître, au lieu que la fiction a toujours des côtés faibles, que tout l'art imaginable ne peut assez bien masquer, pour que l'on s'y méprenne.

Au reste ceux qui ont écrit ces différentes aventures, n'ont eu d'autre objet que de s'amuser réciproquement, et d'éviter l'ennui dans une campagne où leur séjour, projeté pour six semaines, devint un séjour forcé de trois mois ; leur intention n'était pas alors d'amuser le public, ils auraient pris, sans doute, plus de soin d'éviter les défauts et les négligences qui peuvent être dans ce style, ils auraient ajouté et recherché des beautés et des brillants qui n'y sont pas ; en un mot ils auraient fait de plus grands efforts pour plaire à ce maître terrible, qu'ils n'en ont fait pour une société particulière d'amis, et peut-être auraient-ils fait plus mal, en voulant trop bien faire, ils auraient affaibli quelques endroits, ils en auraient forcé d'autres, souvent la vérité nue paraît trop simple, on veut l'embellir, on la déguise.

Quoi qu'il en soit, je n'ai pas cru devoir changer un mot à ce qui n'était pas mon ouvrage, et ne changeant rien à celui des autres, j'ai voulu que le mien parût aussi aux yeux du public, tel qu'il avait paru aux yeux de mes amis. J'ai remis le tout au libraire, sans vouloir même le relire, pour éviter la tentation de corriger.

Le hasard me conduisit chez la comtesse de B... la veille de son départ pour une de ses terres ; elle y allait prendre le lait, avec deux de ses amies, qui étaient condamnées au même régime ; le chevalier de Florignan son neveu, me proposa d'être de la partie, c'était un voyage de six semaines, pendant lequel il fallait se résoudre à ne faire aucun excès, beaucoup lire, beaucoup chasser, se coucher de fort bonne heure, ne point jouer, manger aux mêmes heures ; tel était le plan.

Cette vie réglée, si salubre et si peu connue de tout ce qui s'appelle gens de plaisir, me fut proposée comme un remède.

Je partis donc le lendemain avec M^{me} de B... et son neveu ; les deux amies de M^{me} de B... étaient M^{me} de Civrac et M^{me} d'Harville, toutes deux veuves, ayant chacune un neveu et un ami de leur neveu.

M^{me} d'Harville était extrêmement enjouée, son neveu ne l'était pas moins, et l'ami qu'il avait choisi pour faire compagnie à sa tante était la folie même, c'était le vicomte de Nantel.

M^{me} de Civrac était sombre et mélancolique, le marquis de Léry son neveu en tenait beaucoup, et l'ami qu'il avait choisi renchérissait encore sur le caractère de la tante et du neveu ; on le nommait Boilmont.

Notre trio était mitoyen ; le chevalier de Florignan et sa tante n'étaient ni gais ni

tristes ; et j'ai comme eux aussi peu de disposition à une gaîté folle qu'à la mélancolie.

A peine fûmes-nous arrivés, que des pluies excessives et continuelles nous empêchèrent de chasser et de faire aucune promenade ; la rivière au bord de laquelle était bâtie la maison vint à déborder et nous entoura ; la petite vérole vint encore assiéger le village et tout le canton, au moyen de quoi toute communication au dehors fut retranchée, et nous nous trouvâmes bloqués et reclus, sans savoir pour combien de temps.

Nous passâmes quinze jours sans nous en apercevoir, mais au bout de ce temps, une sorte de langueur et de sécheresse vint nous gagner ; notre provision de livres nouveaux était épuisée, nos brochures étaient lues et relues ; il y avait parmi nous plus de gens d'esprit qu'il n'en faut pour former une société amusante, et pour jeter du brillant dans une conversation qui languit ; Nantel seul en était fort capable, M^{me} d'Harville aussi, mais justement après avoir été d'abord les plus fols, suivant leur caractère, ils étaient devenus les plus tristes, parce que plus l'esprit est vif et plein de feu, plus il a besoin de se renouveler pour s'entretenir le même, la contrainte l'épuise et change sa nature.

La comtesse de B... s'aperçut bientôt de l'ennui dont nous étions tous menacés, et peut-être elle-même. Pour le prévenir, elle nous proposa différents moyens dont aucun ne nous plut davantage, que celui d'écrire chacun une aventure qui nous fût personnelle. La seule loi qu'elle nous imposa, et à laquelle nous nous soumîmes tous, fut de ne rien déguiser, que les noms, de ne rien embellir aux dépens de la vérité.

Nous convînmes que nous emploierions nos moments d'ennui à écrire dans la matinée, et que ce qui se trouverait écrit la veille, servirait à l'amusement commun pour le lendemain, que chacun ferait la lecture de ce qu'il aurait écrit. Nous convînmes aussi de ne nous rien communiquer dans le particulier ; de ne nous faire aucun compliment, ni aucune critique dans les lectures qui se feraient en société, jusqu'à ce que l'histoire commencée fût entièrement achevée, car alors nous nous promîmes de dire sincèrement notre avis.

Ce traité fait, dès le lendemain l'ennui disparut, nous nous trouvions tous occupés en particulier et amusés en commun, chacun ayant un fonds de huit aventures à entendre, pour une seule qu'il avait à donner.

Nous lisions nos ouvrages par morceaux détachés, à mesure qu'ils étaient faits ; mais chaque aventure doit être mise ici de suite, et non par fragments, comme elle a été lue ; cette interruption qui était nécessaire, et qui nous amusait alors serait fatigante et peu amusante.

LES FAITS ET GESTES DU VICOMTE DE NANTEL

J'ai le malheur de ne point croire aux sentiments et aux belles passions. Mahomet était sans doute un grand homme ; il faut l'être pour en imposer aux autres, pour former et lier le plan d'une Religion, il faut surtout connaître parfaitement la nature des choses, et le rapport de chacune avec tous les hommes en général, et chaque homme en particulier. Fondé sur ces connaissances il a fondé son paradis tout simple. Il n'est composé que du plaisir inextinguible de l'amour. Point de langueurs, point de fidélité, ni de constance ; de la jeunesse, de la beauté, des plaisirs.

Je crois donc que, dans l'âge d'or, dans l'état d'innocence, l'amour n'était autre chose que la volupté. Nous avons corrompu sa nature à proportion que la nôtre s'est dépravée ; nous avons voulu substituer au plaisir réel qui fuit avec la jeunesse, des ombres et des idées de plaisirs qui ne sont que de vraies peines, et que nous faisons durer aussi longtemps qu'il nous plaît.

Comme j'ai vécu jusqu'ici dans ces principes, je n'ai aucune aventure intéressante et suivie à me reprocher ; ma vie galante est toute en action. Je n'ai que des faits à vous apprendre, je n'y joindrai aucune réflexion. Si je déplais, ou si j'ennuie, il serait aisé de m'interrompre.

J'avais quatorze ans, et j'étais en rhétorique, lorsque tout à coup je me sentis rassasié d'études et altéré de plaisirs. Le printemps commençait, la nature semblait renouveler tous les êtres, elle agissait sur les oiseaux, sur les arbres, sur les plantes, elle agit sur moi : je ne sais quel développement subit s'y opéra, mais je m'éveillai avec des inquiétudes et des désirs qui m'étaient inconnus. Un feu tout nouveau pour moi circulait dans mon sang et dans mes veines, l'air que je respirais semblait l'allumer davantage, la figure et la voix de mes maîtres me devint odieuse, les jeux qui amusaient mes camarades me parurent insipides, après vingt-quatre heures d'ennui et de dégoût, qui augmentait à chaque instant, je m'échappai du collège, bien résolu de n'y jamais rentrer.

Je n'avais d'autres proches parents qu'une grand'mère qui me gâtait de son mieux, ainsi que ma sœur âgée de treize ans, qui demeurait chez elle : j'y courus. Le parti que je prenais de ne plus rien apprendre lui parut fort sensé ; la gouvernante de ma sœur, qui l'était aussi de toute la maison, approuva de son côté ma résolution, ainsi ce fut une chose décidée à la pluralité des voix.

Cette gouvernante, qui s'appelait M^{me} Dupont, était une grosse brune de quarante ans, gaie, camuse, les yeux petits, noirs, vifs, ronds, la bouche grande, fraîche, bien meublée, parlant sans fin, et riant de même.

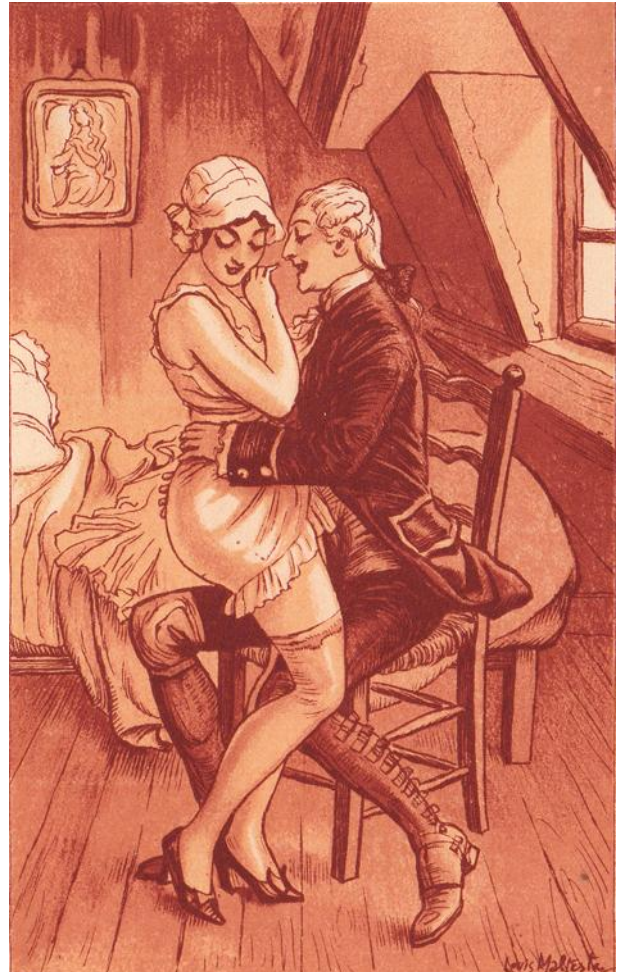
Elle avait de la gorge pour en fournir à quatre autres qui en auraient manqué, et s'en réserver encore bonne provision. Dans le besoin où j'étais d'en voir, cet excès me parut

louable ; je crus qu'une femme n'en avait jamais trop, et je lui sus un gré infini de l'abondance. La gorge de M^{me} Dupont attira donc toute mon attention ; elle le vit bien, et la montra davantage. Je brûlais de trouver l'occasion de lui en marquer ma reconnaissance.

L'occasion vint : après le souper, M^{me} Dupont me conduisit à la chambre qui m'était destinée ; grâce à ses soins, elle se trouvait à côté de la sienne et sous la même clef. Elle avait signifié qu'elle se chargeait de mon ajustement, de mon linge, de ma frisure, et qu'elle ne voulait s'en rapporter qu'à elle-même. Quand nous fûmes seuls et bien enfermés, nous commençâmes une petite conversation toute composée de caresses ; elle me demandait si j'étais bien aise d'être aussi près d'elle, si je l'aimerais bien, et pour toute réponse, je l'embrassais dix fois en une minute ; elle aimait mieux ce langage que des protestations alambiquées, je l'embrassais à ma façon d'écolier, en appuyant sur les joues, elle me donna un petit baiser à la sienne, je la trouvai bien meilleure, et je m'y tins.

Elle s'assit, et me fit mettre à genoux devant elle pour me friser plus commodément, et pour allonger moins les bras, elle ouvrit les genoux, et y plaça mon buste. La position me parut heureuse. Rien ne me cachait plus cette gorge tant désirée, son poids seul la faisait se précipiter : je remédiai à cet inconvénient à force de bras, je la soutenais, je l'arrangeais comme il me semblait qu'elle devait être pour le coup d'œil, je n'osais l'échapper, crainte de la perdre de vue. M^{me} Dupont me paraissait adorable de n'empêcher aucune de mes caresses ; je ne craignais que de la voir se fâcher, et jamais elle n'en avait eu moins d'envie.

Pendant il fallut me séparer de ces inséparables, et les laisser aller sur leur bonne foi. Une puce vint piquer M^{me} Dupont au-dessus du genou, elle y courut, je la suivis, l'insecte prit la fuite, nous le poursuivîmes : M^{me} Dupont cherchait d'un côté, moi de l'autre. Ma main en courant au hasard, s'éloigna autant du genou qu'il est éloigné du bas de la jambe ; M^{me} Dupont tenait la puce, je n'avais plus rien à chercher, mais si je m'étais retiré brusquement, peut-être aurais-je fait échapper la prise, je crus donc pouvoir faire une pause où j'étais, sans affectation ; je n'aurais jamais osé prendre cette liberté, sans la



circonstance, mais la bête mise à mort, et la frisure recommencée, mon séjour n'avait plus de prétexte ; je m'attendais à être déplacé honteusement, je n'avançais qu'en tremblant, et comme on chasse sans permission sur un canton de réserve. Je disais en moi-même : Pour la gorge passe, mais ceci devient sérieux. Je regardais M^{me} Dupont avec attention, pour me retirer au premier mot. Le feu lui montait au visage comme par degrés, mais ses yeux étaient doux et encourageants, ils me regardaient sans colère ; ses mains me frisaient, mais lentement et par intervalle. Tantôt c'était la papillote qui échappait, tantôt les cheveux, la distraction était peinte jusqu'au bout de ses doigts.

Le moment de m'instruire des grands mystères était arrivé pour elle, mais pour moi, il fallait commencer par m'apprendre qu'il y en eût, je me trouvais déjà si heureux, si savant, que j'ignorais qu'on pût l'être davantage.

La frisure finie, M^{me} Dupont me fit relever et me dit, en me baisant à sa manière, que j'avais adoptée pour la vie, que je méritais les écrivains pour toutes mes espiègleries. J'aurais défendu comme un lion ce qu'elle attaquait si la main d'un régent eût osé y toucher ; mais la main de M^{me} Dupont fut bientôt maîtresse de ma destinée, et trouva que je ne méritais pas le fouet ; elle me dit de moucher l'unique lumière qui éclairait nos folies, je voulus le faire, et je l'éteignis ; elle en rit de tout son cœur, en m'assurant qu'elle ne savait où prendre tout ce qu'il fallait pour me coucher dans ma chambre, et qu'il n'y avait plus de remède, sinon de coucher dans son lit pour cette nuit.

Le remède me parut bon à prendre sur-le-champ ; sans trop savoir ce qui pourrait m'en revenir, je comptais sur quelque chose. Nous nous déshabillâmes à tâtons, et cependant fort vite, et je me trouvais dans les bras de M^{me} Dupont, environ quatre heures après ma sortie du collège. Que je m'y trouvai bien ! Qu'elle me parut une amie solide ! Elle m'instruisit, me plaça, m'arrangea de façon que jamais peut-être on n'a fait un meilleur écolier en moins de temps ; dès cette première nuit j'agis en grand maître, et pendant plusieurs de suite, je n'en perdus pas le ton, mais ce talent diffère des autres, en ce que plus on l'exerce, moins on s'y perfectionne. M^{me} Dupont qui s'y connaissait, me congédia pour quelque temps. Je n'étais pas le seul au logis dont elle eût pitié, un grand laquais profita de l'interrègne.

Ma sœur avait cinq ou six amies dont elle était la plus âgée ; l'une avait dix ans, l'autre onze, les autres étaient entre douze et treize. J'étais d'une fort jolie figure, j'avais de grands cheveux noirs qui me passaient la ceinture ; les petites filles font cas de ces bagatelles, comme si elles étaient grandes, et ce qu'il y a de charmant dans leur société, c'est qu'elles disent à un petit garçon : Vous êtes beau, et je vous aime, le petit garçon est charmé de l'entendre, et n'en devient pas plus fat. Dès le lendemain de mon arrivée, les petites amies de ma sœur m'aimèrent toutes à la folie ; l'une m'appela son bon ami, l'autre son mari, une son frère, une autre son cousin, une autre son petit cœur. La connaissance commence par les petits jeux, et au bout d'une demi-heure, l'intimité vient avec les petits noms.

La plus jeune était la plus jolie, par conséquent je crus qu'elle m'aimait le mieux ; les

autres avaient beau me jurer le contraire, je n'en croyais rien et je lui donnais toujours la préférence. Nous nous parlions bas pour ne nous rien dire, comme on le fait dans le grand monde ; s'il fallait nous cacher, nous nous cachions ensemble, et on la trouvait toujours avec moi derrière les mêmes portes.

Comme j'étais son mari, elle m'embrassait tant que je voulais ; mais sa façon d'embrasser me parut pitoyable : je lui dis en confidence, avec de grandes promesses de n'en jamais parler, que M^{me} Dupont m'avait appris une façon toute différente, et qui faisait un plaisir surprenant. Elle voulut savoir comment, je le lui dis, toujours sous le secret ; elle n'en crut rien, je lui proposai d'essayer, à condition que, si elle n'était pas de mon avis après l'essai, nous continuerions à sa façon et point à la mienne. Elle voulait, et ne voulait pas ; elle en était tentée, mais c'est qu'elle avait peur, elle ne savait pas de quoi. Enfin, nous essayâmes, et la chose nous réussit au-delà de nos espérances ; ma chère petite Toinon en devint belle comme un astre, elle convint que cette façon était la meilleure, et qu'il faudrait nous y tenir à condition qu'il n'y aurait que nous deux qui la saurions ; et si j'en parlais aux autres, plus d'amis.

Toinon, depuis ce baiser, trouvait à tous moments de petites raisons de se cacher ; elle ne voulait plus jouer qu'aux jeux où l'on se cache, et ne voulait se cacher qu'avec moi, et, toujours sans nous dire un mot, nous commencions par les nouveaux baisers.

Le lendemain nous trouvâmes moyen de nous cacher si bien, que les autres nous cherchèrent pendant deux heures. Nous ouvrîmes la séance par un de nos baisers favoris ; il avait fait sur Toinon une impression encore plus vive que la veille. Au moment où elle était la plus émue, je lui dis que ce n'était rien en comparaison de ce que M^{me} Dupont m'avait encore appris, mais que, pour ce dernier article, je ne voulais pas le dire. Toinon me crut, j'avais acquis sa confiance par une chose démontrée. Elle pleura, se fâcha, me fit des caresses, me jura de n'en jamais parler, me dit que cela était bien vilain d'avoir des secrets pour elle, qu'elle voyait bien que j'aimais mieux M^{lle} Javotte, parce qu'elle était plus grande.

Enfin, je lui dis en l'embrassant : — Tenez, ma chère Toinon, si je vous le dis, vous ne voudrez pas le croire, vous ne voudrez pas l'essayer, et je serai fâché de vous l'avoir dit.

— Mais, dit-elle, qu'il est obstiné ! quand je vous dis que je vous crois d'avance ; dites donc vite, mon cher petit ami. — Encore une fois, lui dis-je, ma chère Toinon, ne me demandez point ce que je ne sais pas dire ; ce sont de jolies caresses, je n'en sais pas le nom, je ne pourrais que les copier, mais... — Ah ! s'écria Toinon, qu'il est impatientant avec son mais, cela ne se peut pas dire, ce sont des caresses... On vous les a bien apprises, monsieur, je pourrai bien les apprendre aussi, je n'ai pas la tête plus dure ; allons donc, voyons ces caresses. »

Ne pouvant la refuser, je lui parlai de ce qu'elle connaissait et de ce que qu'elle ne connaissait pas ; je lui dis l'usage que faisait de l'un et de l'autre M^{me} Dupont, et le bon parti qu'elle savait en tirer. Ce que Toinon ne connaissait pas l'inquiétait, je fis cesser son inquiétude. Elle tomba dans un autre embarras ; la différence des objets l'empêchait d'en concevoir le rapport. Je l'assurai qu'elle n'y comprendrait rien, tant qu'elle ne se

laisserait pas instruire, comme M^{me} Dupont m'avait instruit, et que la façon n'était pas commencée qu'on savait tout. « Instruis-moi donc vite, dit-elle, car je veux tout savoir avant de nous quitter. »

Je l'instruisis enfin, et la leçon fut répétée trois fois avant de nous séparer. Elle convint que M^{me} Dupont avait de beaux secrets ; nous nous promîmes bien de ne pas les oublier, et d'en faire usage dès que nous en trouverions l'occasion.

Le lendemain, pas plus tard, Toinon me dit en confidence qu'elle avait dit à M^{lle} Thérèse, qui était sa bonne amie, tout notre petit secret : que M^{lle} Thérèse ne voulait pas la croire, et qu'elle l'avait priée de me demander si je voudrais lui faire comprendre les mêmes choses. Toinon ajouta : « Si vous ne le faisiez pas, elle croirait que je suis une menteuse ; mais je ne veux pas que vous lui donniez plus d'une leçon, car il m'en faudra deux au moins. Tenez-vous là, je vais vous l'amener. » C'était à la même place où Toinon avait été reçue maîtresse la veille, dans le grenier à foin de ma grand'mère.

Thérèse vint dans la minute, amenée par Toinon qui s'enfuit en riant comme une folle. C'était une grande fille de treize ans, faite à peindre, presque formée, et bien moins maligne que Toinon.

Je la pris par la main, et la fis asseoir sur le canapé de Toinon, qui consistait en trois bottes de foin placées dans un coin où l'on était très bien caché. Je lui demandai si elle avait bien sérieusement envie de savoir ce que j'avais appris à Toinon. — Oui, Monsieur, me dit-elle gravement et en rougissant un peu. — Vous a-t-elle parlé, lui dis-je, d'une certaine espèce de baisers que je lui ai montrée d'abord ? — Oui, Monsieur. » Je vis que M^{lle} Thérèse n'était pas fertile en expressions ; mais, en revanche, elle était belle. J'ouvris cette leçon comme j'avais fait la précédente, par un baiser de M^{me} Dupont ; il fut longtemps à faire sur Thérèse aucune impression sensible. Je commençais à être inquiet. Mais tout à coup la nature s'expliqua avec énergie ; Thérèse était mourante et pâmée d'excès de volupté. Son état ne demandait plus de leçon, mais un prompt remède. J'y courus, je donnai à propos ; Thérèse se trouva instruite sans savoir à peine si elle avait été montrée. Je fis donc comme certains pédants, qui répètent à leurs écoliers ce qu'ils ont dans la tête, jusqu'à ce qu'ils aient tout dit. Je continuai d'instruire Thérèse pour mon compte, aussi vivement que si elle n'eût encore rien appris. Ce qui arriva, c'est que cette première leçon fut double pour elle, et ne lui fut comptée que pour une. Quelque jeune que je fusse, je me piquais déjà de probité d'amour.

Toinon en avait reçu trois la veille, j'aurais cru faire un vol à sa bonne amie de lui en donner moins ; elle les reçut de fort bonne grâce, et nous nous quittâmes vraiment amis.

Que vous dirai-je ? Cette misérable petite Toinon qui m'avait si fort demandé le secret, était le babil même : elle n'eut point de cesse que toutes ses bonnes amies, c'est-à-dire toutes les compagnes de ma sœur, ne fussent instruites l'une après l'autre dans le même grenier. Elle m'en amenait chaque jour une nouvelle, comme si elle eût été payée pour cela. J'eus la complaisance de les instruire toutes. Mais ce que je n'ose vous dire, ce qui me fait une peine mortelle toutes les fois que j'y songe, cette grosse vilaine Dupont qui m'avait donné, pendant les quatre premiers jours, la préférence sur le grand laquais,

m'avait donné en même temps ce que les grands laquais donnent, ce qu'elle avait reçu de lui, sans le savoir, la veille de mon arrivée, et ce que je donnai moi-même à M^{lle} Toinon, à M^{lle} Thérèse, à cinq ou six autres, à ce groupe d'enfants adorables, dont la plus âgée n'avait que quatorze ans. Ce sont là des crimes du sort, qui font voir qu'on peut être coupable sans cesser d'être innocent, comme disent nos Tragiques.

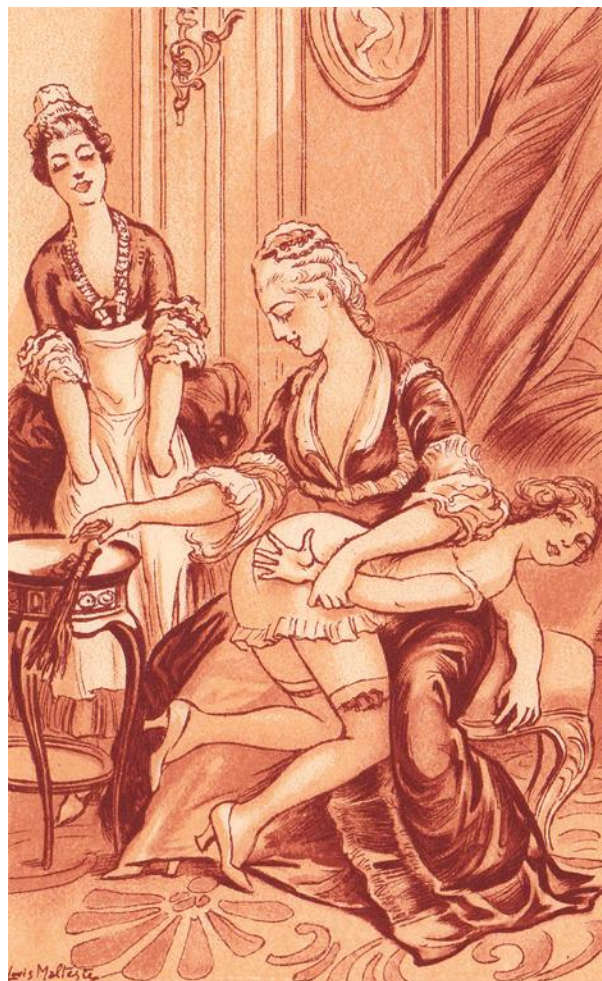
Je m'aperçus bientôt de mon état, sans savoir ce qu'il était au juste, je le pris pour une suite de la fatigue des leçons, et je comptai qu'en fermant pour quelques jours mon école, les choses se rétabliraient comme elles devaient l'être. Je n'osais par cette raison en parler à M^{me} Dupont, qui, de son côté, attendait que je me plaignisse pour s'expliquer avec moi : comme je ne me plaignais pas, elle me croyait échappé au naufrage, et me laissait tranquille.

Mais bientôt une de mes écolières se plaignit. On examina, on jugea la maladie ; il fallut tout avouer, et dire le nom de l'empoisonneur : chaque mère eut des inquiétudes sur le compte de sa fille ; et chaque inquiétude de mère fut convertie en certitude. La revue faite, il se trouva qu'aucune n'était échappée du poison, et toujours ma petite personne se trouvait être l'empoisonneur. Les demoiselles furent traitées, guéries, fustigées, cloîtrées, gardées à vue ; et moi, décidé monstre dans l'esprit des mères, admiré des vieux, envié des jeunes, montré au doigt, chansonné, en un mot, mis tout à coup en réputation dans le monde par ce trait d'éclat. Mais

C'est un fardeau pesant qu'un nom trop tôt fameux.

Je ne soutins pas une si belle réputation. J'avais réussi dans un galetas, j'échouai sous des lambris dorés.

L'Esculape⁴ qui avait rendu la santé à celles qui me devaient leur maladie avait pris un soin tout particulier de ma guérison. Il me regardait comme un de ces sujets heureux, capables de mettre un homme de son art en réputation et en fonds de pratiques. Il était entré avec moi dans le plus grand détail sur ma façon d'agir, d'abord avec M^{me} Dupont, ensuite avec mes petites amies de douze ou treize ans. Je lui avais tout dit, sans aucun



⁴ C'est-à-dire un bon médecin, d'après Esculape, dieu romain de la médecine. Note de Nathalie Quirion.

dessein de me faire valoir, et dans la crainte seulement que le déguisement ne nuisît à ma santé. Il trouvait partout, et dans toutes mes démarches, un mérite égal et soutenu.

Il en rendit compte à la marquise de R. dont il connaissait le goût décidé pour les jeunes gens de mérite : elle voulut me voir, à condition que je ne serais point instruit de sa curiosité, et que ce serait en apparence l'effet du hasard, il se chargea de lui procurer ce passe-temps de la façon dont elle le souhaitait et, dès le lendemain, il m'engagea à faire une promenade dans le parc de M^{me} de R. qui vivait dans une terre très proche de la ville où ma grand-mère faisait sa résidence.

A peine avions-nous fait deux tours d'allée, que M^{me} de R. parut ; elle demanda à mon conducteur qui j'étais, il m'annonça comme un convalescent qui était tombé malade au collège ; mais dès qu'il eut prononcé mon nom : « Ah ! dit-elle, je vous dispense de m'en dire davantage, je sais son histoire ; le petit libertin ! quel dommage ! cela est de la plus jolie figure du monde, et cela va se perdre. Mais j'étais amie de son père, je veux essayer de le rendre honnête homme, je veux voir s'il est possible de faire quelque chose de lui ; venez me voir demain matin à onze heures, petit effronté, vous dînez avec moi, et nous parlerons de vos prouesses. »

M^{me} de R. était une veuve de trente-cinq ans, à demi retirée du monde, où elle avait été en grande réputation de beauté et de coquetterie ; elle avait encore assez de l'un et de l'autre pour mener loin un personnage plus habile que moi. Le lendemain, je me rendis à ses ordres ; un éclat de rire qu'elle fit en me voyant entrer, acheva de me faire chanceler : elle était à sa toilette : « Approchez, me dit-elle, mon grand ami, et venez vous placer de manière que je vous voie bien en face, j'ai mes raisons pour cela. »

Je voulus bégayer quelques mots de compliments, mais je me perdais à chaque parole. « Le pauvre enfant, dit-elle, comme il est embarrassé ! Si l'on ne connaissait ses talents, les devinerait-on à sa mine ? » Je devins rouge, et je baissai les yeux ; ce n'était pas elle qui m'embarrassait, mais je voyais sourire ses femmes de chambre ; je ne doutais pas qu'elles ne fussent au fait de mon aventure, et j'en étais piqué.

« Je vous répons, dit la marquise, à demi-bas, en parlant à une d'elles, que sa timidité est pure effronterie ; cachez votre gorge, mademoiselle, il ne fait semblant de baisser les yeux que pour essayer de la mieux voir. »

Il en était bien quelque chose ; cependant je priai M^{me} de R. de m'épargner des railleries dont j'aurais peine à me tirer ; mais elle m'assura que la chose était impossible, qu'il fallait m'y accoutumer ; que si je continuais comme j'avais débuté j'en aurais beaucoup à essuyer ; et, pour m'en faire prendre l'habitude, elle ne cessa de me badiner impitoyablement tant qu'elle fut entourée de ses gens.

Je m'en tirai du mieux qu'il me fut possible, mais je n'étais pas content ; j'attribuais ce ton à pure méchanceté de sa part, j'ignorais qu'il fût médité et nécessaire aux vues de la marquise pour m'établir dans l'esprit de tout son monde comme un enfant sans conséquence, et dont elle avait dessein de s'amuser, en lui donnant les leçons propres à le former.

Quand nous fûmes seuls, le ton changea ; M^{me} de R. commença par m'embrasser

tendrement, et me faire des excuses sérieuses de la façon dont elle m'avait badiné en présence de ses domestiques : « Cela ne changera point, me dit-elle, quand nous serons observés, c'est une espèce de précaution que votre début a rendue nécessaire : vous n'êtes qu'un enfant, cependant une femme qui veut être seule avec vous à tous moments, et sans qu'on en cause, doit prendre des mesures ; mais en particulier, je vous dédommagerai de ce désagrément, pour toute l'amitié dont vous me paraîtrez digne. Il ne tiendra qu'à vous d'être mon meilleur ami, je vous éprouverai ; si vous êtes sage, discret et capable d'attachement, vous aurez bientôt tout le mien. »

Ces paroles me rassurèrent ; je lui baisai la main avec transport, en lui promettant bien plus de discrétion et de sagesse qu'elle n'en demandait, et que je n'étais capable d'en avoir.

« Commencez, me dit-elle, par me donner une marque de confiance ; contez-moi vos folies depuis votre sortie du collège, et ne me cachez pas la moindre circonstance. »

Je ne lui cachai rien, j'entrai dans un détail fort exact, fort naïf ; je ne choisisais pas les termes, à peine savais-je dire certaines choses d'une seule façon, j'étais bien éloigné de deviner qu'on pût les dire de plusieurs. Elle m'écoutait avec attention, ses yeux étaient tendres et animés, elle était à demi couchée sur un petit canapé, sa tête était appuyée sur une pile de carreaux⁵, lorsque tout à coup ses yeux se fermèrent, et elle parut s'endormir dans l'endroit le plus intéressant de mon récit.

Quelques mouvements qu'elle fit pendant ce sommeil m'égalèrent des trésors et des beautés de tout genre. Je la contemplais tranquillement, et sans oser remuer ; je comptais faire le trait d'un habile homme en demeurant immobile, je pensais qu'elle ne dormait point, qu'elle voulait m'éprouver et qu'en suivant mon penchant qui me portait à m'échapper, je me perdrais dans son esprit, et je passerais pour n'avoir ni sagesse ni discrétion.

Elle sortit enfin de ce sommeil, et loua ma retenue, mais d'un air inquiet et mécontent qui passait mes connaissances ; elle me congédia d'un ton assez froid, et me dit de la venir voir dans deux jours à la même heure.

Je m'y rendis : elle était encore au lit, elle tenait un flacon d'une main, et de l'autre un mouchoir, qu'elle avait mouillé de je ne sais quelle eau parfumée. « Vous me trouvez, dit-elle, dans un grand désordre, mais j'ai été bien incommodée depuis que je ne vous ai vue ; j'ai eu des accès de vapeur et des faiblesses réitérées à chaque instant. Je ne recevrais pas tout autre en l'état où je suis, mais je vous crois sage, malgré vos folies passées ; vous m'en avez donné une preuve la dernière fois, dont je fais grand cas, je ne veux plus avoir de défiance ni de contrainte avec vous. » En disant cela, elle n'en avait aucune. J'enrageais d'avoir tant promis de sagesse ; elle me paraissait déplacée, mais je ne savais comment m'y prendre, ni par où commencer, pour y manquer d'une façon légère.

— Continuez, me dit-elle, votre histoire ; je ne me souviens plus où nous en sommes

⁵ C'est-à-dire des coussins carrés. NDNQ.

restés ; prenez mon flacon, et si je me trouvais mal, vous auriez soin de me le faire respirer ; mes faiblesses ne sont pas de longue durée.

Je repris donc le fil de ma narration, qui fut bientôt interrompue par la faiblesse qui m'avait été annoncée. M^{me} de R. ferma les yeux, et me fit un signe de la secourir. Je mis le flacon sous le nez, cela n'opéra point ; je lui frottai doucement les tempes et le front avec l'eau du flacon, ce qui ne produisit aucun effet ; elle était sans mouvement, et cependant, elle avait de fort belles couleurs, sa gorge était découverte, je la frottai de cette eau pour faire un essai, rien ne réussit. Je commençai à craindre pour elle, et je sonnai pour avoir du secours ; une femme de chambre vint, et en moins de rien, elle rendit le mouvement et la santé à sa maîtresse.

Je me réjouissais bonnement de sa convalescence ; elle se leva sans partager ma joie, sans me marquer qu'elle en était flattée, et après le dîner, qui se passa à me badiner à son ordinaire, elle se plaça sur le canapé où je l'avais entretenue la première fois : elle me dit de reprendre mon histoire où je l'avais laissée, et le sommeil vint encore la gagner dans un endroit tout pareil à celui qui l'avait assoupie le premier jour. Je fus un peu étonné de la propriété qu'avait sur elle cette peinture ; sa gorge était trop belle et trop exposée à mes regards, je n'y pus tenir : au hasard de me perdre, j'essayai des caresses capables d'interrompre le sommeil le plus léthargique, un soupir et un mouvement que fit M^{me} de R. m'annoncèrent son réveil, je me retirai pour n'être pas pris sur le fait. Mais l'assoupissement continua : une jambe se détacha du canapé, et vint tomber sur le parquet, l'autre qui était étendue se replia de façon à rendre fou le plus sage de tous les hommes. « Oh ! pour le coup, m'écriai-je fort haut, ceci devient trop vif : m'éprouve-t-on, ou ne m'éprouve-t-on pas ? Si l'on veut m'éprouver, l'épreuve est forte ; si elle dort véritablement, pourquoi son sommeil est-il si dangereux ? Oui, sommeil ou non, je suis justifié. » Un petit sourire qui échappa à M^{me} de R. en entendant ce monologue, et que je remarquai, quoiqu'il fût peu sensible, acheva de m'éclairer ; je ne songeai plus qu'à me rendre heureux. Je connus bientôt que je ne le serais pas seul, et que le sommeil de M^{me} de R. n'était pas universel. Ses yeux avaient dormi seuls, ils s'ouvrirent, et me marquèrent de la surprise et du courroux ; je ne les devais pas craindre, cependant je les craignis : je ne sais quelle impression sinistre ils firent sur moi, mais tout mon feu se convertit en un froid mortel, et je cessai d'être au moment même où j'étais le plus certain d'exister.

Je crus la chose inouïe, et sans exemple : M^{me} de R. ne dormait plus, et son courroux n'était plus feint ; j'en remarquai la différence, elle me repoussa avec colère, et avec un mépris qui acheva de m'accabler.

— Vous abusez donc, me dit-elle, de l'état où vous me trouvez, parce que j'ai confiance en vous, et vous en abusez pour joindre l'outrage à l'insulte. Il faut être M^{me} Dupont, pour vous donner des désirs soutenus ; quand on a le goût décidé pour ces sortes de femmes, il ne faut pas s'attendre à plaire à d'autres, je suis charmée que votre témérité vous ait si mal réussi, j'aurais été dans l'obligation de vous haïr, au lieu que j'en serai quitte avec vous pour l'oubli et le mépris.

J'étais surpris et confondu de façon à ne pouvoir ouvrir la bouche ; je voulus rejeter ma disgrâce sur M^{me} Dupont, et dire que c'était peut-être une suite du poison... « Ah ! c'en est trop aussi, s'écria M^{me} de R. Quoi, monstre, vous m'auriez exposée sans être parfaitement sûr de votre état ! approchez, approchez, continua-t-elle : puisque le mien dépend maintenant du vôtre, je ne puis m'en rapporter qu'à moi-même pour le connaître ; mais après cet examen, auquel il faut que je m'abaisse, sans doute vous n'aurez plus le front de vous montrer devant moi. »

Je m'approchai d'un air confus et humilié, sans savoir sur quoi allait rouler l'examen que j'allais subir. M^{me} de R. examina avec un air sérieux et appliqué, comme on l'a dans une affaire importante ; cet examen produisit deux bons effets, il tranquillisa l'examinante, et fit perdre la tranquillité à l'examiné : M^{me} de R. s'en aperçut, et continua par bonté les soins qu'elle avait pris d'abord par inquiétude. Ma reconnaissance croissait à proportion que je sentais l'utilité du service. Je la marquai par des baisers tendres, on me les permit, on me les prodigua ; je ne doutai plus de la victoire ; j'y volai en héros sûr de la remporter. Je fis un second naufrage plus prompt et plus complet que le premier.

Je m'échappai des bras de M^{me} de R., qui ne fit aucune violence pour me retenir, et j'allai me cacher dans un coin de son appartement, en attendant le moment de fuir sa maison ; elle se leva avec fureur, et sans chercher même ce que j'étais devenu, elle sortit de la chambre où j'étais, et s'enferma dans un cabinet voisin.

Je n'attendis pas son retour pour gagner la porte et le jardin, je fus bientôt hors de son parc, et rendu dans la maison de mon aïeule.

Je me tins pour un homme déshonoré et perdu sans retour, faute de savoir ce qui se pratique en pareilles circonstances ; je crus que cette seconde aventure serait ébruitée comme la première, et je ne pensai plus qu'à fuir mon ingrate patrie, dont je me croyais prêt à devenir la fable et la risée.

J'avais un parent qui était lieutenant-colonel d'un régiment de dragons ; il m'avait déjà demandé plusieurs fois, je pris la résolution de l'aller joindre, et dès le lendemain, je sortis de chez ma grand'mère comme j'étais sorti du collège, sans en avertir personne.

Le régiment était en garnison à B..., qui était éloigné de vingt lieues ; mon parent m'obtint une lieutenance, et fournit à mes besoins, ensuite il écrivit à ma grand'mère, pour la prier de ne pas désapprouver l'équipée que j'avais faite. Comme elle avait le talent de trouver bon tout ce qui me passait par la tête, j'eus son approbation, et je me vis enfin placé dans un monde et dans un pays où je n'étais point connu, ce qui était pour moi un gain sûr, après ce qui était arrivé.

Ma dernière aventure m'avait rendu sérieux et timide ; je vis toutes les beautés de la garnison, sans paraître touché d'aucunes, et sans oser à peine les regarder en face, je me promenais souvent seul, je passais les jours entiers à la chasse, de sorte que j'acquis en moins de rien la réputation d'un garçon froid, et même un peu sauvage.

Il y avait six mois que je menais cette vie, dont je ne laissais pas de m'ennuyer beaucoup, lorsque je m'égarai en chassant ; je fus surpris par la nuit qui approchait, et

par un orage, qui m'obligèrent de me mettre à l'abri dans une chaumière que j'aperçus de loin sur le penchant d'une colline.

Cette maisonnette qui était seule, et assez éloignée de tous les villages, était habitée depuis six mois par un vieillard nommé Antoine, qui y vivait avec sa petite-fille, dont la mère était morte depuis peu : c'était la perte de la mère de Babet, qui avait déterminé ce vieillard à quitter une solitude fort éloignée de B..., et à se rapprocher de cette ville, pour y aller vendre plus commodément leurs ouvrages. Ils faisaient des corbeilles d'osier et de joncs dont la vallée était pleine ; Antoine les portait toutes les semaines à B..., qui n'était qu'à deux lieues. Dans les premiers temps, il avait fait le voyage en un seul jour, mais depuis deux mois, il était trop cassé pour aller et venir dans la même journée, de sorte qu'il partait le soir, et revenait le lendemain pour se moins fatiguer ; ainsi Babet restait seule dans la cabane pendant son absence. Il était parti depuis deux heures, lorsque j'y entrai ; je n'y cherchais qu'un asile d'un moment contre le mauvais temps, je la croyais déserte, et je la parcourais des yeux avec une sorte d'horreur, en songeant combien j'y serais dépourvu et ennuyé, si l'orage me forçait d'y passer la nuit. Babet, entendant marcher, sortit d'un petit réduit où elle était enfermée ; Babet parut, et sa présence dissipa l'horreur, l'ennui, les besoins, sa chaumière fut tout à coup embellie et parée. Cette Babet était une fille de quinze ans, qui cachait sous les habits grossiers des plus simples paysannes, une beauté digne du trône ; plus belle que Vénus, elle était plus simple que ses colombes. Elle me prit pour un voleur, pour un monsieur, pour tout ce que je voulus, et tout lui était égal, elle n'avait ni craintes ni désirs, n'ayant d'autres trésors à perdre que celui auquel elle n'avait jamais pensé de sa vie, et ne connaissant pas même de nom les richesses, les passions, les plaisirs.

L'orage continuait et me forçait de souper et de coucher dans la hutte d'Antoine, ou, pour mieux dire, l'orage n'était plus qu'un prétexte à ma résolution de ne me point séparer de Babet.

Je lui parlai de souper ; elle ne m'entendit pas : il n'était non plus question pour elle des repas qui ont une heure et un nom, que si jamais personne ne s'en fût avisé ; un morceau de pain bis, un peu de lait ou de fromage étaient le fonds de sa nourriture : l'heure de la prendre était celle de la faim.

J'avais avec moi quelques pièces de gibier : Babet les connaissait à merveille, mais elle n'en avait jamais vu que de vivantes, elle ignorait qu'on les tuât pour les manger, la chose lui paraissait impossible, elle en riait de tout son cœur.

Je plumai un perdreau et deux cailles, je les mis sur les charbons, faute de tout autre ustensile, et, avec quelques grains de sel que Babet ménageait comme des pierres précieuses, nous commençâmes le plus joli petit souper que j'eusse fait de ma vie : le pain bis et l'eau claire ne manquèrent point.

J'avais une bouteille de chasse qui tenait environ une chopine, elle était pleine d'un vin excellent, dont je n'avais pas eu besoin de la journée ; je le gardai pour la fin du repas. Babet n'en avait goûté de sa vie, trois ou quatre petits coups qu'elle but dans ma tasse de chasse lui donnèrent un feu et une gaîté charmante. L'amour lui était aussi

inconnu que le vin, ces deux séducteurs entrèrent en même temps sous ce toit rustique ; ils lui parurent également doux et piquants, également bons à connaître ; je la tenais dans mes bras, j'étais maître de sa petite personne, et elle ne songeait pas à en rien réserver, elle ignorait également l'art de l'attaque et celui de la défense. Elle me rendait caresses pour caresses, avec toute la simplicité et le feu de la pure nature.

Indépendamment des charmes de Babet, une autre raison me la rendait chère ; je n'avais aucune confiance en moi depuis ce qui m'était arrivé avec M^{me} de R... ; je me défiais des apparences les plus décisives, et ce qui est fait pour rassurer ne guérissait pas ma crainte ; dans un pareil état, l'innocente Babet était un trésor. L'échec le plus déshonorant avec une autre ne pouvait me nuire avec elle ; elle aurait pensé bonnement (supposé qu'elle eût pris la peine de penser) : puisque la chose est ainsi, apparemment que c'est ainsi qu'elle doit être ; et je serais sorti de l'épreuve la plus périlleuse sans courir aucun risque, et en faisant une belle retraite.

Un grabat était le lit de parade où couchait son grand'père ; pour elle, un peu de paille fraîche, étendue sur une natte, dans un petit cachot voisin, était son alcôve, sa duchesse, son cabinet de toilette, tout enfin.

Elle me proposa le lit de son aïeul, comptant qu'elle occuperait le sien à l'ordinaire ; je l'assurai qu'elle et moi n'en occuperions qu'un pour cette nuit. Comment contredire un beau jeune homme, habillé de vert, qui mange des cailles et boit du vin ? cela passait la portée et les forces de Babet ; elle crut que cette espèce d'hommes extraordinaires qu'elle n'avait jamais vus dans sa première demeure, et qui n'avaient point encore éventé sa nouvelle habitation, étaient apparemment dans l'usage de ne pas coucher seuls et qu'il fallait se prêter à ce qu'ils voulaient, sans compter le langage et les conseils du désir, qui sont communs à tous les êtres : Babet entendait et parlait ce langage comme une plante, mais il agissait sur elle comme sur une fille de quinze ans, bien faite et bien formée.

Je la portai sur le lit de ses ancêtres : je l'y déshabillai sans contestation, sans tracasserie, à la lueur d'une petite lampe que l'on n'allumait que les jours de cérémonie, et je me plaçai à ses côtés, c'est-à-dire dans ses bras.

Si je lui avais paru jusqu'alors un homme extraordinaire, ce fut bien pis quand toutes les singularités furent réunies ; elle s'était bien trouvée des précédentes, je l'assurais que cette dernière les passait toutes, elle ne tarda pas à sentir que je disais vrai. Babet ne connaissait ni craintes ni scrupules, elle connut le plaisir dans sa simplicité pure, et me le fit connaître tel que je m'imagine qu'on le goûtait dans l'âge d'or.

Je ne puis vous dire les caresses naïves, les transports innocents, les marques de reconnaissance dont Babet me combla pendant toute cette nuit ; elle comptait me devoir beaucoup et ne m'avoir rien donné, au lieu que celles que l'amour-propre et les préjugés dominant comptent qu'après ce moment tout leur est dû et qu'elles ne doivent plus rien. Aussi ce qui éteint souvent la passion alluma en moi la plus vive ; j'aimai sincèrement Babet, je la quittai avec douleur ; je lui recommandai le mystère et le secret, c'était la première fois qu'elle entendait prononcer ces mots barbares. La crainte de ne me plus

revoir lui fit comprendre ce que je voulais dire, et elle me promit d'y être fidèle.

Antoine allait toutes les semaines à B... pour vendre leurs ouvrages de jonc ; il y couchait. Aussi j'étais sûr de trouver Babet seule pendant son absence.

Je n'eus pas plus tôt quitté cette cabane fortunée, que les jours et les semaines me parurent des siècles ; toute autre société me fut insipide et je devins un sauvage, toujours occupé de la chasse et des environs de la chaumière.

J'y volai à l'heure et au jour marqués, je trouvai dans ma chère Babet cette impatience vive et tendre que donne l'amour délicat et capable de penser. Son ajustement n'était pas moins simple, mais il était mieux entendu ; ses yeux parlaient, ce n'était plus cette petite paysanne idiote et grossière, qui n'avait que de la beauté, c'étaient des grâces et de la finesse, du désir et du dessein de plaire, qui animaient toute son action. Huit jours d'absence et de méditation sur des moments dont elle avait senti la douceur et le charme sans les connaître, avaient étendu ses idées et éclairé son esprit : comment ne pas regarder comme un enchanteur celui qui fait de tels prodiges ? je ne comptais pas sur des plaisirs plus piquants que les premiers, cependant ils le furent davantage, et pendant six mois entiers que je vis Babet toutes les semaines, elle me parut chaque fois plus charmante ; elle devenait plus spirituelle en devenant plus tendre, le plaisir de la voir et de l'entendre était toujours nouveau pour moi.

C'est la seule femme dont l'attachement ne m'ait point attiré de disgrâce ; heureux si j'avais su m'y fixer ! mais mon étoile était d'être inconstant.

Un jour que j'examinais ses ouvrages, je trouvai dans la chambre où elle couchait un habit de dragon, caché sous des joncs ; je fus étonné d'une pareille découverte, je lui en demandai la raison, elle me dit que, depuis quelques mois, Antoine, étant à la ville, avait fait connaissance avec le dragon à qui appartenait cet habit, et qu'étant venu les voir différentes fois, il leur avait demandé s'ils pourraient lui trouver un habit de femme, et garder le sien pendant quelques jours ; qu'Antoine ayant réservé pour elle quelques habits de sa mère, n'avait pu se défendre d'en prêter un au dragon, qui s'était rendu dans cet équipage à un couvent de filles qui était à deux cents pas de l'autre côté du coteau ; qu'il avait pris ce déguisement pour parler plus librement, à ce qu'il disait, à une de ses parentes qui était dans le couvent, et que l'on voulait faire religieuse malgré elle ; que deux fois il était revenu dès le lendemain avec l'habit de femme et avait repris le sien ; mais que cette dernière fois, il n'était pas revenu depuis environ quinze jours, et qu'il fallait qu'il fût dans le couvent ou qu'il eût pris la fuite sous cet habit.

Je croyais Babet incapable de me tromper, cependant j'eus une sorte d'inquiétude. Je résolus d'aller au couvent dès le lendemain, et de m'informer avec soin de toute cette histoire : quelques dragons du régiment avaient déserté depuis peu, dans le nombre, il y en avait deux de la compagnie dont j'avais obtenu l'agrément depuis un mois, c'était une raison de plus pour faire des recherches.

J'avais intention de rôder autour du monastère en chassant jusqu'à la brune, et d'y aller demander gîte sur le soir, comme un passant qui s'est égaré.

Je montai donc le coteau en sortant de la maison de Babet, pour reconnaître de loin la

position et les environs du couvent. Quand je fus sur le revers de la colline, je découvris en plein les jardins de la maison. Je m'assis pour les examiner ; et, à l'aide d'une lunette d'approche, je distinguais jusqu'au moindre arbrisseau.

Il y avait fort peu de temps que j'étais assis, lorsque je vis entrer dans le jardin deux novices, qui gagnaient une allée couverte ; elles me parurent également jeunes et bien faites. A mesure qu'elles approchaient, je distinguais mieux leur figure, bientôt je me trouvai en pays de connaissance : l'une des deux était M^{lle} Thérèse, la même qui avait suivi les traces de Toinon dans le grenier à foin.

Celle qui l'accompagnait m'était inconnue et me parut d'une beauté ravissante ; en supposant qu'un de nos dragons fût hébergé dans la même enceinte, j'enviais sa destinée : je ne tardai pas à voir apparaître celui dont le sort me faisait envie. Il était sous l'habit d'une sœur converse. C'était un grand blond, âgé de dix-neuf ans, et d'une fort jolie figure.

Je ne doutai point que l'amour ne l'eût appelé à cet état, et je me sentis touché de la même vocation. Le déguisement me paraissait commode et de bon sens ; je savais son nom de guerre ; il s'appelait Saint-Laurent : mais ce n'était pas là son nom de religion ; il était essentiel de l'apprendre, pour ne point faire de fausses démarches.

J'allai dans un moulin qui n'était qu'à cent pas du monastère et qui en dépendait ; je m'informai du nombre des religieuses, de celui des pensionnaires, des novices, des sœurs. Je trouvai le meunier et toute sa famille fort instruite et mourant d'envie de m'instruire et de parler tous à la fois. Le voisinage leur avait apparemment communiqué le talent et le goût du babil.

Je sus que, depuis quinze jours, on avait reçu une sœur converse, qui était la sœur Ursule ; qu'elle était fort bonne fille, fort aimée dans le couvent ; que quand elle y était entrée, il y avait plus de deux ans qu'il ne s'en était présenté ; qu'elle était portière, mais que bientôt on lui donnerait un autre emploi, parce qu'elle n'aimait pas celui-là ; ils m'en dirent tant, que j'étais au fait de toute la maison, comme si j'y avais demeuré des années.

Au moyen de cette instruction, je ne crus pas devoir prendre gîte au couvent ; je retournai à B..., j'y demandai permission de m'absenter pendant six semaines, et je pris aussi un congé de ce temps pour M. de Saint-Laurent, dont je dis que je savais des nouvelles, et que je le ramènerais.

Muni de cette pièce et d'un habit de fille, je partis le lendemain avant le jour, et je me rendis de bonne heure au monastère.

Je pris le moment que les religieuses étaient au chœur, pour entretenir en particulier la sœur Ursule. Elle vint dans un petit parloir, en disant d'une voix tout à fait mignonne : *Ave* ; comme nous étions seuls, je répondis d'un ton mâle et terrible : *Maria*, Monsieur de Saint-Laurent.

S'il avait pu fuir, je ne doute pas qu'il ne l'eût fait ; mais les jambes lui manquèrent ; il devint pâle d'effroi, et se crut perdu.

Je le rassurai, en me faisant connaître, et en lui apprenant mes desseins ; le congé de

six semaines que j'avais demandé pour lui à son capitaine, et que je lui remis, acheva de le tranquilliser et de le convaincre qu'il n'avait rien à craindre de ma présence, ni de mon déguisement, il m'avoua que l'amour l'avait conduit où je le trouvais ; qu'il avait eu occasion de voir pendant un moment une jeune personne qui avait passé à B... depuis environ six mois, et qui était conduite à ce couvent par des parents fort durs, qui voulaient la faire religieuse malgré elle ; qu'ayant trouvé le moment de l'entretenir en particulier, il lui avait offert de la tirer de d'esclavage si elle y consentait ; qu'elle n'avait eu que le temps de lui nommer la maison où on la conduisait et de le prier de l'y venir voir quand ses parents l'y auraient laissée ; qu'ayant tenté inutilement de lui parler depuis qu'elle y était entrée, il avait pris enfin le parti de s'enfermer avec elle sous ce déguisement ; qu'il s'en était bien trouvé ; qu'il était aimé autant qu'il aimait lui-même, et que leurs arrangements étaient pris pour quitter le saint habit dans quelques jours, et passer en Suisse, dont nous n'étions pas éloignés, y laisser sa maîtresse, revenir en France, obtenir son congé, et l'aller rejoindre.

Il se trouva que cette novice était justement M^{lle} Thérèse. Saint-Laurent était d'une famille honnête, et avait assez de bien pour faire toutes ces folies.

A mon tour, je ne lui cachai point mon goût pour une jeune novice, compagne de M^{lle} Thérèse, que j'avais vue la veille avec elle dans les jardins du couvent, et le dessein que j'avais formé d'y entrer, et d'être reçu au nombre des mères ou des sœurs.

Comme j'étais de la même ville que M^{lle} Thérèse, il ne fut pas surpris que je la connusse ; et je n'eus garde de lui dire comment avait commencé la connaissance.

Il me conseilla de me présenter pour sœur, parce qu'il y avait moins d'informations et de cérémonies : pour être au nombre des mères, il eût fallu postuler longtemps, convenir d'une dot, faire connaître sa famille, au lieu que d'être sœur, il ne fallait que se présenter, et plaire à quelqu'une des discrètes. Il se chargea de ce soin, et sans y perdre un moment, il m'annonça à la supérieure et à cinq ou six mères assistantes, comme une de ses cousines, et cousine brûlant de la même vocation.

On m'interrogea, on m'examina, je plus : « Elle a, disait l'une, un je ne sais quoi qui prévient. — Vraiment, disait une autre, elle est cousine de la sœur Ursule, c'est tout dire. — Voyez comme elles ont un air de famille. » Je fus donc reçu, les portes s'ouvrirent, et ce fut un loup de plus dans le berceau.

Bientôt les jeunes brebis m'entourèrent, chacune dit son mot ; sœur Ursule avait ses amies, j'eus les miennes. Il fut question de me choisir un nom, ce ne fut pas une petite affaire, chacune voulait me le donner, et trouvait que le sien irait le mieux à l'air de mon visage.

La novice qui m'avait inspiré le goût de cette métamorphose, n'était pas une des moins empressées à me nommer. Le nom de Cécile lui plaisait ; je le préfèrai à tout autre, elle me sut bon gré de ce petit avantage qu'elle remportait sur ses compagnes ! les autres en furent mortifiées, mais sans me haïr ; la différence des sexes, quelque ignorée qu'elle soit, est un préservatif contre bien des tracasseries, il semble qu'elle transpire et qu'elle opère à travers les habits, elle concilie les esprits, elle adoucit l'humeur, c'est un

talisman de paix et de concorde.

Toutes les sœurs, jeunes et vieilles, étaient presque toujours mécontentes et malmenées par les religieuses, au lieu que sœur Cécile et sœur Ursule ne disaient et n'entendaient que des choses obligeantes ; elles étaient prêtes à tout faire, ne se refusaient à rien, toujours riantes et de belle humeur ; il n'était pas possible de se fâcher contre elles.

On me plaça à l'infirmierie : il n'y avait que deux vieilles malades ; j'en pris soin, dans l'espérance qu'elles se rétabliraient et feraient place à de plus jeunes : il y avait une demi-douzaine de pensionnaires, et autant de novices, que je souhaitais fort de voir un peu incommodées, pour les gouverner en convalescence.

La première qui reçut tous mes soins fut une pensionnaire âgée de seize ans. Elle avait les pâles couleurs, une insomnie continuelle, un dégoût pour toute bonne nourriture ; elle n'eut pas été quinze jours dans mon infirmerie, qu'elle en sortit vermeille comme une rose, ayant un sommeil tranquille, un appétit merveilleux ; la cure parut belle, et m'avait peu coûté.

Une nuit qu'elle avait plus de peine à s'endormir que de coutume, j'étais assis sur le pied de son lit, et nous raisonnions des remèdes propres à sa maladie ; elle les connaissait tous, les avait tous essayés. Je lui parlai de celui qu'on nomme le spécifique, elle me dit que j'étais folle, qu'elle avait entendu faire ce conte avant d'être au couvent, mais qu'elle n'en croyait rien ; je l'assurai que, moi qui lui parlais, j'avais douté comme elle, ayant la même maladie, mais que ce remède m'avait guérie radicalement. La chose attira toute son attention. Il fallut dire quand et comment. Je lui fis une histoire assez gaie de la façon dont s'y était pris mon médecin.

Je voyais dans ses yeux qu'elle n'avait point d'aversion pour le remède, elle réduisait la chose à n'en rien croire. Nous disputons sur la possibilité, sur la vraisemblance : « Vous m'impatientez, lui dis-je, avec vos doutes : que penseriez-vous donc si je vous disais que celui qui m'a guéri m'a donné son secret ? — Je n'en croirais rien, me dit M^{lle} d'Hersille. — Eh bien, lui dis-je, si vous voulez gager seulement une discrétion, et me laisser essayer ce que je sais du remède, je parie que demain vous serez soulagée. — Ma pauvre fille, dit M^{lle} d'Hersille, tu me fais pitié ; il faut que tu sois bien innocente pour croire... Mais j'accepte ton défi ; voyons ton remède. » Avant toute chose, je voulus qu'elle me promît de ne me point interrompre, de ne pas dire un mot, sinon la gageure était perdue ; elle m'en donna sa parole. Je me présentai, je me plaçai en médecin, non pas en docteur de la Faculté mais en médecin unique de cette maladie, et en médecin tout prêt à la guérir.

M^{lle} d'Hersille voulait gagner le pari, ainsi elle était muette ; le remède agissait déjà puissamment, que la malade était encore dans l'inaction et dans le silence, mais bientôt elle ne fut plus maîtresse de se taire, au hasard de perdre, elle fit des soupirs et des plaintes tendres ; elle voulut me repousser, me chasser, mais il n'était plus temps, ses mouvements hâtaient la guérison au lieu d'y nuire. « Vous voulez donc perdre ? lui dis-je. Nous étions convenus que vous demeureriez muette. — Que fais-tu, s'écria-t-elle,

cruelle Cécile ? Tu me tues, je meurs, ah, je perds ! j'ai perdu... je suis, suis... guérie. » J'employai tout l'art dont j'étais capable à la consoler, à l'accoutumer au médecin, et à la répétition du remède : j'en vins à bout et nous passâmes le reste de la nuit et beaucoup de suivantes à perfectionner la guérison, mais elle avait deviné dès la première nuit, que je n'avais que l'habit de mon sexe, et je ne pus lui en faire mystère plus longtemps. Je la priai seulement de n'en rien dire, elle en sentit la conséquence, et me garda le secret avec une fidélité qui m'a fait voir que l'on se trompe dans le monde en pensant que les filles cloîtrées sont indiscrètes.

M^{lle} d'Hersille, bien rétablie, fit place à une novice qui avait des vapeurs extrêmement fortes ; c'était une grande fille de vingt-deux ans, dont les cheveux étaient d'un noir de jais, et la peau d'un blanc d'albâtre : ses yeux avaient un feu qu'à peine pouvait-on soutenir. Sa maladie consistait dans un excès de tempérament et de santé : elle était fille de qualité, et par cette raison, condamnée dès le berceau à sécher d'ennui dans un cloître. Son tempérament la rendait aussi peu propre que moi à la vie qu'elle menait, et c'était pour l'un et l'autre une vraie bonne fortune de nous rencontrer, car il était sûr que nous nous convenions parfaitement. On lui avait ordonné les bains, les émulsions, les semences froides, le nénuphar ; en un mot, tous les réfrigératifs étaient conjurés contre elle, et devaient lui être offerts de ma main.

Je sentis en la voyant que je ne prendrais pas longtemps sur moi de lui donner ces remèdes étrangers et inutiles, quand il m'était si facile de la guérir sans nénuphar.

Elle était sujette à des espèces d'étouffements pour lesquels il fallait la délacer ; ce fut ma première fonction auprès d'elle, et, par conséquent, je me trouvai dans l'obligation de voir sa gorge, qui était admirable de tout point. Il fallut, le premier soir de son arrivée, lui administrer un remède ; je passais pour y exceller, l'obscurité me sauva. Je soutins cette fatigue pendant deux jours ; ce ne fut pas sans un trouble qui me trahissait, j'avais une distraction curieuse à laquelle une fille d'esprit ne pouvait pas longtemps se méprendre ; et j'étais moi-même un garçon de trop d'esprit pour souffrir que Mélanie, c'était le nom de la belle malade, s'y méprît longtemps.

Le troisième jour au matin, il fut question du premier bain, elle y entra en sortant de son lit : tant qu'elle y fut, je demeurai cloué sur le bord de la baignoire, le feu qui me dévorait rendait, sans doute, mes yeux éloquents et redoutables ; Mélanie ne pouvait les soutenir ni cesser de les regarder, les siens étaient tendres, inquiets, languissants, nous ne nous disions pas un mot, cependant nous étions également distraites et occupées. Il fallut sortir du bain, ce moment terrible acheva de me perdre ; il fallait rendre des services qui passaient mes forces, il fallait ôter à la beauté même tous ses voiles, la voir entière et en détail, placer partout des linges chauds promptement, exactement, sans écarts, sans distraction, il fallait être fille ; et comment le devenir dans un pareil moment, quand on ne l'a jamais été ? Tant que dura ce travail, car c'en était un très violent pour moi, j'annonçai vingt fois pour une ce que j'étais. Je l'affichai par des regards et des actions qui n'avaient pas le sens commun ; j'oubliais un côté, parce que j'étais trop occupé de l'autre, je repassais vingt fois le même linge dans un endroit, et

point du tout dans un autre, enfin, bien ou mal, j'en sortis, et je parvins à remettre la malade au lit.

Lorsqu'elle y fut, elle me dit : « Vous devinez, sans doute, le trouble et l'embarras où je suis ; il est temps, ma sœur, de me dire au juste qui vous êtes, je me sens entraînée à vous croire tout autre que ce que vous paraissez ; j'ai eu cette idée dès le premier moment que je vous ai vue ; quand elle ne m'aurait pas frappée d'abord, je l'aurais eue depuis que je vous examine, il y a quelque chose de si singulier dans votre façon de me rendre des services et d'être auprès de moi, que je ne puis le définir, ainsi ne me cachez rien. »

Cette question m'embarrassa et me fit rougir. « Je suis, lui dis-je, une pauvre fille, qui doit être fort indifférente à une belle dame comme vous ; mais cela n'empêche pas que je n'aie un plaisir extrême à la servir. » En achevant ces mots, je pris sa main, et la baisai avec un transport dont je ne fus pas maître.

— Non, me dit Mélanie, il faut me parler sincèrement ; aucune sœur ne me cause le trouble et l'agitation que vous me donnez, aucune autre n'aurait auprès de moi les transports et le feu que vous avez vous-même, je veux savoir ce qui produit en vous et en moi un effet si singulier, ou je veux qu'une autre m'approche et me serve. — Mais, lui dis-je, que penseriez-vous, si je vous disais mon secret ? seriez-vous généreuse au point de ne vous en pas servir pour me perdre ? — Oui, dit-elle, Cécile, parlez sincèrement ; je vous en donne ma foi. — Quoi, si je vous disais, continuai-je, en me mettant à genoux, que sous cet habit je suis un misérable amant à qui la cervelle a tourné depuis qu'il vous a vue, et qui a résolu de mourir à vos pieds s'il a le malheur de vous déplaire ? — O ciel ! s'écria-t-elle, où suis-je, et que vais-je devenir ? Sortez... Hélas ! vous voulez me perdre ; quoi, sous cet habit, vous avez osé lever les yeux sur moi ; savez-vous qui je suis ? qu'avez-vous donc espéré, et qui êtes-vous pour me parler ainsi ? fuyez, puisque je vous ai donné ma parole, c'est tout ce qui m'empêchera de vous perdre. »

L'air de hauteur et d'effroi avec lequel Mélanie avait reçu ma déclaration, me fit prendre sur-le-champ un parti différent.

Je me relevai tranquillement, en lui disant : « Rassurez-vous, madame, il n'est rien de tout ce que je viens de vous dire ; c'est une pure supposition que j'ai faite pour essayer de vous amuser, et parce que vous vous obstinez à douter que je sois ce que je parais être. Hélas ! je suis une fille, et rien de plus. Je suis cousine germaine de la sœur Ursule, qui est fort connue ici. »

Mélanie me regardait avec étonnement et ne savait plus auquel de mes deux sexes elle devait ajouter foi : elle passa le reste du jour à m'examiner attentivement et à être avec moi dans la défiance et dans une réserve extrême. Le soir vint. L'heure de l'anodin⁶ approchait ; il était versé et prêt à prendre. Je le proposai à Mélanie ; elle hésita, je payai d'effronterie ; et en me présentant de bonne grâce : « Apparemment, lui dis-je, vous doutez encore de mon état ; mais qui vous empêche de vous en assurer ? » Elle fit un

⁶ C'est-à-dire un lavement. NDNQ.



geste effrayant, mais sa contenance tranquille ne lui laissant aucun doute, elle n'acheva pas et dit en soupirant : « C'en est assez, ma sœur, je vous crois, donnez-moi mon remède. »

Je remarquai avec plaisir que sa joie d'être détrompée sur mon compte n'avait rien de vif. Elle fut longtemps sans me parler ; ensuite elle me fit des questions sur mon âge, sur mon pays, et ma famille ; elle me demanda si j'avais des frères, s'ils me ressemblaient.

— Je n'en ai qu'un, lui dis-je, il est de mon âge : je suis sa sœur jumelle, et nous nous ressemblons si parfaitement que, s'il avait mes habits et que j'eusse les siens, il ne serait plus possible de nous distinguer.

— Mais, dit-elle brusquement, quelle était donc votre folie de vouloir m'inquiéter en disant : Je suis un amant qui vient mourir à vos pieds. Quel jargon ! cela est impatientant. — Eh bien, lui dis-je, si la chose eût été vraie,

qu'auriez-vous fait ? — Ce que j'aurais fait, dit Mélanie, à quoi bon me faire cette demande ? Apparemment j'aurais fui, j'aurais crié, j'aurais averti toute la communauté. — Et vous auriez fait, lui dis-je, un mal et une extravagance dont vous vous seriez repentie fort inutilement après l'avoir fait. — Pourquoi donc, s'il vous plaît ? demanda Mélanie. — Pourquoi ? répliquai-je, le voici : vous auriez jeté dans un très grand embarras et dans le plus affreux désespoir un amant peut-être fort aimable et fort tendre, vous auriez gémi de son absence, vous auriez plaint sa destinée quand il n'aurait plus été temps, vous seriez perdue dans l'esprit de toutes les mères antiques, qui auraient répété sans cesse : « Il l'a mise au lit et dans le bain ; il lui a rendu tels et tels services, donc il a vu tels et tels charmes ; il a pu tout voir, donc il a tout vu. » Et peut-être la médisance claustrale n'en serait pas demeurée là.

— Pour le coup, ma chère sœur, dit Mélanie, vous radotez. Qu'auriez-vous voulu que je fisse ?

— Hélas, lui dis-je, j'aurais voulu, pour votre bonheur et le sien, que vous eussiez senti pour lui la même passion que vous lui auriez inspirée ; que vous eussiez gardé un très grand secret sur ce qui ne pouvait être révélé, sans le perdre et vous aussi ; qu'après vous être assurée de ses sentiments, vous y eussiez répondu avec toute la tendresse dont

vous auriez été capable, le tout sans éclat, et sans faire plus de bruit que nous en faisons actuellement ; j'aurais voulu qu'il eût continué de vous servir, et vous de recevoir tous ses soins, comme s'il eût été la sœur Cécile ; qu'il eût parfaitement guéri le mal qui vous tue, et qu'un amant seul guérira, car tout autre n'y peut rien, je vous en avertis ; qu'il eût continué d'être la sœur Cécile pour toute la maison, et pour vous seule, à toutes les heures, à tous les instants, un amant tendre, soumis, passionné, enfin un amant de vous et de tous vos charmes.

— En vérité, ma sœur, vous n'êtes pas sage, dit Mélanie : quoi ! sans connaître, sans aimer, j'aurais... quoi ! j'aurais continué de recevoir les soins et les services que... Mais, heureusement, c'est une supposition.

— Oui, lui dis-je, c'est une supposition, si vous voulez ; mais mon avis est de bon sens, convenez-en.

— Je t'assure, me dit-elle, que tu es fille bien singulière, et que ton avis ne me persuade que faiblement.

— C'est beaucoup, lui dis-je, charmante Mélanie, il vous persuadera tout à fait quand vous aurez mieux pesé les circonstances : si mon frère par exemple, était à ma place ?

« Mettez-vous dans l'esprit d'abord qu'il est homme de condition ; quoique je me sois dit parente de la sœur Ursule, il n'en est rien. » Ce mot était essentiel, la qualité est le faible des filles cloîtrées. « De plus, continuai-je, ce frère a mon cœur et mes yeux : s'il était donc à ma place, il vous aimerait avec fureur ; tantôt en me parlant de lui, vous me disiez que s'il me ressemblait, il était aimable et dangereux, sachez qu'il serait capable de tout, même de se percer le cœur à vos yeux, si vous le poussiez au désespoir ; s'il était à ma place, il aurait vu et touché tout ce que vous n'avez pu cacher à sa sœur, c'est déjà un grand avantage. Il ne vous proposerait pas de continuer à vous rendre les mêmes services, que vous n'eussiez commencé par le combler des plus chères faveurs de l'amour, il vous les demanderait en versant à vos genoux les larmes les plus tendres ; il les obtiendrait par degrés, la circonstance vous y déterminerait, et vous feriez bien de prendre conseil d'elle. S'il était à ma place, continuai-je, il tiendrait cette belle main comme je la tiens, il la baiserait avec transport comme je la baise. » Mes yeux avaient repris tout le feu qui les avait fait soupçonner d'abord. Mélanie me regardait avec un trouble mêlé de langueur ; elle retira doucement sa main. « Vous la retireriez donc ainsi, lui dis-je, qu'y gagneriez-vous ? Il se saisirait de l'autre, et la baiserait avec plus de passion. » En faisant ce détail, j'y joignis l'action. « S'il pouvait aller jusqu'à votre belle bouche, il y mourrait en lui imprimant un de ces baisers-ci : cette gorge qu'il aurait touchée avant d'être connu, il y porterait la main avec plus de hardiesse ; il ne se bornerait pas là, Mélanie, il oserait toucher ce que je touche. » La parfaite imitation conduisait insensiblement Mélanie au désir de la réalité ; elle était rêveuse, distraite, absorbée, et semblait m'oublier et ne pas m'entendre. « Ah, s'écria-t-elle tout à coup, que fais-tu, dangereuse Cécile ? Qu'oses-tu me dire ? Tu n'es pas ce frère si passionné, laisse-moi l'oublier, je t'en conjure. »

— Pardonnez-moi, divine Mélanie, lui dis-je, je le suis, reconnaissez-le aux transports

d'une passion que rien ne peut plus retenir. Oui, je suis cet amant déterminé à mourir de désespoir et de douleur à vos yeux si vous ne consentez que je meure d'amour et de plaisir dans vos bras. Vous pouvez me perdre, mais songez qu'en me perdant, vous vous perdriez aussi, au lieu qu'en faisant mon bonheur, peut-être vous feriez le vôtre : je serais la sœur Cécile pour tout l'univers, et je serais pour vous seule l'amant le plus tendre et le plus passionné. » En lui parlant ainsi, je continuais en mon nom les caresses que Cécile avait commencées, comme fondée de mes pouvoirs ; Mélanie n'avait pas la force de parler, elle était émue et troublée, elle doutait si j'avais une sœur, mais elle était bien sûre que cette sœur avait un frère : ce n'était plus l'effroi qui l'agitait, elle s'était accoutumée à l'idée qu'un homme pouvait être sous mon habit, c'était une certaine crainte, qui précède toujours l'instant où une fille est le plus prête à se rendre. Il était nuit, tout était enseveli dans le sommeil, nous étions les seuls éveillés.

Je ne sais si la situation donna une vapeur à Mélanie, ou si l'espèce de léthargie où elle tomba fut feinte, mais je pensai qu'il n'y avait pour elle et pour moi qu'une seule façon de l'en tirer, et je pensai juste : elle reprit ses sens au moment où il était à propos de les reprendre, elle versa des larmes, je les essuyai, elle me fit des plaintes et des reproches, je me justifiai, je la calmai ; elle me marqua des inquiétudes, je la rassurai, et bientôt je dus à l'amour ce que j'avais dû d'abord à une syncope.

Alors la sœur Cécile lui devint uniquement chère, et tous les soins que je prenais de sa santé pendant le jour, étaient récompensés bien tendrement pendant les nuits. Les bains firent leur effet, les vapeurs furent bannies ; Mélanie n'était plus pressée de quitter l'infirmerie : sa convalescence fut si longue qu'elle en sortit malade, mais d'une tout autre maladie, dont elle n'eut des nouvelles qu'environ un mois après.

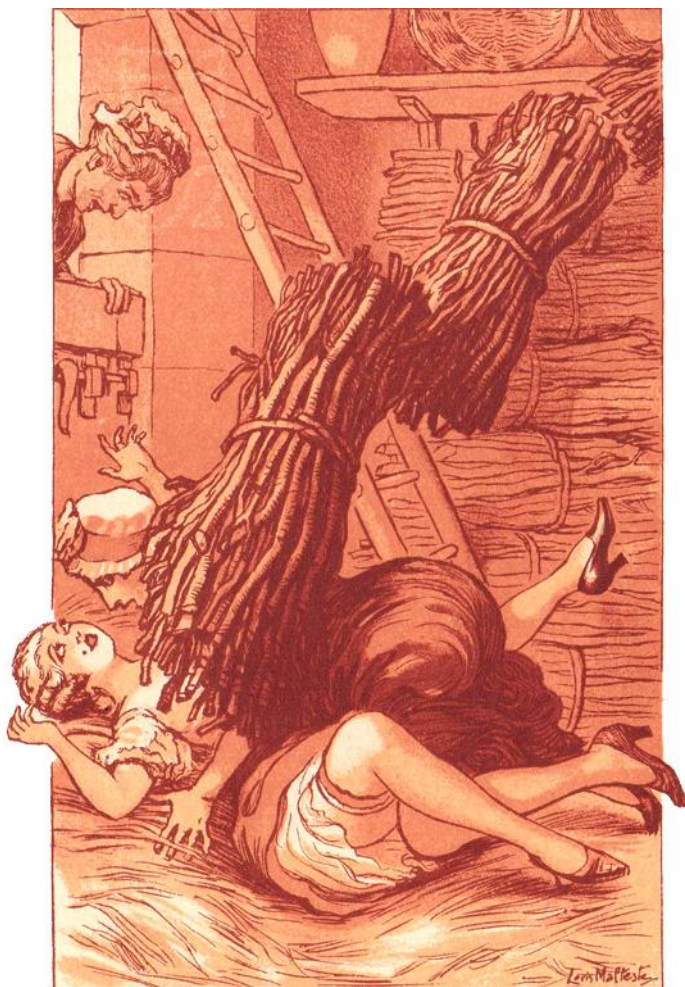
Si je m'étais borné à cette unique conquête, j'aurais fait sagement. Mélanie réunissait tous les charmes du corps et de l'esprit ; elle m'aimait éperdument : j'avais cent moyens pour un de la voir : j'aurais pu la tirer de l'état où elle était, en la faisant venir dans mon infirmerie quelque temps avec l'heure où il faut être environné de personnes de confiance, quand on veut que la guérison soit secrète. Sœur Ursule, qui était portière, et qui avait des relations au dehors, m'aurait servi : j'aurais garanti une fille charmante de la honte et des embarras qui, sans doute, ont suivi sa faiblesse. Je ne fis rien de tout cela ; j'aimais toujours la novice qui était compagne et bonne amie de Thérèse : on l'appelait Sophie. Elle ne tombait point malade, le moindre petit rhume m'aurait été d'un grand secours, mais il n'arrivait pas. Thérèse savait que j'étais au couvent, et sa bonne amie sœur Ursule lui avait dit en confidence que je n'étais pas plus fille que lui. Thérèse aurait pu lui dire s'il était aussi garçon que moi, mais il n'y a que les sottises qui disent tout ce qu'elles savent. Nous ne nous étions dit qu'un seul mot, Thérèse et moi, depuis mon entrée, pour nous promettre une discrétion réciproque et à toute épreuve ; nous en avions également besoin, c'est le moyen de n'y pas manquer. Elle aimait véritablement Saint-Laurent. Je me servis d'elle et de lui pour apprendre à Sophie, qui savait une bonne partie de leur intrigue, que j'étais une sœur de la même fabrique que Saint-Laurent, que j'avais vue du haut de la colline dans les jardins, et que la passion

qu'elle m'avait inspirée m'avait fait prendre le même parti qu'avait pris Saint-Laurent dont j'étais connu.

Cette confiance fit tout l'effet qu'elle devait faire ; Sophie en parut effrayée au dehors, et s'en réjouit au dedans : avant le mot lâché, je n'avais aucune occasion de la voir, depuis, elle paraissait me fuir avec soin, cependant je la rencontrais partout. Nous ne pouvions plus nous voir sans rougir, nos yeux se parlaient, ils s'entendaient, nos affaires se faisaient sans que nous nous en mêlassions, les plus tendres désirs s'emparaient de nous, leur feu s'insinuait dans nos veines, le besoin de nous voir et de nous parler croissait à chaque pas.

— Vous savez une partie de mon secret, lui dis-je un jour que je la trouvai seule, mais ce que vous ignorez, et ce qu'il faut que je trouve le moment de vous apprendre, c'est l'excès du tourment et de la passion qui me dévorent. » Sophie me quitta sans me répondre : je lui écrivis. Thérèse lui remit plusieurs de mes lettres, elle les recevait, les lisait, promettait d'y répondre : je ne pus vivre dans cette incertitude, je lui donnai moi-même un billet devant vingt religieuses, je le plaçai dans sa main adroitement, et je m'éloignai d'elle sur-le-champ, afin qu'elle ne pût me le rendre ; je vis que la main où je l'avais placé prenait le chemin de la poche et revenait à vide ; j'en augurai bien : il était pressant, je l'assurai que, si elle s'obstinait à me laisser dans l'incertitude, je prendrais avant deux jours un parti violent, qui serait celui du désespoir ou de l'infidélité ; elle craignit également l'un et l'autre, dès le lendemain, elle me donna un petit billet de deux lignes, où elle me marquait de me rendre dans un galetas fort éloigné des cloîtres, où elle pourrait me parler sans danger, à l'heure où la communauté était au réfectoire ; j'augurai bien du lieu où le rendez-vous était assigné, je me souvenais du grenier à foin où j'avais réussi, je me trompais, ces mêmes endroits ne sont pas également propices ; je m'y rendis à l'heure marquée. Sophie m'attendait ; nous nous assîmes dans un coin, où il était impossible qu'on nous vînt chercher, à moins de savoir que nous y étions.

Je dis les choses les plus tendres, on les écouta avec attention, on soupira, on m'avoua qu'on était sensible et touchée ; je voulus des preuves : on se fâcha, on jura qu'on ne reviendrait plus si je n'étais pas sage. J'aimais un peu : cela nuit à la hardiesse. Tous les jours, à la même heure, je voyais Sophie au galetas, tous les jours je devenais plus entreprenant, et l'on s'en fâchait moins. Elle riait enfin résolue d'accompagner Thérèse, notre départ était arrangé entre Saint-Laurent et moi à quatre jours de là ; Sophie me donna la parole la plus tendre et la plus positive de me suivre partout et de devenir ma femme, car elle souhaitait que cette cérémonie précédât toute autre. Je feignis de douter de sa foi tant qu'elle me refuserait le gage le plus cher : elle était dans un de ces moments où une fille qui aime et qui le jure sincèrement ne peut souffrir qu'on en doute, elle fut si piquée de me voir douter que, par dépit, elle ne voulait pas me refuser ce qui pouvait me convaincre ; elle me mit tout à fait dans mon tort en me livrant le gage, je le reçus ; le traité du départ et du mariage fut scellé sur le fagot où nous étions assis : hélas ! si nous nous étions contentés d'une seule signature, nous étions hors de danger, mais nous voulûmes y en ajouter nombre d'autres ; quand on fait une bonne affaire, on



crain toujours de ne pas prendre assez de sûretés : Sophie tenait la plume pour tracer un dernier paragraphe, lorsqu'une misérable sœur, méchante, vieille et sourde, vint au galetas.

Une poule avait coutume de pondre en cachette sous le fagot même où nous étions si bien occupés ; la vieille sœur avait le secret de la poule et venait de temps en temps dérober ses œufs : elle approcha sans bruit et vint s'accroupir à deux pas de nous ; elle glissa sa main aride où elle la plaçait ordinairement pour cette expédition ; au lieu d'œufs, elle rencontra le pied de Sophie et un des miens ; soit effroi ou malice, elle tira fort rudement le pied qu'elle tenait et en même temps, faisant effort pour se relever, elle s'accrocha de l'autre main à un des fagots qui étaient autour de nous ; la secousse qu'elle

donna au fagot le déranga et fit écrouler la pile entière sur moi et sur Sophie.

Nous étions accablés sous le poids et si bien pris dans la même attitude où nous étions à l'arrivée de la vieille, qu'il nous fut impossible d'en changer, quelque effort que nous fissions pour cela l'un et l'autre.

La sourde n'entendit point nos plaintes et nos cris, ou ne voulut point les entendre, elle sortit du galetas et courut se pendre à une cloche, qui sonna une espèce de tocsin et d'alarme. En un clin d'œil, la communauté fut sur pied ; jeunes et vieilles, mères, novices, discrètes, sœurs antiques et modernes, tout fondit au galetas ; deux gros paters en surplis, trois garçons jardiniers avec des fourches et deux chiens de basse-cour appuyaient l'escadron bruyant des nonnes et composaient le corps de l'armée combinée contre nous : hélas ! que nous étions faibles pour résister à tant de forces réunies !

On leva les fagots et on vit la triste Sophie et M. Cécile dans un état qui fit dresser les cheveux à la tête de toute l'assistance.

Vénus, surprise avec Mars dans les rets de Vulcain, fut moins embarrassée mille fois que Sophie. Cependant Vénus n'était pas plus belle, mais la mère des Amours avait l'usage du plus grand monde, et il faut convenir que, dans certaines circonstances, cet usage fait beaucoup : d'ailleurs les spectateurs étaient bien différents, et cela y fait

encore. L'Olympe était composé de ce qu'il y avait de plus grand et de plus maniéré, au lieu que ce qui était dans le galetas n'avait ni le ton ni les façons de la bonne compagnie ; supposé que cette phrase signifie quelque chose, ce qui n'est pas trop décidé.

Les directeurs et les vieilles se réunirent contre moi, les jeunes contre Sophie ; on opina à toutes les peines à la fois, on en délibéra en murmurant confusément : enfin, on commença par me descendre dans une espèce de prison jusqu'à nouvel ordre et en attendant qu'on eût le temps de se reconnaître.

Heureusement pour la sœur Ursule, il était déjà tard quand ce conseil tumultueux et bourdonnant se sépara : on la soupçonnait violemment d'être de concert avec moi, puisqu'elle m'avait présenté comme sa cousine : on remit à examiner la chose de plus près le lendemain matin et à l'interroger, et moi aussi, en plein chapitre.

Sœur Ursule, qui n'attendait rien de bon de l'examen, se tint pour avertie : elle avait ses amies dans le couvent, quelques-uns de ses juges étaient intéressés à ce que le procès ne s'instruisît point en forme, de sorte qu'elle trouva des facilités pour s'échapper, et moi avec elle ; ma prison fut ouverte sur le minuit, Saint-Laurent avait averti sa chère Thérèse qui nous attendait dans le jardin : nous franchîmes les murs à l'aide de quelques échelles, et nous gagnâmes un bois qui n'était pas fort éloigné pour y délibérer un peu plus tranquillement sur ce qui convenait à chacun de nous. Dans l'équipage où nous étions, Saint-Laurent et Thérèse étaient en habits fort peu décents pour faire route. Les arrangements qu'il avait pris pour trouver une chaise et des habits en sortant du monastère ne devaient s'exécuter que quatre jours plus tard ; nous avons été forcés de devancer ces préparatifs, sans qu'il eût eu le temps ni les moyens de donner de nouveaux ordres ; heureusement, il avait de l'argent et connaissait parfaitement les routes de la forêt, il résolut de s'y tenir caché tout le jour et de ne marcher que la nuit, avec Thérèse, jusqu'à ce qu'ils fussent assez éloignés pour prendre des voitures sans s'exposer.

L'embarras consistait seulement à avoir des vivres et quelques méchants habits de paysans ; le jeûne perpétuel et l'attirail de novice et de converse étaient également insupportables à ces deux amants. J'y trouvai un expédient : je proposai à Saint-Laurent d'aller reprendre son habit de dragon dans la cabane d'Antoine, où il l'avait laissé ; après quoi, il lui serait aisé de se pourvoir de deux habits de paysans, dont l'un serait pour Thérèse et l'autre pour moi ; que, s'il l'aimait mieux, je reprendrais son habit de dragon pour rentrer à B... Saint-Laurent y trouvait des difficultés et ne goûtait pas cet expédient, je devinai sa raison : il avait peine à se résoudre de laisser Thérèse avec moi, dans un bois, pendant le reste de la nuit et une partie du lendemain : peut-être bien n'avait-il pas grand tort. Je m'offris donc d'aller faire pour eux ce que Saint-Laurent trouvait si difficile, et cette offre leur rendit la vie à tous les deux ; je courus déposer aux pieds de Babet cet habit de sœur, qui me pesait, et reprendre celui de dragon, qui me convenait mieux.

Je la trouvai occupée à ses ouvrages de jonc avec le vieil Antoine, elle était triste et abattue : ma présence la surprit, et mon attirail de cloître l'étonna encore davantage ;

elle n'osait marquer qu'elle me connaissait, ni me faire des questions en présence d'Antoine. Je leur fis une histoire, telle que je pus l'imaginer, dont le résultat fut que le dragon qui leur avait laissé son habit m'avait dit de le reprendre et de leur donner quelque argent pour celui de femme qu'il emportait, et que j'allais, de plus, leur laisser celui qui me couvrait.

Le mot d'argent plut beaucoup à Antoine. Il ne chercha point à en savoir davantage et me conduisit dans la chambre de Babet, où était caché l'uniforme : je l'endossai avec un plaisir singulier ; j'évitai avec soin toute occasion d'entretenir Babet. J'espérais la revoir seule dans un autre moment et lui justifier mon absence et mon déguisement quand j'y aurais un peu réfléchi ; je me trompais, je devais la perdre par ma faute. J'arrivai à B... de bonne heure et sans être reconnu j'y repris un ajustement convenable. J'eus bientôt deux habits comme il les fallait pour Thérèse et son compagnon de voyage ; je montai à cheval et allai les rejoindre. Ils m'attendaient avec impatience et me revirent avec bien de la joie ; l'habit du couvent est un poids lourd pour ceux qui viennent d'en franchir les murailles.

Thérèse était charmante et avait l'air d'un jeune homme de qualité dans l'habit que j'avais choisi pour elle. Celui de Saint-Laurent était un habit de domestique, afin qu'il parût l'être, et qu'en cette qualité il fit plus aisément tout ce qu'il faut faire sur une route et dans les auberges. J'avais aussi pris avec moi quelques provisions de bouche, qui leur furent d'un grand secours ; ils s'étaient repus de protestations, de serments et de toutes les preuves d'amour qu'ils avaient jugé à propos de se donner pour se désennuyer en m'attendant, mais ce n'est pas assez pour se soutenir en voyage.

Nous fîmes ensemble un petit repas frugal et champêtre. Saint-Laurent se chargea d'une espèce de bissac, qui contenait les équipages et les provisions. Il me donna sa parole d'être rendu à la garnison dès qu'il aurait mis Thérèse en sûreté ; je les embrassai tendrement l'un et l'autre, ensuite ils partirent. Thérèse était légère comme une plume, et son amant volait sur ses pas ; en moins de rien, je les perdis de vue, et je revins à B...

Je comptais calmer les alarmes de la tendre Babet dès qu'Antoine serait à la ville, un incident m'en empêcha. Le lendemain de mon arrivée, un jeune officier, qui était entré au régiment pendant mon absence, débuta avec moi par des airs de raillerie et de hauteur. Deux étourdis qui en sont là ne vont pas loin sans en venir à l'insulte marquée. Je le prévins pour lui en éviter la peine, et, avant la fin du jour, je le mis dans la nécessité de se battre ; je ne savais pas encore son nom. Je l'appris par un petit billet qu'il m'écrivit et qui était signé de Nerville. A ce nom, je reconnus qu'il était parent de la marquise de R... Je me rendis au lieu qu'il m'assignait et qui était précisément à cent pas du monastère dont j'étais sorti depuis vingt-quatre heures. Nous nous blessâmes tous les deux, mais avec cette différence que la blessure de Nerville était légère, et la mienne fort dangereuse. Il me crut mort, et retourna à B... sans trop s'embarrasser si j'aurais du secours et si j'en avais encore besoin.

Heureusement le meunier et un de ses domestiques passèrent assez près du lieu où j'étais expirant, ils entendirent mes plaintes et me portèrent au couvent. J'y fus secouru

avec empressement. Les blessures, les accidents qui arrivent au dehors, font un grand effet dans un couvent : qu'une maladie mortelle survienne à une des mères, la communauté va son train, l'heure du réfectoire n'en est point dérangée ; mais, que hors de l'enceinte, une égratignure ait effleuré la peau d'un homme, les entrailles de toutes les religieuses sont émues : la charité, la pitié, la curiosité, tout parle à la fois pour lui. J'avais plus de droit qu'un autre à tous ces sentiments ; j'étais jeune et d'une jolie figure.

Leur chirurgien sonda mes blessures, il y mit le premier appareil et passa la nuit auprès de moi. Je fus longtemps sans connaissance, ce qui ne l'empêcha pas de me reconnaître parfaitement pour la sœur Cécile : ces sortes de gens sont physionomistes, et d'ailleurs ma fonction dans le couvent m'avait exposé à ses regards et à un examen continuel de sa part ; il m'avait vu trop souvent pour s'y méprendre. Son premier soin fut d'aller répandre cette nouvelle dans le cloître, et tout ce qui en pouvait sortir n'eut rien de plus pressé que d'accourir dans ma chambre ; paters, domestiques, tourières, tout y vint fondre pour m'examiner, elle en était pleine, de sorte qu'au moment où je revins à moi et où mes yeux s'ouvrirent, je me vis entouré de gens qui m'observaient curieusement, dont les uns disaient : « C'est elle-même, c'est lui, c'est elle, ce ne l'est pas, c'est quelqu'un qui lui ressemble. »

L'extrême faiblesse où j'étais m'empêchait de voir assez distinctement toutes ces figures, et de me les rappeler assez tôt pour me souvenir où je les avais vues, cependant je trouvais à toutes un air de connaissance. Lorsque je fus assez rendu à moi-même pour me souvenir du couvent et de ses habitants, je m'y crus transporté en songe, mais bientôt je ne pus douter que ce que je voyais était une réalité. Le chirurgien qui s'aperçut de l'agitation que me donnait une compagnie si nombreuse et si déplacée, les fit retirer : il ne resta auprès de moi que lui et le directeur en chef de la maison.

Celui-ci, ne sachant pas qui j'étais, voulut m'entretenir des intempérances de la sœur Cécile et des peines qu'elle avait méritées ; mais je lui dis mon nom, ma qualité, et mon peu de goût pour les remontrances hors de saison. Il me crut et se retira.

On sut bientôt à la garnison mon combat et le lieu de ma retraite : mes camarades venaient en procession et par pelotons au couvent, les parloirs ne désemplissaient pas, et on me savait un gré infini au dehors et au dedans d'avoir choisi un champ de bataille aussi avantageux.

Les aventures de la sœur Cécile furent révélées à quelques amis particuliers du corps, de la discrétion desquels les jeunes religieuses étaient sûres comme de la leur ; ces amis n'en parlèrent qu'à quelques gens éprouvés, qui placèrent aussi sûrement leur confiance, de sorte qu'il ne transpira rien de ce qui n'était pas arrivé : le reste seulement devint public.

Ce bruit alla troubler Babet dans sa cabane, elle ne douta pas que je ne fusse le héros de tant d'aventures, mais n'osant me venir voir au couvent, elle se contenta de s'informer aux environs ; la babillarde meunière était de ses amies ; mon nom, que Babet savait, et qui n'était plus ignoré dans le monastère, acheva de la convaincre que j'étais l'officier blessé ; elle sut de plus mon entrée, ma sortie sous l'habit de sœur et

toutes mes prouesses pendant le séjour que j'avais fait dans la maison ; elle sut la guérison des pâles couleurs de M^{lle} d'Hersille, la cure des vapeurs de Mélanie, enfin ma capture au galetas avec Sophie sous les fagots. On y ajoutait, suivant l'usage, cent choses auxquelles je n'avais pas pensé.

La pauvre Babet prit mon infidélité si fort à cœur qu'elle en tomba malade. Antoine la soigna de son mieux et n'alla plus à la ville tant qu'elle fut en danger. Dès qu'elle put marcher, ils changèrent de demeure, et je trouvai leur cabane déserte quand j'allai pour les revoir : j'eus beau m'informer, je n'appris rien de leur retraite.

En moins de deux mois, je fus assez bien rétabli pour retourner à B... ; ce ne fut pas sans regret que j'abandonnai cette fois le monastère ; celles qui avaient aimé la sœur Cécile ne pouvaient haïr le vicomte de Nantel, il n'était pas même indifférent à quelques-unes de celles à qui la sœur l'avait été ; et comme sœur et comme vicomte, j'eus bien des remerciements à faire : je partis enfin, comblé de compliments et des bénédictions de toute la maison ; les aventures, pour lesquelles on avait voulu me lapider sous l'habit de converse, ne passaient plus, sous mon habit de dragon, que pour des gentilleses et des vivacités pardonnées dans l'esprit de ces bonnes filles.

De retour à B..., j'y trouvai ma réputation établie bien différemment de ce qu'elle était avant mon entrée au couvent ; non seulement on savait ce qui s'y était passé, mais Nerville avait encore appris mes exploits dans mon pays natal, au sortir du collège, de sorte qu'au lieu de me croire un sauvage, comme on l'avait fait d'abord, on me tint pour un des plus apprivoisés du régiment, et je fus brocardé à proportion de mon mérite.

Nerville, qui était parent de la marquise de R..., ne s'était pas contenté de dire ce qu'il savait sur mon compte, il y avait ajouté ce qu'il ne savait pas et ce que la marquise avait débité : il disait, entre autres impertinences, que sa parente avait été obligée de me chasser de sa maison, parce que j'avais voulu l'insulter et lui faire violence.

Ceux à qui il avait tenu ces discours eurent la charité de me les redire. Je ne fus pas fâché de trouver cette petite occasion de mortifier M^{me} de R..., et de donner à elle et à son parent un démenti public. Je contai donc, et je brodai devant trente officiers mon aventure avec la marquise, de la façon la plus piquante pour elle et pour Nerville. Le même esprit de charité porta ceux qui m'écoutaient à l'instruire, comme ils m'avaient instruit.

Il se crut obligé, pour cette fois, de se conduire avec moi comme je l'avais fait avec lui la première ; c'est-à-dire, de me prévenir d'insulte, dans la crainte que je ne le prévinsse. Nous nous battîmes donc encore : je fus plus heureux cette seconde fois que la précédente, je donnai trois coups d'épée à M. de Nerville, sans recevoir une égratignure, et je fus plus généreux que lui. Je ne le quittai point qu'il n'eut du secours.

On le porta par mes soins dans la maison la plus prochaine ; c'était celle d'une veuve, jeune et riche, que l'on nommait M^{me} Jonval. Je retournai à B..., dont cette maison n'était éloignée que d'un quart de lieue, et je conduisis moi-même un chirurgien chez M^{me} Jonval. Elle était absente lorsque Nerville fut porté chez elle et placé par mon ordre dans le meilleur lit : c'était justement celui de la maîtresse du logis, où je l'avais fait

mettre sans le savoir.

Lorsqu'elle revint, deux raisons la déterminèrent à vouloir que Nerville fût mis hors de la maison, et à donner des ordres pour cela. Le premier motif, c'est qu'elle craignait qu'il n'y mourût, et qu'ensuite il n'y revînt, et elle avait une peur terrible des esprits. Une autre raison de même force c'est que, pour rien au monde, elle n'aurait voulu coucher dans un autre lit que le sien.

En arrivant, je trouvai ses domestiques qui se préparaient à faire ce déplacement. Quand ils m'eurent appris ce qui y déterminait leur maîtresse je fus au fait de son peu d'esprit ; il fallut me fâcher, et dire d'un ton absolu que le premier de ses gens qui se mettrait en devoir de lui obéir, je le mettrais en état de revenir, en commençant par l'envoyer dans l'autre monde. Après avoir empêché les domestiques de M^{me} Jonval de la servir à sa guise, je me fis conduire où elle était, pour lui faire des excuses de la façon dont j'avais été obligé d'en user, et lui faire entendre raison, s'il était possible.

Je trouvai une petite femme fraîche, courte, ramassée, ayant la beauté des sottes, c'est-à-dire un embonpoint admirable, la peau belle, et un air de santé inaltérable ; tous les petits trous au menton et aux joues, enfin toutes les petites grâces où l'air spirituel n'entre pour rien. Elle était fille d'un receveur des tailles, et veuve d'un trésorier de France, et commença par me le signifier avant de m'entendre, dans la crainte que je ne manquasse au respect qui lui était dû en ces deux qualités, ce qui ne changea rien du tout au ton que j'avais résolu de prendre.

Je lui dis que la circonstance où s'était trouvé mon camarade devait faire excuser la liberté que j'avais prise de le faire porter chez elle ; que l'asile le plus prochain est celui que l'on est obligé de prendre sans délibérer, quand il s'agit de la vie de quelqu'un qui a besoin d'être secouru ; que je lui croyais trop d'humanité pour avoir donné à ses domestiques les ordres qu'ils voulaient exécuter, et que j'avais empêchés, y ayant un danger évident à transporter M. de Nerville dans l'état où il était ; que ce serait exposer sa vie et s'en rendre responsable.

Rien de tout cela n'entraîna dans la tête de M^{me} Jonval. — J'entends bien vos raisons, monsieur, me dit-elle, avec un petit air d'effroi minaudier ; mais où voulez-vous que je couche ?

Je lui répondis qu'elle avait vingt lits de maître dans sa maison, et que je souhaitais fort qu'elle couchât dans un des dix-neuf autres ; que si elle n'en avait qu'un, j'aimerais mieux qu'elle ne se couchât point, que de ne pas sauver la vie à un homme de condition.

— Cela est vrai, monsieur, dit M^{me} Jonval, mais l'habitude est une seconde nature ; je sais bien, continua-t-elle finement, qu'à la rigueur je pourrais me passer de me coucher pour une nuit : mais si votre camarade vient à mourir cette nuit, que voulez-vous que je devienne ?

— J'espère, lui dis-je, que ce malheur n'arrivera pas ; mais s'il arrivait, la perte de quelqu'un que vous n'avez jamais vu ni connu vous serait, sans doute, très indifférente.

— Cela est juste, dit la petite femme, mais la peur, monsieur, la peur que j'aurais ; vous savez qu'on ne guérit point de la peur, je crains les esprits, je les crains à mourir,

rien que d'y penser : ma mère les craignait, mon père aussi, on les a toujours craints dans notre famille, et on savait des exemples terribles.

— Vous avez bien raison, lui dis-je, de les craindre. Il y en a de fort dangereux ; il y en a de malins, de noirs, d'empoisonnés : j'en connais que je craindrai toujours, tant qu'ils seront à portée de me nuire.

M^{me} Jonval fut charmée de trouver quelqu'un qui craignait les esprits aussi bien qu'elle ; et à compter de ce moment, nous entrâmes en conversation de confiance. Je lui promis de ne la point quitter pendant cette première nuit, puisqu'elle ne voulait point se coucher, et nous convînmes que nous la passerions à causer, et à nous rassurer mutuellement contre la terreur des esprits.

Le chirurgien qui avait visité les blessures de Nerville entra en ce moment et nous dit qu'elles n'étaient pas mortelles. Je commençai à respirer et à faire plus d'attention à la figure de M^{me} Jonval que je n'en avais fait jusqu'alors.

Je n'eus pas plutôt résolu de la trouver jolie que je parvins à croire qu'elle l'était. Ses yeux ne disaient mot, mais j'espérais qu'ils ne seraient pas muets sans ressource. Pour savoir ce qu'on en pouvait tirer, je me mis à débiter tous les propos qui servent à faire venir l'âme de celles qui en ont dans leurs yeux ; je louai toutes les beautés de M^{me} Jonval, de ce ton d'appétit et de volupté qui rend la louange entrante et douce ; cela ne produisit rien du tout : ses yeux ne m'entendaient pas, sa bouche remerciait toute seule. Je mis la conversation sur les avantages qu'il y aurait à remplacer le défunt, sur le nombre prodigieux des aimables qui y pensaient, sans doute.

M^{me} Jonval m'en fit la liste ; je sus leurs noms, leurs facultés, l'âge et le mérite de chacun ; cela ne suffisait point : mais elle rejetait toute proposition, dans la crainte qu'ils ne mourussent encore et qu'ils ne revinssent comme le défunt était revenu ; car c'était un article de foi dans la maison, et je n'eus garde d'en douter, M^{me} Jonval ne me l'aurait point pardonné.

L'expédient que je lui proposai fut de ne prendre que des successeurs passagers, qui fussent toujours bien vivants auprès d'elle, et qui allissent mourir ailleurs, si la fantaisie leur en prenait, et de les changer dès qu'elle remarquerait la moindre altération dans leur santé.

De tout ce que j'avais dit, rien ne réussit mieux que ce conseil ; il fit rire M^{me} Jonval et donna à ses yeux quelque chose qui n'était ni du feu, ni de la vivacité, mais qui y ressemblait. A compter de ce premier succès, tout ce que je voulus dire fit sur elle le même effet ; elle ne cessait plus de rire par éclats, dès que j'ouvrais la bouche.

Je profitai du moment où j'étais si plaisant pour lui demander si elle n'avait pas usé du conseil que je lui donnais, et si quelque successeur passager n'avait point adouci les ennuis du veuvage. Elle m'assura que non ; mais ce non se disait en riant de toute sa force. — En ce cas, lui dis-je en riant aussi, je serai donc le premier passe-volant qui vous fera goûter les avantages de ce régime. Elle me jura que non, toujours en riant. Je lui jurai que si : notez que c'était en riant comme elle ; et nous commençâmes une scène de si et de non, pendant laquelle, tout en éclatant de rire, je ne laissai pas d'entrer en



fonction de passe-volant, par des baisers dérobés dans les moments où elle riait si fort qu'il lui était impossible de les parer.

Une autre source de ris dont je fis la découverte en gesticulant pour prouver que si, c'est que M^{me} Jonval était chatouilleuse ; avec une sottise qui a ce don, on est sûr de faire rire, sans parler ; le bout des doigts seul est une plaisanterie continuelle. J'en risquai une qui fit trop d'effet ; M^{me} Jonval rit trop longtemps, et fut pâmée, près d'un demi-quart d'heure. J'en abusai : à son retour, elle me trouva impertinent et me le dit d'un petit air hautain et maussade. Je repris un grand sérieux et me mis à lui parler très respectueusement d'esprits, de sorciers, de sabbat, de fantômes et de lutins ; j'en savais des contes merveilleusement effrayants, et qui la plongèrent dans une horreur qui la punissait bien d'avoir cessé de rire. Après quoi, je lui dis que j'avais changé d'avis, qu'il fallait que je retournasse

souper et coucher à B... Il était déjà trop tard, tous les monstres que j'avais dépeints étaient présents à son imagination, armés de griffes et de dents tranchantes.

Elle me conjura d'un ton si lamentable et si effrayé, de ne la point abandonner, que je me rendis, mais à la condition qu'elle n'aurait plus d'humeur et ne se fâcherait plus si, dans la suite de la conversation, il devenait nécessaire de la chatouiller un peu ; elle me le promit. Pour voir si elle était de parole, en chatouillant le genou, je tentai de reprendre le poste qui m'avait fait appeler impertinent. Elle voulut encore se fâcher, mais je l'arrêtai court, en la menaçant de lui conter, sans miséricorde, deux histoires d'esprits, et de remonter à cheval sur le champ. La situation était violente : ma langue était levée, ma bouche était ouverte pour commencer. M^{me} Jonval courut au plus pressé, elle employa ses deux mains à me fermer la bouche, les miennes se rendirent où elles voulaient aller, elles y arrivèrent ; M^{me} Jonval y courut, mais il n'était plus temps, et sans me départir de mes avantages, j'eus la méchanceté de commencer une histoire d'esprits, de sorte que, pour ne pas perdre des deux côtés, elle fut obligée de revenir poser ses mains sur mes lèvres. Mais bientôt la petite veuve n'eut plus la force de tenir ses bras élevés et tendus ; j'usai en galant homme de la liberté que me rendait son trouble ; au lieu de parler, je me mis volontairement dans la nécessité de me taire, en employant sa

bouche à l'usage auquel elle avait d'abord employé ses mains ; par ce moyen, je m'assurais de son silence, pour tout le temps qu'elle voudrait être sûre du mien, et nous ne pouvions avoir aucune défiance l'un de l'autre. Tant que nous ne parlâmes point, nous eûmes tout autant d'esprit que ceux qui se piquent d'en avoir beaucoup. Dans la disposition où nous étions de faire un arrangement général à l'amiable, je crois que sans parler, nous aurions transigé sur le tout, si l'on n'était venu nous avertir que le souper était servi. Je donnai la main à M^{me} Jonval, qui me dit, en se rajustant un peu, que j'étais méchant ; nous commençâmes le souper tête à tête assez sérieusement, elle ne disait mot, mangeait de bon appétit et rougissait un peu en me regardant ; mais, par degrés, le caquet et l'envie de rire se réveillèrent, je dis cent choses qui valaient mieux que si elles avaient été fort plaisantes, puisqu'elles produisaient de grands éclats.

Nous passâmes ensuite dans un cabinet, où il y avait un lit de repos ; j'y plaçai M^{me} Jonval : je me mis à ses genoux, je lui dis tout ce qui convenait à la circonstance : une femme d'esprit m'aurait épargné la moitié des paroles auxquelles j'eus recours, je les perdis toutes ; quand une sottise a mis dans sa tête de ne rien entendre, à coup sûr elle n'entend rien.

Ce procédé me piqua, je voulais en user bien avec elle, et employer les meilleures façons pour achever de bonne grâce ce qui avait commencé par des tracasseries : voyant qu'elle répondait si mal à mes intentions, je résolus de ne point la ménager. Je commençai donc une histoire où il y avait des apparitions et des fantômes dans un vieux château, on voulut l'interrompre par des baisers tendres, par des caresses, mais je continuais toujours : ce qui m'avait apaisé avant le souper, m'était permis ; il m'était, pour ainsi dire, offert, mais cela ne m'apaisait plus ; on croyait m'accorder beaucoup, mais je voulais davantage, et je n'avais plus qu'un mot. On commença par le trouver dur, par le rejeter : l'histoire continuait, elle tirait à sa fin, et je menaçais d'en enfile une autre plus terrible, et de continuer ainsi toujours en augmentant jusqu'au jour. La nuit était noire, les domestiques étaient retirés et endormis ; il fallait se racheter de la vexation, ou y succomber.

En bataillant, en parlant esprits, et en avançant toujours, je mis M^{me} Jonval au point de demander une trêve d'un quart d'heure. Je l'accordai sans désarmer ; mais bientôt je m'aperçus qu'au lieu de faire aucune proposition raisonnable, on ne voulait que recouvrer des forces pour faire une plus vigoureuse résistance ; je repris brusquement mon conte de lutins où je l'avais laissé ; et, pour le rendre plus touchant, je fis un bruit sourd contre la boiserie, avec une clef que je tenais cachée ; je frappai trois coups en trois différents endroits, ce qui rendit des sons aussi mystérieux qu'effrayants.

M^{me} Jonval me demanda en tremblant si c'était moi qui avais frappé. « Ah ! l'esprit est ici, dit-elle, en fermant les yeux pour ne point voir, et en se couchant tout à fait sur le lit de repos où elle était assise. — Oui, lui dis-je, l'esprit y est, je crois même le voir, mais n'en craignez rien, ces messieurs respectent les officiers quand ils sont vêtus de leur uniforme : témoin l'aventure du sergent Québrantabor dont il est parlé dans le Diable boiteux ; l'esprit reçut vingt coups de plat d'épée et fut obligé de se jeter aux genoux du

sergent et de lui demander grâce, sans quoi c'était fait de sa vie. »

La petite veuve m'écoutait en bouchant ses yeux avec ses poings. « Monsieur, me dit-elle, à voix basse, je suis une femme perdue, l'esprit vous respectera à cause de l'uniforme : mais moi, je serai étranglée. — Eh non, lui dis-je, je vais vous envelopper et vous cacher sous mon habit. — Ah, monsieur, me dit-elle, quelle obligation, quel service ! mais enveloppez-moi donc promptement, qu'attendez-vous ? Hélas, dans un moment il ne sera plus temps, je serai morte d'effroi. — Je n'attends rien, lui dis-je, en la cachant tout entière sous l'uniforme redoutable aux esprits.

Elle ne s'aperçut point que je ne l'avais pas quittée, et se crut seulement couverte d'un habit un peu lourd. Elle prit les mouvements qui se passaient entre elle et l'habit pour des gestes de l'esprit qui s'y était glissé ; elle me le dit, mais je l'assurai qu'il n'avait aucun pouvoir de lui faire du mal, et l'action la persuadait apparemment mieux que le discours ; car elle cessa de se plaindre et de me rendre compte de ce qui se passait entre elle et l'esprit ; l'effroi même diminua par degrés, plus l'esprit devenait agissant, et moins elle paraissait le craindre : son sang, qui d'abord était glacé dans ses veines, y avait repris toute la chaleur que lui communique la volupté la plus vive ; et ce feu lui rendant l'usage de tous les sens à la fois, ses yeux s'ouvrirent en disant : « Ah, je me meurs ! Où suis-je ? Est-ce vous ? Est-ce l'esprit qui me tue ? » Elle aida de tout son pouvoir à rendre sa mort plus prompte et plus douce, et convint que l'esprit était bienfaisant et point meurtrier.

J'admirai dans cette petite femme, qui était naturellement peureuse, et qui n'avait pas le sens commun, combien le plaisir est efficace contre la peur, et même contre la sottise. Non seulement elle me parut guérie, mais elle badina même assez joliment de ses terreurs passées. S'il pouvait toujours durer, ce moment, il n'y aurait jamais de peureuses ni de sottes : ce serait grand bien dans la société, et c'est un grand dommage qu'un remède aussi sûr ne puisse se réitérer aussi souvent que les sottes et les peureuses en auraient besoin : nous en fîmes l'épreuve plus d'une fois dans cette première nuit ; dès qu'un accès de peur ou de bêtise menaçait M^{me} Jonval, j'employais le remède propre à prévenir le mal, et il produisait toujours un bon effet ; aux trois premières attaques, il fut appliqué sur-le-champ, mais à celles qui suivirent, il se fit attendre, et enfin on l'attendit vainement, il n'arriva plus ; la bêtise et la peur rentrèrent dans tous leurs droits auprès de M^{me} Jonval.

Nerville fut six semaines sans pouvoir quitter le lit de son hôtesse : pendant tout ce temps, je la rassurai bien des fois, mais comme je ne pouvais fournir à toutes ses craintes, j'engageai deux de mes camarades, qui étaient amis de Nerville, et qui venaient le voir souvent, à partager entre eux ce pénible emploi. Je ne sais comment ils s'en seront acquittés. Je fus obligé de me rendre auprès de ma grand'mère, qui tomba malade et mourut peu de jours après mon arrivée. Elle laissait à ma sœur et à moi des biens assez considérables pour la province : ce que j'en estimai beaucoup alors, c'était un procès prêt à juger et qui me fournissait une raison d'aller à Paris.

J'avais de ce pays charmant une idée qui m'enchantait d'avance. Je m'imaginai que les bonnes fortunes et les jolies aventures y naissaient sous les pas, qu'on ne faisait que glaner en ce genre dans les provinces, pendant que les plus abondantes moissons se faisaient à Paris.

Le premier coup d'œil ne me détrompa point ; dès le lendemain de mon arrivée, je courus, je volai partout, j'allai aux spectacles et aux promenades, pour ainsi dire, en même temps, et partout je vis des femmes qui avaient cet air fin et agaçant, qui est l'étiquette de la galanterie parisienne. Ce qu'on appelle une jolie femme à Paris est un être tout différent de nos beautés de province : la volupté l'environne, elle la respire, et elle la répand partout, les adorations et les hommages qu'on lui rend sont aussi tout différents. Il me semblait qu'il ne s'agissait pour moi que d'être présenté, et qu'il n'y en avait pas une que je misse à bien dans l'instant ; mais par où commencer ? comment débiter ? c'était tout mon embarras. J'étais ce qu'on appelle un dégourdi de province, c'est-à-dire un personnage bien neuf pour une ville comme Paris.

Je trouvai à l'Opéra un capitaine que j'avais vu à B... Il me proposa un petit souper avec des femmes, dans une petite maison d'un de mes amis. Je le pris au mot : je n'entendais point du tout ce que signifiait un petit souper et une petite maison ; je pensais que cela voulait dire faire mauvaise chère dans quelque chambre mal rangée, mais il m'avait annoncé des femmes, c'est tout ce qui m'avait frappé.

Je montai donc dans le carrosse de remise de M. de Kerlen ; c'était un Breton, comme on le pense bien. Il venait de recueillir la succession d'un vieil oncle, riche négociant de Nantes, et il avait mis à part une certaine quantité de vieux écus, pour les changer à Paris contre des plaisirs de toute espèce : c'est à quoi il s'occupait quand je le rencontrai.

Tout lui riait dans une position si avantageuse ; mon état était bien différent, j'étais mineur, je ne pouvais jouir que de mes revenus, et tous mes biens consistaient dans des fonds que je ne pouvais pas vendre, au moyen de quoi je n'avais presque rien à employer en folies : cela donne un grand ridicule aux jeunes gens.

La petite maison où Kerlen me conduisit était celle d'un vieux seigneur de finance, aussi riche qu'il était libertin. Je trouvai un salon superbement paré et illuminé, un souper qui réunissait cette délicatesse entendue et variée que l'on ne trouve qu'à Paris ; de plus, deux actrices subalternes de l'Opéra et une autre divinité aspirant à l'honneur d'y être admise.

Leur figure, leur ajustement, tout m'annonça, faute de m'y connaître, des personnes du premier rang, et je me crus transporté dans un lieu enchanté et dans le vrai palais d'Armide. Je ne doutai point que Kerlen n'eût voulu me surprendre et me faire un tour en m'annonçant un petit souper et une petite maison, et me menant avec des gens de qualité. Je lui dis bonnement ce que j'en pensais, en présence de M. Durton et des demoiselles ; mon jugement leur fit faire de grands éclats de rire, et ils convinrent entre eux de me laisser dans mon erreur pour s'en réjouir. Chacune des dames prit sur-le-champ le nom de quelque amant à qui elle se vantait d'avoir appartenu. Deux devinrent tout à coup duchesses, et l'autre marquise, et le vieux Durton fut créé comte.

Le souper commença d'un ton de respect sur lequel je croyais toujours devoir renchérir. Je voyais rire les convives de ce qu'ils disaient sur ce ton, et surtout de ce que je disais aussi ; je cherchais le risible : en attendant que je l'eusse trouvé, je ne laissais pas de rire aussi fort que les autres, pour avoir l'air d'y entendre tout autant de finesse. Enfin, le propos s'égayait par degrés et devint si vif que je ne me souvenais pas d'avoir entendu rien de plus cru à la garnison. J'admirais que ce langage fût celui des duchesses.

La maîtresse de M. Durton me plaisait fort, et je la lorgnais de mon mieux, mais elle faisait semblant de ne pas entendre et le comblait de caresses. Ce vieux coquin les recevait assez froidement, et comme un financier qui les a payées d'avance. Je pestais contre le caprice et le mauvais goût de la duchesse. L'autre paraissait très bien avec M. de Kerlen qui, de son côté, avait un air tout autrement passionné que Durton. Il ne restait que la marquise qui, étant parfaitement désœuvrée, s'amusait à me faire des agaceries et des avances. Je pris le parti d'y répondre, ne pouvant mieux faire : elle était jeune et jolie. Je me dis à moi-même : si, du premier saut, je ne puis voler jusqu'aux duchesses, ce sera toujours une marquise en attendant mieux, et ce n'est point si mal débiter pour le lendemain de mon arrivée.

Après le souper nous nous promenâmes dans un joli jardin, où il y avait une espèce de labyrinthe assez grand pour se perdre quand on en avait envie. Bientôt je me trouvai seul avec la marquise. Je m'en croyais déjà fort aimé, et je ne doutais point que le premier moment où nous serions seuls ne fût bien employé : à la vérité, je n'attendais pas si tôt ce moment, mais puisqu'il était venu, je voulus en profiter et passer rapidement des protestations aux preuves. Mais M^{lle} D... ne se menait pas ainsi. Toutes les petites faveurs propres à faire naître l'amour, à rendre le goût plus vif, elle les accordait gratuitement, et sans qu'on les demandât, toutes celles qui pouvaient l'émuresser et le satisfaire, elle les refusait net, à moins qu'on ne commençât par les mériter. Mériter en style d'opéra, c'est payer cher et comptant. Je ne concevais rien à ce manège, moi à qui Toinon, Thérèse, Babet, et toutes les autres n'avaient pas fait penser un moment que l'amour et l'argent eussent le moindre rapport. Je croyais ce métal aussi inutile à nos plaisirs qu'à ceux des oiseaux. Je regardais donc les refus et la résistance de M^{lle} D... comme un caprice singulier, dont je n'avais pas d'exemples, car elle m'assurait qu'elle me trouvait fort aimable, qu'elle aimerait à la fureur un amant fait comme moi, et du reste, il n'y avait rien dans ses discours ni dans son maintien qui pût me faire penser qu'elle n'aimât d'un amant que le nom. Je me plaignais donc de sa rigueur dans des termes fort étudiés. « Ah ! me dit-elle, monsieur le vicomte, point de langueur, s'il vous plaît. Parlons raison : ce n'est pas le tout de s'aimer comme des fous, cela ne mène à rien, il faut commencer par s'arranger, quand on veut que le marché dure : j'ai deux connaissances, dont je ne saurais me passer. L'un est un étranger, que je ne vois qu'à cause de son équipage, dont il ne se sert que quand je suis incommodée. Je le charge aussi du petit détail de mes emplettes de mode, et de mille bagatelles dont il s'acquitte fort bien. L'autre est un financier comme M. Durton. C'est un vieux fou qui m'adore : je ne puis pas le souffrir, mais je l'empêche de se ruiner avec une autre. Je règle moi-même

la dépense de ma maison ; si je le voulais croire, cela irait au double, mais il faut qu'il en passe par où je veux, c'est le sujet ordinaire de nos brouilles : si vous voulez vivre en société avec ces messieurs, je vous présenterai à l'un et à l'autre, comme un parent qui m'est venu de province, et peut-être que, sous ce nom, je vous aimerai à la folie. Si vous voulez que je rompe avec eux, et que je vous les sacrifie, j'y consens, mais, du coup d'œil, vous voyez où cela vous jette. Vous chargeriez-vous des détails dont on embarrasse volontiers un étranger et un financier, mais qu'il convient d'épargner à un capitaine de dragons ? »

Tant que M^{lle} D... parla, je l'écoutai avec une extrême attention, pour tâcher de la comprendre et lorsqu'elle eut cessé, je fus honteux de l'avoir aussi peu entendue. Cet étranger qu'on ne voyait qu'à cause de l'équipage, ce vieux financier qu'on ne pouvait souffrir, et qu'on empêchait de se ruiner en ne dépensant que moitié de ce qu'il aurait voulu qu'on dépensât ; il ne m'entraînait pas dans la tête que ces connaissances étaient des amants mis à contribution : la chose était cependant bien claire, mais ce qui m'éloignait du but, c'est que je joignais toujours à la première idée de marquise, l'idée des immenses revenus d'un marquisat, et de quantités d'autres seigneuries.

Dans cette préoccupation, je demandai à M^{lle} D... s'il ne serait pas plus à propos de me présenter à son mari qu'aux deux connaissances dont elle me parlait, et comment ces messieurs étaient avec M. le marquis.

Elle fit un éclat de rire qui acheva de me déconcerter. « Qu'il est enfant, dit-elle, de vouloir que je sois marquise et femme d'un marquis ! » Je l'assurai que je ne voulais rien ; mais que, si elle n'avait pas la bonté de me dire qui elle était au juste, je ne pouvais le deviner ; cependant je commençais à en avoir de violents soupçons.

— Je suis, me dit M^{lle} D... d'un ton grave, une élève de Terpsichore⁷ ; et, dans cette qualité, je suis princesse, reine, divinité, confidente, magicienne, vestale, enfin toujours au-dessus d'une simple mortelle. Il n'y a point de grandeurs et de rangs auxquels moi et mes pareilles ne puissions être élevées d'un moment à l'autre. J'étais duchesse l'hiver dernier ; la guerre m'a privée de ces honneurs : je me suis mésalliée tout cet été, en souffrant que la finance s'élevât jusqu'à moi. Je ne sais ce que l'hiver prochain me garde ; je prendrai peut-être un fort haut vol ; mais nous foulons aux pieds les grandeurs : nous n'encensons, nous n'adorons que l'argent et le plaisir. M'entendez-vous maintenant, monsieur le vicomte ?

— Ah ! parfaitement, lui dis-je, et les duchesses qui sont avec ces messieurs sont apparemment duchesses comme vous êtes marquise ? — Elles le sont moins, dit-elle, car elles se parent d'un titre qu'elles n'ont plus : les ducs qui leur ont donné ce rang l'ont communiqué depuis à tout le magasin successivement, mais pour moi, je suis en fonction actuelle de marquise, mon étranger étant marquis tout ce que l'on peut être.

La franchise avec laquelle M^{lle} D... m'avait parlé m'engagea à lui parler tout aussi franchement et à l'assurer que je n'avais à lui offrir ni grandeurs ni fortune ; que le

⁷ Muse de la danse. NDNQ.

plaisir était l'unique trésor que je fusse en état de partager avec elle.

— Je m'en doutais bien, me dit-elle. En ce cas, il faut commencer par vous faire aimer, et pour cela, il faut me rendre des soins, essayer mes caprices ; tous les gens à talents en ont par excellence : il ne vous sera peut-être pas difficile de me rendre folle de votre figure, car vous êtes très aimable, et j'ai des moments bien tendres ; ce sera votre affaire de les deviner et de les saisir. Je ne veux ni soupirs ni fadeurs ; je veux cependant qu'on ait beaucoup d'amour pour m'en donner un peu. Je veux que vous ayez avec moi tout l'essentiel et le fonds d'une belle passion, et que vous n'en ayez point les petites, les tracasseries, la jalousie surtout ; c'est un crime que nous faisons serment de ne jamais pardonner à nos amants, nous ne la passons qu'à nos connaissances utiles ; elle leur est nécessaire pour s'attacher davantage, mais nos amants ne la doivent pas connaître. Je veux que vous paraissiez quelquefois aux yeux de toute la terre mon adorateur et mon esclave, et que, dans d'autres temps, vous vous contentiez de l'être, sans le montrer même à mes propres yeux ; si vous m'aimez, rien ne vous coûtera pour me plaire, et vous y réussirez.

Ce détail m'annonçait un service dur et auquel je n'étais pas accoutumé. Je voulus du moins reprendre les mêmes libertés qui m'étaient permises avant cette conversation, et j'étais résolu de m'en contenter pour le moment présent, puisqu'il n'y avait pas moyen de mieux faire, mais on me signifia qu'il fallait y renoncer ; que le traité dont il s'agissait étant différent des traités ordinaires, il fallait se conduire différemment, commencer par mériter avant d'obtenir, attendre qu'on eût le même plaisir à me donner que j'aurais à le recevoir ; et, suivant ce bel arrangement, à peine me fut-il permis de baiser la main de M^{lle} D..., parce que ce n'était pas son moment.

Durton et sa dame revinrent nous joindre. Il chantait d'un air de triomphe et me demanda, en riant de toute sa force, comment j'étais avec la marquise. Je répondis qu'on ne pouvait y être plus mal, et je disais la chose comme je le pensais. Elle fut contente de ma réponse, apparemment parce qu'elle la croyait une imposture, elle me serra la main pour m'en remercier.

Kerlen revint ensuite fort tendre et fort content de sa duchesse. Moi qui savais, à n'en point douter, comment ces dames pensaient des connaissances utiles, je plaignais fort mon ami d'en être la dupe, et je me promis de le détromper, s'il y avait moyen : en quoi je pris la résolution d'un sot et j'en fis la démarche. On ne détrompe point ses amis, on les perd, on les aliène, quand on veut leur ôter une erreur qu'ils chérissent.

Nous nous séparâmes avec des protestations de nous revoir le plus tôt possible. Kerlen se chargea de me reconduire et la marquise ; nous arrê tâmes à la porte de son hôtel, dont les dehors n'avaient rien de brillant. Je demeurais à cent pas de sa porte, je lui promis une cour plus assidue que je n'avais dessein de la faire ; un petit serrement de main fut toute sa réponse.

Kerlen resta seul avec son héroïne, qu'il accompagna, sans doute, dans son palais. Le lendemain, je n'eus rien de plus pressé que d'aller le joindre pour lui dire ce que je pensais des sentiments tendres et passionnés de sa dame ; il reçut fort mal mes avis, et

me répondit avec si peu de ménagements, que la conversation s'échauffant entre nous, il était assez brutal, et moi assez étourdi, pour ne nous pas quitter sans nous battre. Heureusement un de ses amis arriva et nous imposa silence. Je me retirai assez mécontent du succès de mon zèle. Je voulus voir M^{lle} D... ; mais ce n'était pas l'heure à laquelle elle avait résolu de me donner audience ; on me dit qu'elle était en affaires, et qu'elle ne pourrait me recevoir que le lendemain, à une heure que l'on me donna.

Cette méthode d'admettre un amant à des heures marquées me déplut à l'excès. J'y allai cependant le lendemain. Je fus reçu et traité avec la hauteur la plus impudente. Kerlen avait rendu compte de mes avis à sa maîtresse, celle-ci en avait fait part à sa compagne, et le comité avait décidé que j'étais un perturbateur du repos public, qu'il fallait bannir comme un esprit de travers et un étourdi dangereux.

M^{lle} D... se crut reine en ce moment, elle en voulut faire le rôle et exercer sur moi son empire. Elle accompagna l'exclusion qu'elle me donnait des termes les plus durs et les plus méprisants.

Mais les dragons de S... n'aiment pas à être ainsi malmenés, ce n'est pas l'esprit du corps ; de sorte que je fis la même scène que font quelquefois chez ces dames leurs connaissances utiles, quand elles sont mécontentes et piquées à un certain point. Sans répondre un mot aux impertinences outrées de M^{lle} D..., je m'en vengeai sur les glaces, sur les porcelaines, sur tout ce qui tombait sous ma main ; je cassai tout ce qui pouvait l'être avec un sang-froid admirable. M^{lle} D... faisait des imprécations et des cris aigus, mais voyant qu'ils ne m'en imposaient point, elle baissa le ton et descendit à la prière. Je fus désarmé.

Nous commençons à ramasser les débris d'un air plus tranquille, lorsque son utile financier arriva. Il frémit à l'aspect de la destruction que j'avais faite de certains magots exquis et fort chers, dont il avait fait présent à M^{lle} D... depuis deux jours. Il entra en fureur, non pas tout à fait contre moi ; il lisait dans mes yeux que j'étais homme à le traiter comme une de ces pagodes disloquées, dont il voyait le parquet couvert.

Mais sa rage se tourna contre M^{lle} D... ; persuadé que quelque dépit jaloux m'avait porté à cette violence, il me regarda comme un de ces heureux mortels, que tout l'or du Pérou, tous les bijoux de la Fresnaye n'empêcheraient pas les divinités de coulisses de favoriser dans de certains moments. Il traita M^{lle} D... en conséquence : les noms d'ingrate, de perfide, et quelques autres encore plus énergiques lui furent prodigués.

Je ne pus souffrir qu'il eût cette idée ; ce ne fut pas pour justifier M^{lle} D... dans son esprit, ce fut par un mouvement d'amour-propre : elle m'était trop indifférente pour laisser croire que je l'avais aimée ; je dis donc qu'il fallait retrancher des noms qu'il donnait à sa maîtresse celui d'infidèle, qu'elle n'avait pas eu l'honneur de l'être avec moi, qu'elle avait seulement été impudente, que c'étaient ses injures et non ses faveurs qui avaient causé mes vivacités. Je lui dis en peu de mots le sujet de mécontentement qui était entre elle et moi, et quelques-uns des termes dont elle avait assaisonné les défenses qu'elle me faisait de la voir.

Cet éclaircissement plut beaucoup au financier. Il s'apaisa et se radoucit tout à coup.

Le dégât que j'avais fait lui parut une bagatelle, et il ne songea plus qu'à réparer ses torts avec M^{lle} D... et à lui faire des excuses. Lorsqu'elle le vit à ce point, elle fit merveilles de se fâcher et d'être inexorable, elle lui rendit au centuple les injures et les noms qu'il lui avait donnés. Plus elle parlait haut, plus le financier était humble et contrit de sa faute ; et plus il était repentant, moins elle était disposée à pardonner.

Cette scène me divertissait trop pour ne pas la faire durer ; j'entretins longtemps la colère de M^{lle} D... par quelques mots que je jetais dans leur conversation : à la fin, le pauvre financier, essoufflé et à bout de phrases justificatives, me pria de faire sa paix, s'il était possible. Je m'y employai volontiers, je me mis aux genoux de son amante et lui dis comiquement les choses les plus tendres, au nom du coffre-fort avec lequel elle voulait rompre, et je parvins à les réconcilier. Ce fut à ma considération qu'elle voulut bien tout oublier : c'est ainsi qu'elle s'en expliqua à son amant, qui m'en témoigna une joie et une reconnaissance aussi ridicule que folle, et je me trouvai tout à coup un personnage nécessaire dans ce ménage galant. Je fus invité, retenu et prié avec instance de souper, et cela par les deux époux réunis et faisant chorus.

Je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir que le fracas que j'avais fait, et la grâce avec laquelle j'avais mis en pièces les porcelaines avaient plus touché M^{lle} D..., plus avancé mes affaires auprès d'elle, que n'auraient fait six mois de cour assidue et de petits soins. La gaieté du souper acheva ce grand ouvrage : les propos et les chansons de garnison me firent passer pour le jeune homme le plus amusant et de la meilleure compagnie.

Le goût que M^{lle} D... prit pour moi fut si vif qu'elle en serait morte s'il eût fallu attendre vingt-quatre heures pour le satisfaire. Deux mots suffirent pour l'arrangement qu'elle voulait prendre : il consistait à se débarrasser du financier et à me garder jusqu'au jour. Je sortis le premier, et en moins d'un demi-quart d'heure, une migraine ou une vapeur de commande mirent dehors le payeur de pagodes qui, sans le savoir, céda sa place à celui qui les cassait.

La nouvelle ardeur de M^{lle} D... pour moi ne s'exprima point par ses discours tendres et passionnés ; elle eut une familiarité vive et caressante jusqu'à l'emportement, j'y répondis avec tout le feu de mon tempérament et de mon âge, et nous nous donnâmes toutes les preuves du plus tendre amour, sans nous aviser ni l'un ni l'autre de nous dire une seule fois que nous nous aimions. Cette liaison dura deux mois avec la même vivacité de ma part, ce qui en imposa beaucoup à M^{lle} D...

Les filles galantes font peu de cas des premiers transports d'un amant ; elles en profitent sans les estimer, mais quand ils se soutiennent, elles conçoivent une vénération singulière pour l'homme rare qui ne change point à l'usé. M^{lle} D... donnait de grands éloges à mes talents, elle m'assurait que j'étais au-dessus de toute la jeunesse choisie qui desservait le magasin : c'est la vraie pierre de touche des talents, que ce magasin ; toutes les demoiselles qui le composent s'y connaissent, et ne flattent point : un calcul simple les met à portée de juger ; et avec la règle d'arithmétique que l'on nomme addition elles apprécient et comparent entre elles le mérite de leurs amants.

Fières des dons et de la profusion de leurs connaissances utiles, elles le sont également des preuves d'amour de leurs connaissances agréables, elles ne peuvent les taire, et c'est par là qu'elles se prouvent entre elles leur supériorité. C'est aussi par là qu'elles entretiennent la jalousie et la discorde qui les dévorent ; c'est par là qu'elles se jouent les plus mauvais tours, et qu'elles parviennent à se supplanter, à s'escamoter réciproquement et sans relâche les connaissances utiles et les amants chéris.

M^{lle} D... ne se conduisait pas mieux que ses compagnes : elle me vantait de façon à faire désirer de me connaître, de sorte qu'en moins de rien, je me vis lorgné, agacé, en un mot, en passe de parcourir le magasin entier et de faire autant d'infidèles que j'en aurais envie. La situation me paraissait délicieuse, et j'avais grande disposition à en profiter, mais M^{lle} D... y mettait obstacle, par toutes les ruses et les traverses dont elle pouvait s'aviser : elle ne me quittait pas un moment, et quand elle était forcée de me perdre de vue, elle me donnait en garde à son financier, dont j'étais devenu l'ami et le protecteur auprès d'elle.

J'avais aussi été présenté au marquis italien, comme un parent de M^{lle} D... Ce marquis n'était pas fort content que je fusse de cette famille, mais il prenait patience, parce que je ne devais être à Paris que six mois. Il ne se rencontrait jamais avec le financier, dont j'étais connu ; ainsi il ne pouvait éclaircir la fausseté de ma généalogie.

Il venait régulièrement de deux jours l'un dîner avec M^{lle} D..., il y passait trois heures juste, et pas une minute de plus ni de moins : il était si méthodique et si compassé que jamais il n'avait apparu à d'autres heures ; depuis deux ans, on comptait sur son absence et sur son retour chez M^{lle} D..., comme on compte dans un port de mer sur le flux et le reflux ; cela était aussi exact.

Je ne sais ce qui se détraqua dans sa machine au moment qu'on y pensait le moins, peut-être la jalousie seule fit-elle ce prodige ; toujours est-il certain que, contre toutes les règles de son invariable régime, il entra un beau matin dans l'appartement de M^{lle} D... avant sept heures. Nous étions au lit, ensevelis dans ce sommeil doux, nécessaire et profond, qui suit les veilles amoureuses. Le Pantalon⁸, qui s'était servi de sa longue épée pour intimider une femme de chambre et un laquais qui défendaient la porte, vint tirer les rideaux en marchant à l'italienne, et contempla quelques moments M^{lle} D... dans une attitude fort propre à exciter sa vengeance.

Je ne sais ce qu'il méditait, mais j'ouvris les yeux ; et prenant son regard pour un défi, je lui dis tout bas : « Dans l'instant, seigneur marquis, je suis à vous ; point de bruit ; il sera plaisant de nous couper la gorge sans l'éveiller. » En même temps, je pris pour tout meuble ma culotte et mon épée, et je sautai hors du lit : apparemment la chose parut moins plaisante au marquis qu'elle ne me le paraissait ; au lieu de continuer à se taire, il fit sur-le-champ des cris et des exclamations de son pays, qui éveillèrent M^{lle} D... et sans me parler il la harangua d'une façon peu civile.

J'employai ce temps à m'habiller entièrement ; je passai même dans le cabinet de

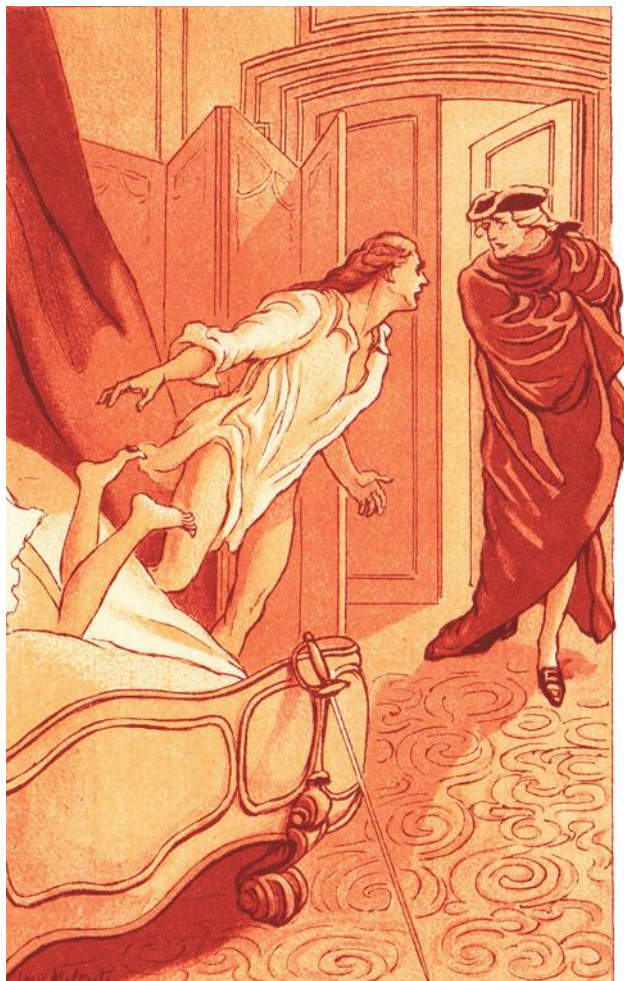
⁸ Pantalon, *Pantalone*, en italien, est un personnage type de la *commedia dell'arte*, représentant ici un vieil amant jaloux. NDNQ.

toilette et je mis de la poudre, et, quand j'eus tout à fait repris l'air d'une visite, je rentrai dans la chambre. J'en avais assez vu pour savoir à quoi m'en tenir sur la bravoure du marquis ; je lui dis froidement : « Il y a trop longtemps, monsieur, que vous empêchez de reposer ma parente et que vous la fatiguez de reproches qui me blessent, ayez la bonté de me suivre : en faisant un tour de promenade ensemble, je vous ferai convenir que vous avez tort. »

Le marquis n'avait aucune envie de se promener avec moi : ne pouvant plus douter de sa poltronnerie, je lui dis nettement qu'il fallait ou sortir ensemble, ou que l'un de nous deux demeurât, et que sûrement ce ne serait pas moi qui laisserais ma parente exposée à des insultes ; qu'ainsi il fallait ou qu'il me suivît, ou qu'il prît le parti de se retirer. Il ne demandait pas mieux que de faire retraite. Après quelques lazzis d'amant piqué et de brave qui médite une vengeance, il gagna la porte. M^{lle} D... parut fort contente d'en être débarrassée et m'en dit tout le mal qu'il était possible d'en dire. Nous passâmes le reste du jour à mêler la médisance aux caresses et les caresses à la médisance, toujours sur le compte de l'insipide marquis.

Pendant que nous nous occupions à en dire du mal, il songeait aux moyens de m'en faire, et il n'eut pas de peine à en venir à bout. J'étais resté assez avant dans la nuit chez M^{lle} D... ; lorsque j'en sortis pour me retirer, je fus attaqué brusquement, à cent pas de sa porte, par deux coquins, que je pris d'abord pour deux voleurs. Pendant que je me mettais en état de défense contre eux, deux autres vinrent par derrière, me donnèrent chacun un coup d'épée, et tous les quatre ensemble prirent la fuite.

Je n'ai jamais su positivement ce qui m'avait attiré cette mauvaise rencontre ; mais, n'étant point connu à Paris et n'ayant aucune affaire qui pût l'occasionner, ce ne pouvait être qu'un trait de l'Italien que j'avais mis dehors le matin même. Je ne fus pas longtemps sans secours ; quelques passants avertirent le guet, on me porta chez un chirurgien, un commissaire s'y rendit, et, lorsque je fus revenu à moi, je dis ce que je savais de mon aventure ; cela ne pouvait rien éclaircir, ne connaissant aucun des assassins qui m'avaient maltraité. On ne laissa pas de verbaliser et d'écrire amplement



pendant tout le temps que le chirurgien mit à me panser ; après quoi, on me fit entendre que j'avais rendu plainte et que, pour mettre le tout en règle, il ne s'agissait plus que de la signer et de la payer. Ainsi j'eus, par-dessus mes coups d'épée, de l'argent à donner.

On me rapporta à mon auberge : mes blessures quoique profondes, se trouvèrent peu dangereuses, et je fus moins bien de temps à me rétablir que je ne l'avais pensé d'abord ; mais cet événement me fit faire des réflexions, je compris qu'à Paris il était dangereux d'être indistinctement le Don Quichotte de toutes sortes d'infantes, et qu'il y avait du choix. Je me souvins que, dans l'intention de mon vieux tuteur et de ma famille, le principal objet de mon voyage avait été de suivre un procès prêt à juger et de me faire connaître de quelques parents que j'avais dans la robe, et qui pouvaient m'y servir ; il n'était pas possible de s'écarter plus directement que je l'avais fait du dessein de ceux qui avaient consenti à mon voyage dans des vues si raisonnables : je n'avais été chez aucun des gens qui pouvaient me donner des nouvelles de ce procès, et qui étaient chargés d'y veiller ; n'ayant pas même pensé à les voir, je n'avais eu garde de leur remettre l'argent qui leur était destiné et qui devait servir au jugement. Celle contre qui nous plaidions sollicitait vivement et n'épargnait rien ; ainsi dans toutes les règles de l'ordre judiciaire, je le comptais perdu. Heureusement cette plaideuse, que l'on nommait M^{me} de Serfroid, était d'âge et de figure à gâter les meilleurs procès en se montrant, et son assiduité à se montrer ne pouvait lui nuire sans nous servir beaucoup.

M^{lle} D... savait ma demeure : je ne doutais pas qu'elle ne fût bientôt inquiète de ne me point voir et qu'elle n'envoyât chez moi pour apprendre ce que j'étais devenu. Soit oubli, soit prudence, elle n'en fit rien. Ce procédé acheva de dissiper mon ivresse ; comme il n'y a point de précaution qu'il ne faille prendre contre un assassinat, et qu'on doit tout craindre de ceux qui en sont capables, je m'éloignai autant de M^{lle} D... et de son marquis que j'en avais été proche. Je me plaçai dans un de ces quartiers déserts, où l'on est ignoré du reste de la ville, comme si on en était à cent lieues.

Mon premier soin fut de m'informer de l'état déplorable où devait être le procès : j'appris qu'on le jugeait le jour même, et dans la matinée. Je courus chez M. Darfleur, qui devait le rapporter. On me dit qu'il venait de sortir : j'en doutais un peu ; je bataillais avec le portier, et après avoir essayé sur lui ce qui réussit toujours aux portes, je commençais à le croire, j'allais me retirer, lorsqu'un laquais me vint dire que madame me priait de monter à son appartement.

Je crus qu'elle ou son domestique me prenait pour un autre ; à tout hasard, je résolus de profiter de la méprise. Madame est souvent une mauvaise protection auprès de monsieur ; quelquefois aussi, monsieur est le très humble serviteur et l'esclave de madame, et tout est bon en procès.

Je ne me fis donc pas prier davantage, et je suivis le laquais. Ce qui avait donné à sa maîtresse l'envie de me voir et de me parler, c'est qu'ayant mis ce jour-là mon uniforme, afin qu'il commençât par m'annoncer aux visages inconnus que je devais affronter, M^{me} Darfleur vit à mon habit que j'étais le camarade d'un de ses parents, dont elle voulait savoir de ses nouvelles : il se nommait Permail, c'était un garçon d'un vrai mérite et, de

plus, mon meilleur ami, de sorte que j'en parlai avec toute la complaisance et la chaleur de l'amitié, et j'en dis tout le bien possible dans des termes qui plurent à M^{me} Darfleur et l'intéressèrent énormément.

Elle n'avait pas vingt ans et n'était mariée que depuis dix-huit mois ; son mari était un fort bon juge, âgé de soixante ans, grave, sérieux, appliqué, plein d'intégrité et de lumière, ayant toutes les bonnes qualités que les plaideurs peuvent désirer dans un juge. Cet assemblage était fort inutile à M^{me} Darfleur, qui n'avait point de procès, et qui avait tout le feu et l'enjouement de son âge, une figure charmante, tendre, noble, intéressante, de la voix, des grâces, enfin tout ce qui demande des adorateurs et qui les attire en foule. Elle n'avait qu'un mari, et ce mari n'était qu'un vieux juge.

Nous causions sur le compte de Permail depuis une heure lorsqu'elle s'aperçut qu'elle ne m'avait point encore parlé d'autre chose ; elle m'en fit des excuses, et, pensant que la politesse voulait qu'elle s'informât de l'affaire qui me faisait demander son mari, elle me pria de l'en instruire, afin qu'elle pût s'y intéresser.

— Quand je demandais M. Darfleur, lui dis-je, j'avais un procès, j'en étais occupé, je craignais de le perdre. Je n'ai plus rien de tout cela : en vous voyant, un sentiment unique s'est emparé de toute mon âme et va décider du repos de toute ma vie ; vous ne vous y intéresserez point, je n'oserai pas même vous en entretenir. Parlons de Permail, madame, qu'il est heureux de vous voir sans cesse lorsqu'il est à Paris ! que... — Parlons de votre procès, monsieur, interrompit M^{me} Darfleur avec un petit air ému et piqué de ma déclaration. — Eh bien, lui dis-je, madame, puisque vous le voulez, avant de vous voir, j'avais un procès contre M^{me} de Serfroid, pour la qualité de seigneur qu'elle me dispute dans une terre qui nous appartient en commun. — Vraiment, dit M^{me} Darfleur, vous l'avez bien encore ce procès, mais bientôt vous ne l'aurez plus. C'est ce matin même que mon mari le juge, et, si vous m'en voulez croire, vous irez de ce pas le trouver de ma part et de celle de Permail, et lui dire que nous nous intéressons tous à la justice qui vous est due.

Je l'assurai que, tant qu'elle ne me chasserait pas comme importun, je ne me sentirais pas le courage de me retirer et que je perdrais plutôt toutes les seigneuries du monde qu'un seul des moments où je pourrais la voir.

— Vous êtes un mauvais plaideur, me dit-elle, et vous ne méritez pas de gagner un procès ; M^{me} de Serfroid l'entend mieux que vous, elle assiège toutes les portes, elle relance et poursuit partout ses juges. — Oserais-je vous demander, lui dis-je, madame, si vous pensez qu'elle les séduise ? — Je pense qu'elle les fatigue beaucoup, reprit M^{me} Darfleur, mais c'est quelquefois une façon de séduire. Une femme importune peut être plus dangereuse qu'une femme aimable, et tel résisterait aux charmes qui cède à l'importunité. »

La figure singulière et rebutante de M^{me} de Serfroid devint, pour quelques moments, le sujet de notre conversation. Bientôt je la ramenai sur les avantages d'avoir une figure toute différente, et je dis en cent façons à M^{me} Darfleur tout ce que la sienne m'inspirait. Je vous l'ai dit en commençant, je n'ai jamais connu l'amour de roman pour mon

compte ; mais, si on m'eût laissé faire, je crois que j'aurais aimé M^{me} Darfleur, comme tous les Céladons de l'*Astrée*. Je lui dis donc que je l'aimais, je lui jurai que je l'adorerais toute ma vie ; enfin, je lui débitai toutes les extravagances et les misères que l'on dit à une jolie femme qui nous tourne la tête. Elle prit en badinant tout ce qu'elle ne put m'empêcher de dire. Elle me demandait de temps à autre si je n'avais pas peur qu'au moment où je m'échappais ainsi contre les intérêts de mon juge un secret pressentiment ne l'en avertît, et qu'il ne donnât un mauvais tour à mon affaire : « Si votre procès était jugé et perdu, me disait-elle, on vous passerait ces folies, à titre de vengeance. »

Il y avait deux heures que j'étais avec elle, je lui avais dit les choses les plus flatteuses et les plus tendres, mêlées de beaucoup de gaieté. Je n'avais encore ni déplu, ni ennuyé, lorsque la méchante habitude où j'étais de risquer à l'impromptu certaines caresses vives auxquelles on ne s'attendait point, cette mauvaise habitude dont je n'avais jamais songé à me corriger, parce qu'elle m'avait toujours réussi, me fit oublier qu'au moins dans une première visite, telle que celle que je rendais à M^{me} Darfleur dont je n'étais pas connu, je lui devais toutes les marques de respect, et que, dès le premier abord, j'avais bien résolu de n'y pas manquer. Elle fit un geste qui découvrit un côté de sa gorge, ma bouche y courut avant de me demander s'il était à propos de le faire. Je désavouai la démarche, mais elle était faite ; on me pria sérieusement de me retirer. Je voulus faire des représentations et des excuses, on me menaça plus sérieusement encore en prenant un cordon pour appeler des domestiques. Je me jetai à genoux pour donner un air plus touchant à mon repentir et pour je ne sais quoi dire, car on s'y met souvent sans savoir pourquoi, c'est un des mouvements et une des attitudes favorites de l'amour.

Dans ce même instant, M. Darfleur parut dans l'appartement de sa femme. Son carrosse, dont le bruit aurait annoncé son arrivée, n'était pas rentré dans sa cour : il était descendu à sa porte et avait envoyé son équipage à un ami qui dînait chez lui ; il venait apprendre à sa femme qu'il était enfin délivré des importunités de M^{me} de Serfroid, il recula deux pas en arrière, lorsqu'il me vit en état de suppliant : il avait encore les mains pleines de papiers qu'il laissa tomber de colère ou d'effroi. M^{me} Darfleur, qui était moins troublée que lui et moi, prit la parole, et dit : « Vous trouvez à mes genoux un officier qui plaide contre M^{me} de Serfroid ; il n'est à Paris que d'hier, il est le camarade et l'ami de Permail. Son habit, qui m'a frappée, au moment qu'il vous demandait à la porte, m'a fait le prier de venir jusqu'à mon appartement, pour m'en dire des nouvelles. Dès qu'il a su que j'étais parente de Permail, et que son procès se jugeait ce matin, il m'a sollicitée au nom de son camarade, de vous aller joindre, ou de vous écrire, pour vous recommander son affaire : je lui ai dit que rien n'était plus inutile, mais il est pressant, et même un peu obstiné, puisque ne pouvant m'engager, par ses discours, à faire une démarche que je croyais déplacée, il venait de se mettre à genoux pour essayer de l'obtenir par ce dernier effort. »

M. Darfleur me regarda quelque temps sans parler, après quoi il me dit : « Vous avez gagné votre procès, monsieur, ainsi madame n'a plus de services à vous rendre auprès de moi ; mais j'ai une grâce à vous demander, faites-moi l'honneur de passer dans mon

appartement. »

Je le suivis, assez embarrassé de ma personne et fort inquiet de la grâce que j'aurais à lui accorder.

Lorsque nous fûmes seuls, il me questionna sur ma famille, dont le procès qu'il venait de juger lui avait appris tous les noms. Il ne négligea pas une des questions qui pouvaient l'assurer que je fusse réellement le personnage annoncé.

C'était pour avoir cet éclaircissement qu'il m'avait prié de le suivre. Il n'avait voulu, ni me laisser sortir, ni que je demeurasse un instant seul avec M^{me} Darfleur. En me tournant de tous sens, comme un homme de son métier sait le faire, il était certain de découvrir la vérité et de me faire tomber dans quelque contradiction, s'il y avait de la fraude.

Lorsque j'eus satisfait à tous les points de son interrogatoire et qu'il ne put douter que je fusse le vrai Nantel, dont il venait de juger le procès, il reprit un air plus content et plus ouvert, et me dit qu'il était bien aise de m'avoir été utile, qu'il se ferait en toute occasion un plaisir de m'obliger. Je l'assurai que j'étais sensible aux sentiments qu'il me marquait, et que, pour les mériter, je le priais de me dire en quoi je pouvais à mon tour le servir ; qu'il jugerait de ma reconnaissance par la façon dont je saurais m'y employer.

— Ce que j'ai à vous demander, me dit M. Darfleur, est la chose du monde la plus simple et la plus facile, cela dépend absolument de vous ; ainsi j'espère que vous ne me refuserez point. Nous en parlerons après le dîner ; car, vous entendez bien, ajouta-t-il, en doublant l'air de confiance et d'amitié, que tout camarade de Permail dîne ici sans façon, quand on l'y tient à pareille heure, et qu'on n'est plus son juge. » Je me le tins pour dit, et je le suivis.

M^{me} Darfleur me croyait congédié depuis longtemps, elle parut embarrassée et surprise en me revoyant avec son mari. « Je n'ai pas voulu, lui dit-il, que M. le vicomte pût faire des plaintes de nous à Permail, qui est son meilleur ami ; ainsi nous aurons le plaisir d'en dire du bien, en buvant à sa santé. Placez-vous, me dit-il, à côté de M^{me} Darfleur, c'est la place d'habitude de votre camarade, elle vous est due. » J'obéis : il se mit du côté opposé ; de sorte qu'il nous voyait bien en face, et qu'il était impossible qu'aucun de nos regards et de nos mouvements lui échappât ; aussi était-ce pour les mieux observer qu'il avait fait cet arrangement.

Pour moi, j'étais de très bonne foi la dupe de ses façons, et je me croyais établi solidement dans son esprit et dans sa maison. Ma joie en était extrême : je ne pensais pas du tout à la cacher, elle était encore augmentée par un certain embarras où je voyais M^{me} Darfleur, et qui me paraissait de bon augure.

J'étais donc fort content de moi, parce que M. Darfleur me le paraissait aussi : il me semblait que mon brillant et ma gaîté lui plaisaient, je m'y livrais sans réserve pour achever sa conquête ; et, dans le fond, le caustique et malin vieillard n'avait de joie qu'en pensant qu'il m'allait faire un mauvais tour.

A peine le dîner finissait, et nous étions encore à table, lorsqu'on annonça M^{me} de Serfroid ; elle venait remercier son juge, c'est-à-dire l'accabler de plaintes et de

reproches, auxquels elle pouvait se livrer sans contrainte, n'ayant plus de procès à perdre.

Il ordonna qu'on la fit entrer dans son cabinet. Malheureusement pour lui, elle avait rencontré assez près de sa porte un laquais qui m'avait suivi, et qu'elle connaissait parfaitement, étant un ancien domestique né dans la terre qui faisait le sujet du procès. Ce garçon, qu'elle interrogea, lui dit bonnement que je dînais chez M. Darfleur : il n'en fallut pas davantage à cette mégère pour se croire autorisée à débiter force injures.

M. Darfleur, qui ne pensait pas que l'action serait si chaude, et qui ne voulait pas me laisser un moment à portée d'entretenir sa femme hors de sa présence, me dit de venir avec lui, qu'il me placerait dans la chambre voisine de celle où il était attendu, de sorte que j'aurais le plaisir de voir M^{me} de Serfroid et d'entendre ses remerciements sans être vu. Je l'accompagnai, comptant bien que je ne manquerais pas d'occasions où je pourrais parler à M^{me} Darfleur. A peine la plaideuse, qui était une vraie comtesse d'Orbêche, aperçut son juge, que, faisant des cris aigus, elle lui dit « qu'il était un prévaricateur, un ignorant, un méchant homme, un juge pervers et corrompu par sa partie, avec laquelle il avait des liaisons secrètes » ; elle le menaçait de s'en plaindre au roi, aux ministres, au ciel, à la terre, de le tympaniser⁹, de le déshonorer ; enfin, tous les maux sortis de la boîte de Pandore s'exhalaient de sa bouche, elle les présageait, les souhaitait, et semblait les attirer, à force de les invoquer et de les promettre.

M. Darfleur voulut dire que, loin d'avoir des liaisons secrètes, il n'y avait pas plus de deux heures qu'il m'avait vu pour la première fois, mais elle l'interrompit pour lui soutenir, avec tout le front d'une plaideuse condamnée, que j'avais toujours mangé chez lui depuis deux mois que j'étais à Paris.

Quoiqu'il fût doué d'un beau sang-froid, il ne tint pas à cette imposture ; il la pria de se retirer, en accompagnant son invitation d'un geste qui fit comprendre à M^{me} de Serfroid que, si elle continuait, il pousserait l'impolitesse jusqu'à la mettre dehors. Pour le prévenir, elle s'empara de la porte, mais en doublant d'aigreur, et haussant toujours la voix à mesure qu'elle s'éloignait, de sorte qu'on l'entendait encore dans la rue.

Lorsqu'elle fut assez éloignée pour n'être plus entendue, M. Darfleur me dit : « Vous voyez, monsieur, à quoi on est exposé dans notre état en faisant son devoir ; mais, à vous dire le vrai, ce que je crains le moins, ce sont les injures. Parlons d'autre chose : avant de m'expliquer, soyez, je vous prie, bien persuadé que vous ne m'avez aucune obligation, et que je vous ai rendu justice ; j'espère que vous voudrez bien me la rendre à votre tour, et, si je l'obtiens, je vous en aurai une obligation singulière. Ne me devinez-vous point ? » ajouta-t-il, en me regardant d'un air malin. Je l'assurai qu'on ne pouvait pas moins deviner. « Il faut donc, continua-t-il, me faire mieux entendre.

« Vous savez qu'en rentrant, je vous ai trouvé aux genoux de ma femme ; cette attitude n'a rien de flatteur pour un mari. Je me connais, je suis né inquiet, et même un peu jaloux ; si vous continuez de la voir, je vous croirai toujours prosterné à ses pieds,

⁹ C'est-à-dire de le critiquer, de le ridiculiser en public. NDNQ.

dès que je vous saurai avec elle ; ainsi la grâce que je vous demande est que la visite que vous nous avez rendue aujourd'hui soit la dernière. Vous voyez que la chose est aisée et qu'elle dépend de vous. » Je fus accablé de ce compliment et de l'espèce de grâce que me demandait mon juge. Je voulus l'assurer que mon respect et la vertu de M^{me} Darfleur rendaient fort inutiles les précautions qu'il prenait, et qu'en me défendant sa maison, sans qu'on sût ce qui m'empêcherait d'y reparaître, il me donnerait un air d'ingratitude et d'impolitesse. Cet homme était fécond en expédients et avait réponse à tout. — Je vous crois, me dit-il, fort respectueux ; mais, à votre âge, on a un respect si tendre, si dangereux et si fripon, que plus on a du respect et plus on est à craindre. Pour ma femme, je ne doute point de sa vertu : si elle n'en avait pas, je ne prendrais aucun soin de la garantir des pièges et de l'éloigner des occasions, elle les chercherait, elle les ferait naître ; mais comme M^{me} Darfleur a de la vertu, elle mérite qu'on la soutienne, qu'on la préserve du danger et qu'on lui évite la peine et l'embarras de le fuir en l'éloignant d'elle.

« Sa vertu n'empêche pas qu'elle soit jeune et sensible ; je me suis aperçu, en dînant, de son embarras et de votre joie, ils signifient que vos cœurs ont une disposition à l'intelligence, et qu'il est bon d'en prévenir l'effet. Je me suis bien trouvé, jusqu'ici, de m'y prendre de bonne heure ; et dans deux ou trois occasions, la recette dont j'use avec vous m'a déjà réussi. Je ne dis pas, continua-t-il, qu'elle me réussira toujours, mais du moins ce sera le plus tard que je pourrai que M^{me} Darfleur se laissera surprendre. — Eh ! monsieur, m'écriai-je, si c'est un malheur, et qu'il doive vous arriver, la jalousie et les précautions le feront venir plus vite.

— On le dit communément, dit M. Darfleur ; mais il faut que je voie de mes yeux pour le croire ; ainsi ne me refusez pas la grâce que je vous demande. »

Nous bataillâmes encore quelque temps : après quoi, voyant l'inutilité de mes représentations et son acharnement à me bannir, je lui donnai ma parole que je ne verrais plus ni lui ni sa femme. « Cependant, lui dis-je, je vous garantis que le malheur que vous craignez est inévitable. Si M^{me} Darfleur doit devenir sensible, elle le sera ; et, en ce cas, il vaudrait autant que ce fût pour moi que pour un autre. — Vous avez raison, répliqua M. Darfleur, et si jamais mon étoile en décidait, conformément à votre pronostic, je vous donnerais volontiers la préférence. — Mais, dis-je encore, en me la promettant, vous m'empêcherez de l'obtenir, puisque vous m'empêcherez de voir celle de qui elle dépend, et qui la donnera, sans que vous le sachiez, ni moi non plus.

— Si je n'en sais rien, me dit-il, vous n'aurez point de reproches à me faire ; mais si je le sais, je vous promets de vous en avertir. De votre côté, informez-vous adroitement de la conduite de M^{me} Darfleur : un amant y voit plus clair bien souvent qu'un mari, il est mieux servi, mieux instruit ; si par la suite vous faites quelques découvertes, ne craignez point de m'en faire part. J'en userai bien et prudemment, en travaillant d'abord pour moi, ensuite pour vous. Je ferai de mon mieux pour remédier aux dangers que vous aurez découverts ; si je n'y puis réussir, j'aurai recours à vous pour faire diversion, et si le mal est plus fort que les remèdes, la patience et les exemples viendront à mon secours.

« A l'égard de l'ingratitude et de l'impolitesse dont vous craignez qu'on ne vous

accuse, je me charge de vous justifier ; je dirai que la scène qu'a faite ici M^{me} de Serfroid m'a fait vous demander, comme une grâce, de n'y point reparaitre. Donnez-moi de temps en temps de vos nouvelles et comptez sur mon amitié en toute occasion. »

Après ce compliment, il se leva et me conduisit poliment jusqu'à la porte de la rue : quelque instance que je lui fisse de ne pas accompagner le congé qu'il me donnait de tant de rigueur, il n'en rabattit rien ; apparemment il voulait me signaler à son portier.

On ne peut être plus sot et plus piqué que je le fus, lorsque je me vis dehors, avec un procès gagné et une conquête perdue. Je me trouvais le jouet et la dupe d'un homme qui avait raison au fond et qui, tout en me faisant des politesses, des confidences et des promesses singulières, m'avait cependant congédié comme mauvaise connaissance et mauvais train. Suivre M^{me} Darfleur, la guetter, me trouver aux églises, m'informer des maisons où elle allait pour y aller aussi, tout cela me paraissait de bien petites ressources, en comparaison de la liberté de la voir chez elle, qui venait de m'être interdite ; d'ailleurs, c'eût été manquer au traité et à la parole que j'avais donnée à son mari et m'en faire un ennemi, sans espérance d'y rien gagner, dans le peu de temps que j'avais à être encore à Paris. Je trouvais un air de possibilité et de bonne foi dans les promesses qu'il m'avait faites, et je ne désespérais pas de lui devenir nécessaire dans le cas d'une diversion, et d'en profiter. Il était homme de système et de méthode. Je pris donc la résolution de m'en tenir à un commerce de lettres avec lui pendant quelque temps, pour voir ce que j'en pourrais tirer et s'il serait aussi sincère avec moi que vigilant avec les autres.

Environ quinze jours après cette scène, il mit dehors un laquais de sa femme, et j'y plaçai le mien, qui était un vieux serviteur fort sûr et fort attaché, d'ailleurs assez intelligent pour m'instruire de tout ce qui se passerait chez M. Darfleur.

Cette vedette posée et le tour d'esprit de M. Darfleur ont donné lieu par la suite à des incidents singuliers et à un commerce de lettres entre lui et moi, dont quelques-unes méritent d'être lues. Mais comme je ne les ai point ici, et que toute la suite et le sel de cette intrigue est dans mes lettres et dans celles de M. Darfleur, je ne vous dirai plus rien de lui ni de sa femme, sinon que je l'ai revue plus d'une fois, de l'aveu de son mari, et pour faire diversion ; que, contre tous mes principes, elle m'a inspiré un amour respectueux et gratuit, et que je l'aime encore. Si nous nous rassemblons quelque jour, et que vous soyez curieux de ces lettres, je vous en régalerai, elles formeront une aventure à part, et toute différente de celles qui me restent à vous achever.

.
Je commençais à être mécontent du séjour que j'avais fait à Paris ; j'y trouvais des liaisons difficiles et d'un fort mauvais produit, lorsque, me promenant aux Tuileries avec un gros de jeunes gens dont je connaissais quelques-uns assez superficiellement, cet essaim s'éclipsa et se dissipa en moins de rien, de façon que je me trouvai seul avec un d'eux, que je ne connaissais point du tout. Je ne sais s'il était mieux connu des autres, car il y a de ces originaux qui ne le sont de personne et qui connaissent tout l'univers ; qui vous embrassent à la première rencontre et vous tutoient à la seconde, on les

retrouve partout, on ne voit plus qu'eux, quand on a commencé une fois à les voir.

Malgré l'air libre et familier avec lequel il m'entretenait, je m'aperçus bientôt que je ne savais plus que lui dire, et j'allais le quitter, lorsqu'il salua trois femmes qui étaient sur un banc ; toutes trois avaient un air de distinction et de décence qui me plut, et toutes trois avaient la figure charmante, au point d'embarrasser pour le choix au premier coup d'œil. Il me dit que c'étaient la mère et les deux filles ; il n'y avait pas l'ombre d'apparence, elles pouvaient tout au plus passer pour sœurs, mais ce sont de ces faits que l'on ne s'avise pas de nier. La mère ne paraissait pas plus de vingt-cinq ans, on lui en donnait trente-cinq. La fille aînée était âgée de dix-huit ans, et veuve, ainsi que la mère, l'autre sœur avait quinze ans.

C'étaient, à ce que me dit mon homme, des personnes de condition fort à leur aise, fort aimables, et d'une très bonne société ; ce qu'il y avait de vrai dans tout cela, c'est qu'elles étaient fort aimables. Il m'apprit qu'on jouait chez elles les jeux de commerce ; on y soupait quand on avait fait leur partie, elles voyaient peu de monde et ne recevaient que des gens choisis. Et tout de suite il ajouta : « Si vous voulez les connaître, je vais vous présenter ; nous les reconduirons, il ne tiendra qu'à vous de vous lier avec elles. »

Si j'avais un peu réfléchi, j'aurais compris que les gens choisis que voyaient ces dames étaient le premier venu, puisque j'allais être admis dans cette société d'élite, sur la caution de quelqu'un qui ne savait seulement pas mon nom et qui ne pensait pas même à me le demander. Je le lui dis, et aussitôt il s'en servit comme s'il n'eût fait autre chose toute sa vie. Il me présenta comme un ancien ami, homme de qualité, riche, plein d'esprit et de mérite. Je n'en aurais pas dit autant de lui, cependant j'aurais eu tout autant de raison de le dire, car nous nous connaissions aussi peu l'un que l'autre.

Les manières et le ton de M^{me} de Belcourt et de ses filles répondaient parfaitement à l'idée avantageuse qu'imprimait leur figure ; après quelques tours d'allée, elles sortirent, je donnai la main à l'aînée des filles, que l'on nommait M^{me} d'Halières, la mère prit le bras de mon conducteur, qui s'appelait Foltin, mais on disait dans la société le chevalier de Foltin, pour éviter le désagrément de dire Foltin tout court. Ces dames étaient à pied, mais elles demeuraient si près du jardin qu'il n'y avait point à s'en étonner ; leur logement n'avait rien de magnifique, mais il était bien entendu et meublé de goût ; le domestique n'était pas nombreux, mais il était décent et bien couvert ; en un mot, toutes les convenances et les proportions étaient gardées avec un air d'arrangement et d'intelligence.

M^{me} de Belcourt parlait peu : il y avait de la finesse et des grâces dans tout ce qu'elle disait ; sa figure était noble et intéressante. M^{me} d'Halières était vive, brillante, enjouée, pleine de feu et de saillies, riant d'une façon spirituelle et piquante. Émilie, sa sœur, avait un air d'innocence et de sentiment, sérieuse sans tristesse, paraissant aussi capable de prendre de l'amour qu'elle était faite pour en inspirer.

La conformité de mon humeur avec celle de la jeune veuve me fit pencher d'abord pour elle. On joua, je fis sa partie, je perdis gaiement, elle me gagna de même. Le jeu fut suivi d'un souper, où tout ce qui pouvait contribuer à le rendre agréable fut employé par

la mère et les deux filles.

Je sortis, enchanté de cette nouvelle connaissance. M^{me} d'Halières m'engagea à venir le lendemain prendre ma revanche, je lui dis que j'étais trop piqué pour en perdre l'occasion ; j'y fus une heure avant que la compagnie s'assemblât, je la trouvai seule, soit hasard, soit arrangement de ces dames, la mère et la cadette étaient allés rendre une visite dans le voisinage.

Je ne tardai point à dire que j'aimais ; ma déclaration fut reçue comme une dette dont on me permettrait de m'acquitter, et je vis qu'on me regardait comme un homme qui fait son devoir et à qui on n'en sait pas mauvais gré, mais rien au-delà.

— Tous ceux qui viennent ici, me dit M^{me} d'Halières, ne manquent point à prendre un parti, ils nous aiment tous ; les uns s'attachent à ma mère, d'autres à ma cadette, quelques-uns se prennent aussi de goût pour moi, ce sont les moins bien partagés, car ma mère veut des amis, ma sœur veut un mari, et moi je ne veux ni amants ni mari ; je veux rire, jouir de moi-même, de tous les plaisirs qui n'empêchent pas de rire. Cependant vous m'avez paru hier d'une humeur fort enjouée ; si vous voulez m'aimer sans espérance et sans perdre de votre enjouement, vous ne ferez pas mal de vous attacher à moi, vous aimerez la folie, cela pourra vous rendre encore plus aimable et plus gai que vous n'êtes...

Ce début ne m'effraya point. « Ma façon d'aimer, lui dis-je, n'a rien d'embarrassant ni de triste. Je vous tromperais si je vous promettais d'aimer seul et d'aimer longtemps sans retour ; je vous tromperais encore si je vous disais qu'une belle passion sèche et sans aucune des douceurs qui sont l'âme et la vie de l'amour pourrait m'assujettir, je n'y suis point accoutumé ; je veux trouver non seulement de la tendresse, mais des désirs ; si je n'en inspire point, si j'en suis seul la victime, je suis persuadé que je n'ai ni le bonheur, ni le don de plaire, alors la beauté même ne me captiverait pas.

— Je vous entends, me dit-elle, mais je vous tromperais aussi si je vous laissais espérer ce que vous n'aurez point ; ma sœur ne vous conviendra pas mieux, et vous n'aurez pas meilleure composition de ma mère. Venez jouer et souper ici, mais aimez ailleurs, il n'y a point de nécessité d'aimer où l'on joue et où l'on soupe.

Je ne crus point du tout que ces trois dames eussent le plaisir en horreur. Je compris seulement que M^{me} d'Halières n'était pas obligée de me faire sa confession dans une première visite, et je me sus bon gré de m'être annoncé comme un homme à ne point soupiner gratis, parce que tout ce qui lui échapperait de favorable deviendrait décisif.

Je me promis bien d'essayer, soit auprès de sa mère, ou auprès de sa sœur, si elle me verrait passer tranquillement et sans regret dans le camp d'une autre, et d'arranger mes batteries sur ce qu'elle marquerait de jalousie et d'envie de me retenir.

Dès le lendemain, j'eus l'occasion d'entretenir Émilie en particulier, elle m'enchantait : son air tendre, simple, innocent, ses réponses dictées par le sentiment et par la nature, ses distractions, ses rêveries, ses regards, quelquefois timides, quelquefois passionnés et toujours modestes, me firent croire qu'elle avait dans le cœur cette disposition à m'aimer, qui avait mené au même but toutes celles en qui je l'avais remarquée ; mon

assiduité auprès d'Émilie, son trouble, ses soupirs, tout semblait confirmer la justesse de mes idées et m'annoncer un bonheur prochain, qui ne dépendait plus que de l'occasion, mais cette occasion me fuyait à proportion qu'elle devenait plus nécessaire et qu'elle devait être plus décisive. Autant j'avais trouvé de facilités et de moments dans les premiers jours pour causer avec elle en particulier, autant cela devenait difficile, et même impossible, je la trouvais toujours avec sa mère ou sa sœur ; cette sœur surtout ne la quittait plus, et son acharnement à être inséparable avait un air de malice et de dessein.

Quoique j'aimasse beaucoup Émilie, j'aimais encore davantage le plaisir, et je perdais patience ; l'air agaçant de M^{me} d'Halières me fit espérer que ce que j'avais d'abord tenté auprès de la cadette, comme une feinte, et qui serait devenu une réalité si l'aînée n'y avait mis obstacle, avait enfin produit sur cette aînée l'effet que je m'étais d'abord proposé, et que si M^{me} d'Halières était moins tendre qu'Émilie, elle était plus libre et moins observée, et que je profiterais du peu de tendresse dont elle serait capable.

J'eus donc pour la seconde fois auprès d'elle toute la liberté de la voir seule et toutes les petites faveurs qu'elle crut propres à me rengager, et lorsqu'elle compta que je l'étais, les occasions manquèrent net ; la contrainte, la présence continuelle de la mère et de la sœur jouèrent leur premier jeu.

Cependant je faisais assidûment chaque jour la partie de l'une ou de l'autre, et je jouais fort malheureusement, de sorte qu'en moins d'un mois, le jeu de commerce de ces dames me coûtait déjà plus de soixante louis ; et ce qu'il y avait de piquant dans ma façon de jouer, ainsi que dans celle de quelques autres dupes attirées, c'est que le chevalier de Foltin et deux autres chevaliers de son espèce avaient toujours une fortune égale et soutenue ; ils étaient associés-nés de ces dames, qui ne jouaient jamais sans avoir un de ces chevaliers de leur partie : c'était toujours le piquet, et toujours ces messieurs faisaient la chouette avec un succès étonnant, ou la faisaient faire aux étrangers avec un malheur achevé.

Ces chevaliers-là n'assistaient point aux conversations générales ou particulières qui précédaient le jeu, mais se trouvaient à point nommé au moment fatal où il fallait jouer. Il semblait qu'ils sortissent de dessous terre, ou qu'on les apportât avec les cartes et les bougies.

Je ne m'en vantais pas, mais je n'avais plus que quinze jours à rester à Paris. Je ne me flattais point de recouvrer mes pertes, il me vint une idée de me venger au moins sur la mère de la scélératesse de ses deux filles ; car je ne pouvais presque douter que leurs avances et leur manège ne fussent concertés. Je devins donc assidu auprès de M^{me} de Belcourt, et je fus reçu comme un homme qui serait bientôt favorisé, elle avait l'air de le désirer autant que moi. Il semblait qu'il ne manquait plus que d'en trouver le moment. Je ne craignais pas que ses filles vinsent me le ravir, quand leur mère l'aurait accordé. Je pris donc la liberté de le demander, et il fut indiqué pour le lendemain matin.

J'allai chez M^{me} de Belcourt avec toute la certitude qu'il était possible d'avoir que je serais plus content d'elle que de ses filles ; cependant je fus un peu déconcerté en la

trouvant fort parée, quoiqu'il fût encore matin, cet ajustement si déplacé me parut de mauvaise augure. Je ne laissai pas de débiter par des remerciements assez vifs, de la bonté qu'on avait eue de me recevoir sans compagnie importune.

— J'ai donné ordre, me dit M^{me} de Belcourt, que qui que ce soit n'entrât dans mon appartement tant que vous y seriez, et j'ai tout autant souhaité que vous de pouvoir vous parler librement et sans témoins, pour savoir au juste laquelle de mes deux filles ou de moi vous aimez le mieux ; nous savons que vous nous aimez toutes les trois, vous l'avez dit à chacune de nous en particulier, mais il n'est pas possible que vous nous aimiez également. Nous vous aimons aussi toutes les trois, à qui donnerez-vous la préférence ? Si c'est à la plus aimable, ce ne sera pas la mère ; si c'est la façon de penser qui vous décide, peut-être y puis-je prétendre quelque chose, mais il faut me parler de bonne foi, car en essayant de tromper une de nous, vous vous nuirez dans l'esprit des trois. Nous nous rendons un compte fidèle de toutes nos affaires ; elles sauront ce que vous m'allez dire, et je saurai tout ce que vous leur direz dans le plus grand secret. Si une de nous y manquait, les deux autres se ligueraient contre elle. Je n'ai aucune prérogative sur elles pour cet article. J'ai encore à vous dire une chose, ajouta M^{me} de Belcourt ; c'est qu'il faut devenir mon gendre ou mon mari, pour être heureux, de ma façon ou de celle de mes filles. Si vous avez eu d'autres idées, vous avez perdu votre temps ; ni elles, ni moi ne souhaitons ardemment que personne prenne ce titre, mais qui ne le prendra pas fera comme vous une tentative inutile.

M^{me} de Belcourt cessa de parler. Je compris alors la raison de sa parure, ainsi que de la liberté et des obstacles que j'avais trouvés successivement auprès de ses filles ; j'étais si confus et si piqué contre le *trio*, sans savoir au juste contre laquelle je l'étais davantage, que je ne pouvais ouvrir la bouche.

Cependant je me remis un peu, et pris le parti de dissimuler. Je lui dis que la grande confiance qui était entre elle et ses filles sur tout ce qui intéressait ceux dont on voulait bien faire des gendres ou des maris, prouvait que ceux qui avaient le bonheur d'être choisis pour cela étaient réprouvés pour tout le reste ; qu'il n'y avait point de mère faite comme elle, qui ne pût très bien avoir un amant ; que ses filles ne lui cédaient rien, pour ne pas mériter autant de jouir du même avantage, et qu'il n'y avait ni filles ni mères assez sottes pour se confier les affaires de l'amour ; que je leur connaissais à toutes les trois bien plus d'esprit qu'il n'en fallait pour avoir toute la discrétion convenable ; qu'à mon âge, et dans mon métier, je n'avais pas la présomption de me croire digne d'être le mari de personne ; pour l'amant, passe ; et que mon ambition n'avait point encore été au-delà ; qu'en aimant et en voulant être aimé, en désirant et en demandant des désirs, je ne voulais que ce que veut toute la nature, et ce qui se pratique par tout pays ; que j'avais trop bonne opinion d'elle et de ses filles pour leur croire le ridicule qu'elles voulaient se donner ; qu'au reste, puisque je n'avais pas le bonheur de lui plaire, non plus qu'à ses filles, je ne donnerais aucun sujet à leurs confidences. Après quoi je voulus sortir, et fis une profonde révérence.

— Mais arrêtez donc, me dit M^{me} de Belcourt, vous vous piquez quand on vous parle

en amie ; mes filles méritent-elles si peu qu'un galant homme s'y attache, que vous ne daigniez pas me dire celle qui vous touche davantage, parce que je vous apprendis que, pour leur plaire, il faut les estimer en les aimant ; et moi dont je ne parle plus, croyez-vous que je mérite si peu d'estime qu'on ne doive plus me voir et qu'on veuille me quitter aussitôt que j'en exige ?

— Je me perds, lui dis-je, dans tout ce qu'on entend sous ce nom d'estime. Je vous assure que je suis incapable de mépris et de mauvais procédés, mon talent est d'aimer ; quand on veut m'en tirer, je ne suis plus bon à rien. J'ai aimé des femmes qui m'ont payé du retour le plus tendre, elles ne se sont pas crues mésestimées parce que je leur demandais avec toute la passion dont je suis capable les preuves du plus tendre amour, en les accablant des plus vives caresses ; elles m'ont estimé assez pour me les accorder, et je les estime assez pour en conserver le plus cher souvenir, au lieu que je ne dois rien à celles qui me refusent tout. Je suis officier fort jeune, aussi éloigné qu'incapable de faire un bon mari ; je ne puis prendre votre proposition que pour une plaisanterie ou un caprice, aussi je me retire, pour n'être pas plus longtemps le jouet de l'un ou de l'autre. » Je voulus encore sortir ; mais on m'arrêta une seconde fois, ce qui me fit espérer qu'on m'emploierait suivant mes talents, puisqu'on ne pouvait se résoudre à me laisser aller après ce que je venais de dire. « Quittez cette envie de fuir, asseyez-vous, me dit M^{me} de Belcourt ; ne connaissez-vous auprès d'une femme que l'amour ? Ne sauriez-vous être son ami ? Êtes-vous incapable d'un attachement dégagé des plaisirs qui ne servent qu'à le rendre orageux et de peu de durée ? »

Je l'assurai que je n'avais pas la perfection que cette amitié demande : peut-être lui dis-je, à soixante ans, j'en serai capable, mais pour le présent, je l'ai en horreur.

— J'en suis fâchée, me dit M^{me} de Belcourt, j'aurais été trop heureuse de m'acquérir un ami aussi aimable, et j'aurais payé son attachement de tout le mien.

En me parlant ainsi, il lui échappait des regards passionnés et certains mouvements de distraction et d'inquiétude, que je connaissais fort bien, et qui m'assuraient qu'avant peu, nous serions bien meilleurs amis qu'elle ne l'avait cru d'abord et que je ne l'avais pensé moi-même en la voyant si parée. Cependant j'affectais de ne rien remarquer de ce qui se passait en elle, de me tenir sur la réserve et toujours prêt à la quitter.

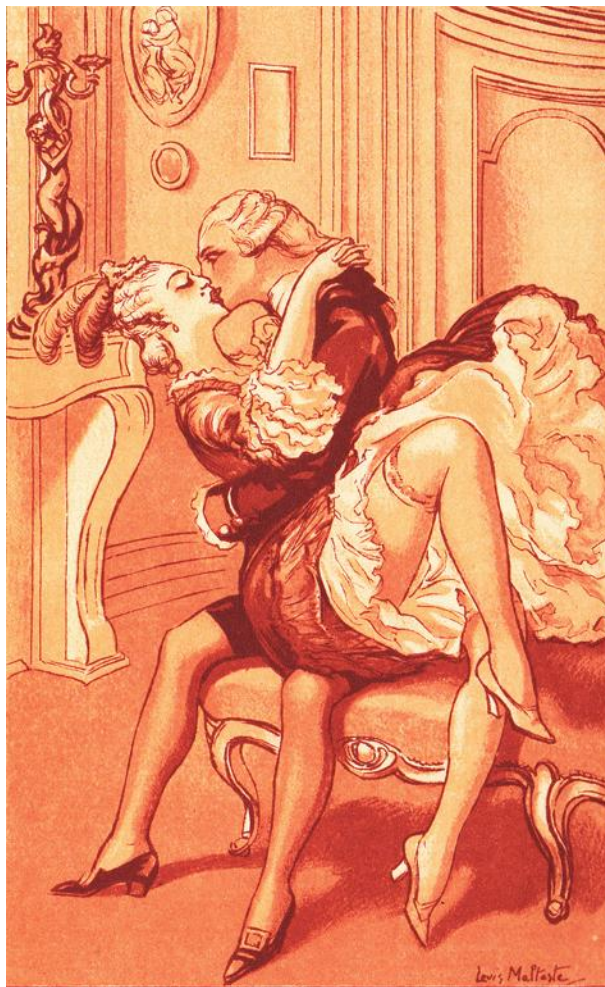
Elle n'y put résister longtemps. « Il faut avouer, me dit-elle, d'un ton languissant, que vous êtes un personnage bien singulier et bien difficile à acquérir. Je sens que je vous aimerais trop si vous pouviez vous attacher à moi sans folies, sans faiblesses. Il y en a de telles, qu'on ne se les pardonnerait pas, si on était capable de s'y livrer ; mais j'ai trop bonne opinion de vous pour croire... — Ah ! m'écriai-je, croyez tout, je vous prie ; je ne suis point hypocrite, et je ne veux point jouir d'une bonne opinion que je ne veux pas mériter dans votre esprit une seule minute. » Cela se disait, en agissant conformément à l'idée que je voulais qu'elle eût de moi. « Mais vous perdez l'esprit, disait M^{me} de Belcourt fort émue ; laissez-moi vous fuir, on n'a jamais vu de pareilles folies ; que voulez-vous... — Je veux, lui dis-je, vous faire partager tous les transports, toute l'ardeur que vous m'inspirez. » En disant ce que je voulais, je prenais le soin de m'en munir et on

ne prenait plus celui de m'en empêcher, ce qui abrégéa fort la conversation. M^{me} de Belcourt, sans quitter le sofa où elle s'était assise, pour faire un traité sur l'estime et l'amitié, termina la séance en rendant hommage à la volupté et me prouva qu'elle savait encore mieux agir que parler.

Lorsqu'il ne nous resta plus rien à espérer du côté de l'amour et qu'il fallut en revenir à la conversation, je lui demandai si elle rendrait compte à ses filles de ce qui s'était passé entre nous. « Ah ! me dit-elle, vous êtes un fripon qui m'avez mis dans l'impossibilité de tout dire. J'espère que vous-même serez discret : vous seriez un monstre si vous manquiez à ce que vous devez de ce côté-là. »

Je lui fis des protestations fort sincères de n'y pas manquer ; et je n'en avais aucun dessein. On dîna, on joua, je perdis comme de raison et de coutume ; pendant six jours, je ne cessai pas d'être heureux avec elle tout le matin et malheureux à l'ordinaire aux jeux du soir.

Je mettais mes pertes sur le compte de la fortune, et je m'en consolais, puisque l'amour prenait soin de m'en dédommager, mais un de mes camarades qui avait passé l'hiver précédent par les mains de ces dames et de leurs chevaliers, et qui les connaissait à fond, eut la bonté de me détromper. Il m'apprit qu'elles n'étaient ni parentes ni amies ; qu'elles étaient seulement associées pour la ruine de ceux qui tombaient sous leur coupe ; qu'elles n'étaient ni femmes de qualité, ni riches, ni veuves ; par tout ce qu'elles n'étaient point, il était aisé de deviner ce qu'elles étaient réellement. Il acheva le portrait en m'assurant qu'elles étaient chères et difficiles, à proportion que ceux qui leur faisaient la cour les connaissaient plus ou moins et étaient plus ou moins sots. Il exceptait cependant Émilie, qu'il regardait comme moins dangereuse et plus capable de sentiments. J'admettais volontiers cette exception au fond du cœur. A cela près, je ne doutais point de la vérité de ses avis ; ils se rapportaient trop bien à ce que j'avais éprouvé moi-même. Je sentais combien elles m'avaient jugé plus dupe qu'un autre, puisqu'elles avaient été jusqu'à me croire propre à faire un mari. Pour m'en venger à ma façon, je résolus d'obtenir brusquement et à peu de frais, de M^{me} d'Halières et d'Émilie, ce qu'elles avaient eu l'intention de me faire trop attendre et trop acheter.



L'occasion ne tarda pas à se présenter. M^{me} d'Halières était inquiète de mes longues séances du matin chez M^{me} de Belcourt, elle me guetta et vint au-devant de moi, avant que j'entrasse dans l'appartement de jeu. « J'ai à vous parler sérieusement, me dit-elle, suivez-moi. » Elle me conduisit dans une petite chambre de domestique, qui donnait sur une galerie éloignée du corps de logis habité ; elle me fit entrer le premier, et au lieu de me suivre elle m'y enferma, en me disant de ne pas m'impatiser et qu'elle viendrait me retrouver dans un moment.

En l'attendant, je me préparai bien à lui faire payer le retard : les éclaircissements que j'avais eus sur leur compte joints à mon peu de timidité naturelle, me représentaient la chose comme décidée en un tour de main. M^{me} d'Halières avait voulu voir commencer les parties de jeu avant de s'absenter, pour être plus sûre que rien ne pourrait interrompre notre conversation. Je ne sais comment son intention était de la finir, mais pour moi, j'étais résolu de la commencer par la fin, de sorte qu'à peine fut-elle entrée qu'à mon tour j'ôtai la clé du bouge et j'en fermai les verrous ; elle m'assura que j'étais fou, en faisant un grand éclat de rire ; elle se refusait d'autant moins au plaisir de rire qu'elle avait les dents admirables. Toutes mes attitudes étaient infiniment caressantes et d'un homme qui n'a pas un moment à perdre, mais bientôt elle se fâcha si fort que je vis bien qu'il fallait converser avant d'agir. « Mais, dit-elle, vous extravaguez, vous abusez de ma confiance à un excès étonnant. Écoutez-moi, je vous prie ; je veux savoir de vous comment vous êtes avec M^{me} de Belcourt, et que signifient au juste les visites de deux ou trois heures que vous lui rendez tous les matins ; répondez-moi promptement et sortons d'ici, car vos façons ne sont pas soutenables. » Je compris qu'il était essentiel de la satisfaire sur cet article avant de rien entreprendre de considérable. « Mes visites, lui dis-je, signifient que je ne l'ennuie pas ; car je ne les ferais pas si longues. — Je le crois fort, reprit-elle ; mais ce n'est pas là ce que je vous demande, c'est le sujet de vos conversations ; ne lui parlez-vous jamais que d'elle et de ses charmes ? »

Je compris ce qu'elle voulait savoir, et pour ne la pas laisser dans l'erreur, je lui dis que sa mère m'avait d'abord proposé une place de gendre à choisir, ou un emploi de mari, si je l'aimais mieux ; que l'ayant convaincue par les meilleures raisons que ces postes de sérieux et de dignité ne me convenaient pas, elle m'avait offert de l'estime et de l'amitié ; que n'apercevant encore en moi aucune vocation pour ces sentiments-là, et remarquant dans ma physionomie un talent uniquement décidé pour l'amour et un dessein formé de ne plus la revoir, si elle ne s'employait pas à la seule chose à quoi j'étais propre, après y avoir un peu réfléchi, elle s'était enfin déterminée à tirer de moi le seul parti qu'il était possible d'en tirer, et que le moment de me rendre heureux était pris pour le lendemain matin.

A ces derniers mots, M^{me} d'Halières rougit. Je vis qu'elle reconnaissait M^{me} de Belcourt et qu'elle était persuadée qu'il n'entrerait rien de ce marché dans la bourse commune. « Pauvre dupe, me dit-elle, ne pensez-vous pas qu'elle vous aime ?

— Non, lui dis-je, je ne suis pas si vain : je crois seulement qu'elle aime le plaisir et cela me suffit ; elle a moins de charmes que vous, mais elle a celui d'aimer davantage le

plaisir ; c'est le plus séduisant de tous.

— Demain matin, reprit M^{me} d'Halières, le délai n'est pas long. Cette femme a toujours été singulière et cachée, son procédé me pique, je l'avoue. — S'il vous pique, lui dis-je, vengez-vous-en.

— Eh comment ?... — En mettant tout présentement, et sans sortir de la place où vous êtes, un empêchement invincible à mon bonheur de demain. » M^{me} d'Halières fit un rire admirable, qui m'annonça que j'avais assez parlé. « Eh bien, me dit-elle, je vous défends de venir ici demain, à l'heure qu'elle vous a donnée. Est-ce assez pour y mettre empêchement ? — Non pas, lui dis-je, il faut me rendre la chose impossible, et pour cela, il faut m'ôter la volonté et le pouvoir d'être heureux par une autre que par vous. » En lui donnant ces conseils, je les accompagnais de baisers persuasifs, elle ne songeait plus à me dire que je perdais l'esprit ; un petit lit qui n'était qu'à deux pas semblait l'inviter à la vengeance, je le lui montrais en lui disant : « Vous êtes piquée, et je vous aime ; en faut-il davantage pour se venger ? » Elle ne répondait rien, mais elle était distraite ; ses yeux étaient baissés, ils aperçurent le vengeur ; aussitôt le feu le plus vindicatif les enflamma et courut de veine en veine, nous volâmes à la vengeance, elle fut complète. M^{me} d'Halières ne se contenta pas de mettre un seul empêchement aux plaisirs qui m'attendaient le lendemain, nous y en ajoutâmes deux autres ; elle se plaisait à accumuler les obstacles et le nombre des vengeances. Je devins maître d'en entasser à discrétion ; car M^{me} d'Halières n'était pas bien dépiquée, mais je n'avais plus de rancune. Nous convînmes seulement qu'avec le temps nous ajouterions nombre d'empêchements à ces trois premiers, et en effet, nous ne laissâmes pas que d'y en joindre.

M^{me} d'Halières rentra dans l'appartement où l'on jouait et dit qu'elle venait d'étudier un *cantabile*. J'arrivai quelque temps après, comme un homme fatigué d'un nombre de visites sérieuses, auxquelles j'avais été obligé de passer une partie du jour ; on me plaignit, on soupa. M^{me} d'Halières fut d'une gaieté qui en donna à tout le monde, et qui était extrêmement réjouissante pour moi ; l'idée des trois empêchements qu'elle comptait avoir mis au rendez-vous du lendemain lui faisait dire des éclats dont je savais seul le motif. M^{me} de Belcourt, qui la croyait dupe de sa belle humeur, riait aussi malignement de son côté. Émilie était la seule qui ne prenait point de part à ces gaietés ; elle cherchait à en deviner la cause et n'y pouvait réussir.

Elle épia pendant deux jours sa mère et sa sœur avec assez d'attention, pour s'apercevoir que lorsque j'étais séparément avec l'une ou l'autre, j'y étais comme un homme avec qui l'on traite confidemment ; elle était la seule négligée, et ses deux associées ne lui rendaient aucun compte de ce qui se passait de particulier dans ces moments.

Elle prit donc le parti de s'adresser à moi pour en être éclaircie, et me fit remettre de grand matin un petit billet où elle me disait en substance que je ne méritais ni sa curiosité, ni le motif qui la rendait curieuse de savoir ce qui se traitait dans les entretiens longs et mystérieux que j'avais avec sa mère et sa sœur ; que cependant elle voulait me

voir et me parler, et qu'il y allait de mon intérêt de lui donner toute ma confiance et de profiter de la sienne. Je lui fis réponse aussitôt et l'assurai que je voulais lui tout dire et lui parler vrai, mais que ce ne pouvait être dans sa maison, où elle était trop observée et moi aussi ; que si elle avait assez de confiance en moi pour me rendre une visite, elle y serait en pleine sûreté ; sinon qu'elle m'indiquât l'heure, le lieu où je pourrais l'entretenir.

Il n'y avait pas une demi-heure que ma réponse était écrite lorsque je la vis entrer dans ma chambre. Elle avait l'air si tendre et si timide, en faisant une démarche aussi hardie, qu'elle commença par m'intéresser. « Votre cœur a donc fait un choix ? me dit-elle, je n'en puis plus douter. Je ne m'en plains point, mais je crois mériter que vous ne m'en fassiez pas mystère, et c'est de vous que je veux savoir qui vous avez préférée, de M^{me} de Belcourt ou de M^{me} d'Halières, et de laquelle des deux vous devenez le mari. » Son erreur me réjouit, et pour continuer à m'en amuser quelques moments, je lui dis d'un air passionné : « Puisque vous ne doutez plus que mon cœur ait choisi, pouvez-vous douter qu'il ait rendu justice, et qu'il vous ait préférée ? Pouvait-il balancer et se méprendre entre vous et les deux autres ?

— Vous m'aviez promis de me parler vrai, reprit Émilie, en me regardant fixement et d'une façon qui me pénétra, seriez-vous capable de me tromper ? — Non, lui dis-je, en embrassant ses genoux, avec un respect dont je n'avais point compté me servir d'abord, non, je ne vous tromperai point, vous êtes à mes yeux la seule de votre maison qui méritez des sentiments et de l'estime. » J'allais lui en donner une preuve, en lui apprenant ce que je savais des deux autres, ce qui s'était passé entre elles et moi ; j'allais la tirer d'erreur sur l'idée du mariage, mais elle ne m'en donna pas le temps ; se croyant préférée et choisie pour devenir ma femme, je la vis tout à coup fondre en larmes. « Connaissez-moi, dit-elle, je ne suis pas digne de vos sentiments, vous m'êtes trop cher pour vous tromper. Si M^{me} de Belcourt ou M^{me} d'Halières vous avaient séduit, je vous aurais préservé de ce piège, comme je le ferai pour ce qui me regarde ; je ne venais que pour cela. Peut-être auriez-vous attribué ma sincérité à la jalousie et à la vengeance, mais puisque c'est moi que je sacrifie, j'aurai du moins la consolation de ne pas perdre le mérite d'un sacrifice si douloureux. »

Combien sa sincérité et ses larmes m'attendrirent ! qu'elle me parut belle en ce moment ! et qu'elle l'était en effet ! « Non, lui dis-je, trop aimable Émilie, votre cœur n'est pas indigne de tous les sentiments du mien, je vous tromperai aussi peu que vous êtes vous-même peu capable de me tromper. » Je lui rendis compte des liaisons qui étaient entre M^{me} de Belcourt, M^{me} d'Halières et moi, de la façon dont elles s'étaient formées, comment j'avais été instruit qu'elles n'étaient point sœurs, et que M^{me} de Belcourt n'était pas leur mère. Je lui ajoutai tous les détails que l'on m'avait faits sur leur conduite, sur leur association avec des chevaliers d'industrie et le reste, et je lui avouai que mon dessein avait été de la faire venir ou chez moi ou ailleurs pour en tirer brusquement ce que j'avais obtenu des deux autres et leur en faire ensuite confidence à chacune, la veille de mon départ, afin qu'elles ne me crussent pas leur dupe, mais que

j'étais pénétré pour elle de sentiments bien différents et que je voulais mériter toute sa tendresse avant d'en rien obtenir.

« Hélas ! dit Émilie, quel usage en ferez-vous de ma tendresse ! l'associée de M^{me} de Belcourt n'est pas faite pour vous attacher, et la malheureuse Émilie n'est pas née pour vous aimer à demi ! » Ces paroles si tendres se disaient en continuant de pleurer amèrement, ses larmes arrosaient son visage, elles tombaient de ses joues sur sa gorge, Je l'avais découverte pour empêcher que l'abondance de ses pleurs ne mouillât trop l'habillement qui la cachait ; ma bouche et mes mains étaient occupées à les recueillir, à les essuyer. Émilie était tout entière à sa douleur, elle ignorait de bonne foi son état et mes caresses ; je n'avais, de mon côté, aucun dessein de profiter de son abattement, mais j'étais dans l'âge où ce dessein se forme sans dessein. Elle était dans une situation où il s'exécute de même, ses yeux charmants étaient fermés et continuellement mouillés de larmes, ses bras étaient languissants et abandonnés, tout son corps était étendu et ce qu'on appelle placé dans une bergère. La tentation de me placer aussi me pressa si violemment, j'avais si peu de chemin à faire, je le fis si vite, que je ne m'aperçus que par l'action même que je n'en avais pas délibéré. Émilie, qui était absorbée et anéantie par sa douleur, ignora pendant quelques instants ce qui se passait. Revenue à elle-même, elle essaya tout ce qui pouvait rompre mon entreprise, mais ses efforts ne firent qu'augmenter mon attachement, elle y parut insensible : n'importe de quelque façon qu'une femme reçoive ce témoignage de passion, celui qui le donne est presque sûr de le donner encore et de le recevoir à son tour.

Pleinement satisfait, sans avoir encore perdu le symbole précieux du besoin et du désir, j'attendais que mon état fût décidé pour demander grâce ou pour l'obtenir sans la demander, en rendant Émilie aussi sensible que je l'avais été moi-même, de sorte qu'en attendant où j'attendais, je n'avais point l'air d'attendre. « Que vous êtes cruel ! dit en souriant Émilie, qui devinait mon dessein et qui sentait apparemment qu'il pourrait réussir ; avant de me traiter avec mépris, que ne me laissez-vous accoutumer à la cruelle idée que je suis méprisable à vos yeux ! » Un baiser tout de feu fut ma seule réponse, et je le fis durer jusqu'à ce qu'il m'eût justifié. Je connus bientôt à la douce langueur et aux transports d'Émilie que je l'étais pleinement. L'ardeur la plus vive et la plus dévorante se glissa dans nos veines et s'empara de tous nos sens. Émilie, passionnée et transportée d'excès de volupté, acheva bientôt de perfectionner ce qu'Émilie pleurante et insensible n'avait pas détruit, et, sans sortir de ses bras, j'éprouvai la distance qui est entre les plaisirs réciproques et partagés et ceux qui ne le sont pas ; c'est une comparaison qu'on ne peut bien faire qu'en la faisant sans déplacer, dans les mêmes circonstances où je la fis, de sorte qu'elle n'est pas à la portée de tout le monde.

Après ces premiers témoignages de passion, je n'eus pas de peine à rassurer Émilie contre la crainte du mépris ; il ne m'en coûtait que des serments et des caresses, et je les réitérais avec tant de vivacité qu'elles étaient persuasives. Elle me jura qu'elle n'avait connu l'amour et ses plaisirs que dans mes bras, cela pouvait être. Un vieil abbé avait

payé fort cher à M^{me} de Belcourt les premières caresses d'Émilie à l'âge de treize ans, et elle n'avait trouvé qu'un supplice où il voulait lui faire accroire que résidait la suprême volupté. Elle n'avait point été détrompée à quatorze ans par un vieux financier, qui avait payé plus cher encore que l'abbé cette fleur que l'un et l'autre avaient fanée, sans pouvoir la cueillir ; chacun d'eux n'avait fait qu'une tentative. L'abbé était tombé dangereusement malade, ses médecins l'avaient forcé à retrancher cet article de son régime. Le financier avait attribué le mauvais succès de son entreprise au peu de talents d'Émilie, et avait pris parti dès le lendemain avec M^{me} d'Halières, en consignant sur nouveaux frais. Vous voyez ce qui résultait de tout cela ; c'est qu'Émilie était à l'A. B. C., quoiqu'elle sortît d'une académie galante, et vous voyez bien aussi ce que cela demandait, ce que cela méritait de ma part. Je ne me le fis pas dire deux fois, je rendis à sa virginité tout l'hommage dont je ne m'étais pas acquitté d'abord, faute d'avoir été prévenu.

Émilie me fit ensuite l'histoire ou le roman de sa famille : elle était née dans une province éloignée, de parents nobles mais pauvres, M^{me} de Belcourt la leur avait demandée en bas âge et, l'ayant amenée à Paris, elle y avait été oubliée et abandonnée, faute de savoir à qui s'adresser pour apprendre des nouvelles de ceux à qui elle appartenait et de pouvoir leur donner des siennes, et M^{me} de Belcourt était devenue maîtresse absolue de sa destinée.

On doit des égards singuliers à la noblesse, surtout lorsqu'elle est pauvre et opprimée ; on en doit aux orphelines abandonnées. Je ne manquai point encore de m'acquitter de ce tribut. Émilie, charmée de trouver un cœur aussi compatissant, qui ne laissait aucunes peines sans consolation et aucun mérite sans récompense, ne me cacha rien de ses affaires et fit des poses partout où il en fallait.

Je ne me contentai pas de lui être agréable pendant toute cette journée, je voulus encore lui être utile pour le reste de sa vie, en la tirant d'un état pour lequel elle n'était pas née. Je n'eus pas de peine à lui en faire sentir les désagréments et, dès le lendemain, elle se déroba de chez M^{me} de Belcourt et vint me trouver dans une nouvelle demeure que je pris exprès pour dépayser ses associés pendant les huit jours qui me restaient encore à passer à Paris. Émilie avait environ mille écus de ses épargnes du jeu, elle avait à peu près pour autant de bijoux ; elle n'oublia rien de tout cela. Je l'engageai à se faire du tout une rente viagère de six cents francs et à se mettre dans un couvent jusqu'à ce qu'elle eût perdu de vue ses anciennes connaissances et qu'elle en eût fait de nouvelles, plus dignes de sa façon de penser, ou qu'elle eût retrouvé quelqu'un de sa famille qui voulût bien la reconnaître, en la voyant dans un état convenable à sa naissance. Ce plan de conduite était parfaitement de son goût, l'exécution n'en fut différée que jusqu'au jour de mon départ, et pendant les huit jours qui me restaient nous nous préparâmes à cette retraite, comme certains gourmands se préparent, en carnaval, à l'abstinence qui le suit.

Enfin le jour de nous séparer arriva : je la conduisis moi-même dans un couvent à dix lieues de Paris. Je passai pour son frère. Notre séparation fut si tendre que toute la

maison en versa des larmes et me regarda comme le meilleur frère que Dieu eût créé depuis Abel.

Émilie touchait fort bien le clavecin : c'est un talent que, du soir au matin, on confisque dans les couvents, au profit de l'orgue ; elle fut bientôt ce qu'on appelle engollée, de sorte qu'au bout de six mois elle m'écrivit en Italie qu'elle prenait l'habit. Un an après, je reçus des nouvelles de sa profession, j'en fus touché, mais les attendrissements du camp ne sont pas de longue durée. A mon retour, je la trouvai une religieuse fort considérée, fort étoffée, avec ses deux cents écus de pension, dont elle a abandonné moitié au couvent et gardé l'autre pour le sucre et le tabac des visiteurs ; moyennant quoi, elle est ce qu'on appelle une bonne religieuse. Vous voyez en quoi j'ai contribué à cette bonne action et comme je me trouve la cause innocente d'une vocation solide.

Depuis cet événement, je ne sais si les occasions m'ont fui, ou si la guerre m'a fait oublier comme on les cherche et comment on les trouve, mais il me semble qu'elles ont cessé de se présenter fréquemment et de bonne grâce, de sorte qu'il y a un vide et une inaction de trois années dans ma vie galante. On m'assure que cela reprendra ; comme je n'ai guère plus de vingt-cinq ans, je n'en désespère point, mais vous savez tout le passé, je n'ai rien à dire du présent, et je ne devine pas ce qui m'attend dans l'avenir.

FIN

Pour nous joindre

Les Éditions Biblio Curiosa

www.editionsbibliocuriosa.com

La bibliographie Biblio Curiosa

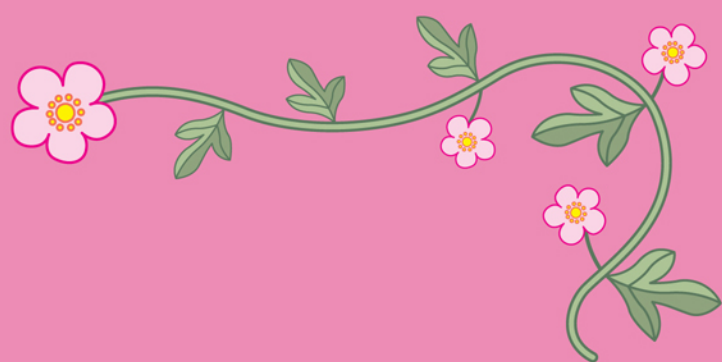
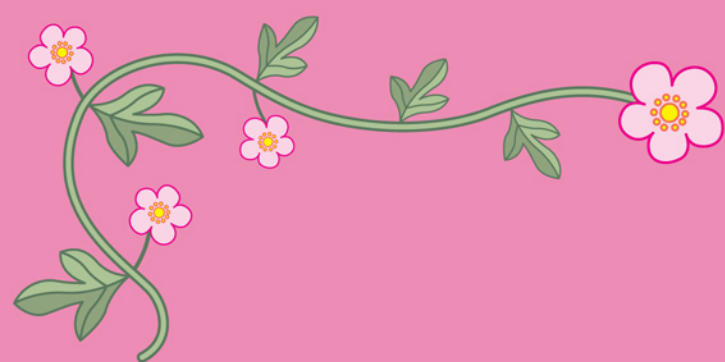
www.bibliocuriosa.com

Réseaux sociaux

Facebook : www.facebook.com/BiblioCuriosa

Twitter : @Bibliocuriosافر (en français)

@Bibliocuriosa (in English)



Le vicomte de Nantel est un jeune homme passionné qui fut initié très tôt, par sa gouvernante, aux plaisirs de la chair. Papillonnant d'une fille à l'autre, inconstant, et toujours prêt à aimer, il ne peut se contenter d'un seul amour. Prenant des risques pour conquérir celles qu'il désire, il ira même jusqu'à prendre l'habit de nonne pour s'introduire dans un couvent et y retrouver une belle religieuse qu'il a aperçue de loin ; ce qui ne l'empêchera pas de « guérir de leurs vapeurs » toutes celles qui viendront le voir pendant son séjour à l'infirmierie du cloître.

À Paris, il fera la connaissance de certaines femmes qui font de l'amour un métier et qui tenteront de lui soutirer son argent en échange de quelques moments de bonheur. Mais pour Nantel, la volupté et l'argent sont incompatibles ; il fera plutôt usage de son charme et de son ardeur sensuelle pour les séduire.

C'est avec beaucoup de franchise et de bonhomie que le vicomte de Nantel nous dévoile les détails de sa vie galante dans un récit rempli de rebondissements et de situations inattendues.

Les exploits amoureux du fringant vicomte, racontés dans *Ma vie de garçon*, sauront captiver nos lecteurs.



ISBN 978-2-924398-24-1 (ePub)
ISBN 978-2-924398-25-8 (PDF)

Éditions Biblio Curiosa
www.editionsbibliocuriosa.com